
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00590641 7

ADÈLE
ET
THEODORE;
OU
LETTRES
SUR L'ÉDUCATION:

CONTENANT

Tous les principes relatifs aux trois différens plans d'éducation des Princes, des jeunes Personnes, et des Hommes.

Revu et corrigé
PAR N. WANOSTROCHT, LL.D.

TOME SECOND.

À LONDRES:
CHEZ G. ROBINSON, PATERNOSTER-ROW; T. BOOSEY, BROAD-STREET; HARRIS, ST. PAUL'S CHURCH-YARD; C. LAW; LONGMAN, HURST, REES, ET ORME; R. SCHOLEY.

1807.

Vous avez vu comment j'ai su lui apprendre à bien parler, il a pris cette habitude en jouant & en s'amusant ; à l'égard de son activité, il la doit principalement à une petite attention de ma part : quand je suis arrivé ici, il avoit sept ans & demi ; je le trouvai indolent, paresseux ne se divertissant de rien ; & remarquant d'ailleurs en lui de la vivacité naturelle & de l'esprit, je compris que ces défauts ne venoient que de quelque vice particulier d'éducation, & je le découvris bientôt. La chambre du Prince étoit remplie de tous les joujoux imaginables ; & l'enfant, au milieu de ces trésors, ne sachant sur quel objet fixer son choix, voulant jouir du tout, ne jouissoit de rien, & s'accoutumoit à l'inconstance qui ne peut que fatiguer & ne satisfait jamais : d'ailleurs cinq ou six personnes subalternes entouroient le jeune Prince, & n'avoient d'autre occupation que celle de lui inventer des amusemens, & de lui épargner la peine d'aller chercher le joujou dont il avoit envie, ou de ramasser son volant, sa boule, &c. Aussi le Prince étoit-il si bien accoutumé à tous ces soins serviles, que si la chose qu'il tenoit tomboit à terre, il ne faisoit pas le plus léger mouvement, pour la ramasser, certain que six personnes alloient se précipiter à la fois pour lui rendre ce service. J'ai banni de chez lui tous ces esclaves, que j'ai remplacés par un seul enfant de son âge ; en même-temps, j'ai

renvoyé

renvoyé toutes les boutiques de joujoux, & je n'ai gardé que ce qui étoit réellement nécessaire à son amusement. Il a d'abord trouvé cette réforme fort rigoureuse, mais en peu de temps il a perdu sa paresse & son indolence, & il a pris toute l'activité qu'il étoit fait pour avoir.

Nous avons eu ensemble, avant-hier, une scène très-serieuse. Je suis entré chez lui à huit heures du matin, j'ai renvoyé ses valets-de-chambre, alors je me suis approché de lui & l'embrassant : vous avez aujourd'hui treize ans, lui ai-je dit, votre éducation n'est pas finie, votre caractère & votre esprit ne sont point encore formés & ne peuvent l'être, mais cependant vous n'êtes plus un enfant ; & dans le rang où vous êtes, maintenant toutes vos actions deviennent intéressantes......Tenez, Monseigneur, continuai-je, voici huit volumes de mon écriture qui contiennent le journal de votre enfance, vous y trouverez quelques réflexions qui ne vous seront pas inutiles, même dans ce moment : recevez ce présent, qui d'ailleurs vous prouvera à quel point je me suis occupé de vous . . . Ah, sûrement il m'est cher, interrompit le Prince, je le relirai avec intérêt, & je le conserverai toute ma vie . . . . Mais, poursuivit-il, vous ne ferez donc plus de Journal ?. . . . .Pardonnez-moi, répondis-je, & je l'écrirai même avec plus de correction & d'attention, car celui-là sera pour la postérité. . . —Comment ?——

Monseigneur, je vous le répète vous n'êtes plus un enfant, le Journal de votre vie devient une histoire: ainsi comme *l'Historien* sera exact & fidèle, prenez garde à vous, & songez enfin que vous ferez mon bonheur toutes les fois que vous me procurerez l'occasion de vous louer.— Mais, ce Journal ne sera jamais imprimé?— ——Il le sera certainement; on sait que je l'écris. & sûrement, après ma mort, ce Manuscrit sera rendu public, n'en doutez pas.—Et si j'avois le malheur de faire quelque chose de véritablement blâmable, vous l'écririez? ...—Non, le Journal finiroit là, mais je vous quitterois. .——Ah, vous le continuerez, je vous le promets; je vous croirai toujours; ainsi, je ne ferai jamais de grandes fautes. A ces mots, nous nous sommes attendris l'un & l'autre, le Prince m'a fait promettre que je ne me séparerois jamais de lui, & je sens qu'en effet, s'il répond à mes espérances, il aura le droit de disposer de ma destinée, & pourra me tenir lieu de tout ce que je lui sacrifie, malgré l'attachement si tendre que je conserve à ma famille, à mes amis & à ma Patrie. J'approche, mon cher Baron, d'un moment bien critique & bien important, celui où les passions de mon Elève vont tout-à-coup se développer, & certainement il en aura de très-vives: il a le plus grand desir de se distinguer, il est actif, appliqué, sensible, reconnoissant; il ne juge jamais en mal

légérement, il lui faut des preuves évidentes pour condamner, mais il se prévient trop facilement en bien ; c'est un défaut très-dangereux dans un Prince, & dont je ne cherche cependant à corriger le mien qu'avec de grandes précautions dans la crainte d'altérer la bonté de son cœur. Tout ce qu'il trouve aimable lui paroît parfait : il juge les personnes qui lui sont indifférentes avec un discernement extraordinaire pour son âge, mais il devient aveugle pour celles qui lui plaisent ; & dès que son cœur est touché, il n'examine plus rien, ou, pour mieux dire, il perd une partie de sa pénétration naturelle. Comme il a du goût & de la délicatesse, il est plus sensible qu'un autre aux grâces ; & des manières nobles & agréables, une conversation fine & spirituelle, le séduisent aisément. L'Abbé Duguet dit avec raison !

" Les Princes ont ordinairement un goût " exquis, des manières, & ils sont par-là " plus exposés que les autres à se tromper " sur le fond. Ils sentent tout, mais il ne " voient pas tout ; ils sont invités ou of- " fensés par des choses qui le méritent, " mais qui souvent ne sont pas ce qu'il " y a de plus essentiel ; ils jugent promp- " tement de ce qui est visible, & pour " l'ordinaire, le jugement qu'ils en portent " est fort sûr, mais ce qui est visible est " rarement décisif ; & quand on a cer- " taines qualités imposantes, on est fa- " cilement dispensé par eux d'une épreuve

“ un peu sévère.” Le Prince a été élevé avec le jeune Sulback, le fils de son Sous-Gouverneur, qui, à l'âge de seize ans, annonce déjà toutes les vertus de son père (un des plus honnêtes hommes que je connoisse) ; mais le Prince a pour lui beaucoup plus d'estime que de penchant, parce que ce jeune homme manque de grâces, & n'a rien de brillant, quoiqu'il ait beaucoup d'esprit & de raison. Au contraire, le Prince a la plus vive inclination pour le Comte de Stralzi, l'unique héritier de la plus grande maison de ce pays-ci, qui a dix-sept ans, une très-belle figure, un esprit superficiel, mais beaucoup de finesse, de souplesse & de grâces ; sa naissances & le rang de son père lui donnent le droit de faire souvent sa cour au Prince, dont il est mieux accueilli que je ne le voudrois au fond du cœur, car je crois cette liaison très-dangereuse ; cependant je me garde bien de le témoigner, mes remonstrances ne détacheroient point le Prince, et me rendroient suspect, auprès de lui, d'une prévention injuste, ce qui m'ôteroit la possibilité d'exécuter les desseins que je médite pour lui ouvrir les yeux peu-à-peu. L'arrivée du Chevalier de Valmont a produit une très-grande diversion dans les sentimens du Prince pour le Comte de Stralzi ; le Chevalier a plus d'agrémens encore, et son esprit, son instruction, sa modestie, suffiroient seuls pour gagner tous les cœurs ; s'il devoit se fixer ici, je

suis

suis bien sûr que même sans le vouloir & sans y penser, il supplanteroit facilement le jeune favori ; mais malheureusement il part dans un mois.

Je n'ai point oublié, mon cher Baron, la promesse que je vous ai faite de vous envoyer une description du jardin de M. de Murville ; je n'y ai point encore mené le Chevalier de Valmont, parce que la maladie de M. de Murville a été très-longue, & que, pendant sa convalescence, M. d'Aimeri & son petit-fils étoient en Russie. Mais enfin, nous y allons d'aujourd'hui en quinze, & je vous écrirai en revenant de cette promenade. Je vous prierai de communiquer cette Lettre à ma sœur, car vous savez combien elle est curieuse de tous les détails qui ont quelque rapport au Chevalier de Murville ; elle m'a écrit à ce sujet six pages de questions, & voudroit que je lui rendisse compte de tout ce que le Chevalier de Murville a fait & pensé depuis l'instant qu'il a été forcé de renoncer à Cécile & à sa Patrie. Si vous êtes encore à Paris, dites lui de grâce qu'il a quitté le nom d'Anglures, & repris celui de Murville ; qu'il a quarante ans, qu'il n'a point de *cheveux blancs*, qu'il est encore *beau*, qu'il a l'air *mélancolique*, que sa santé est *très-mauvaise*, & qu'il n'a jamais *rien aimé que Cecile*. Entre mille questions que me fait ma sœur, voilà les principales ; elle ajoute qu'elle n'aura de repos que lorsque j'y aurai répondu,

pondu, & que si c'est d'une manière satisfaisante, elle n'aura plus qu'un desir à former, qui sera d'avoir un portrait bien ressemblant de cet homme rare, *le héros & le martyr de l'amour & de la fidélité.* Adieu, mon cher Baron ; songez, lorsque vous serez à Lagaraye, que vous m'avez promis une copie da la relation que vous enverrez à mon beau-frère.

LETTRE II.

La Baronne à la Vicomtesse.

OUI, ma chère amie, nous sommes arrivés à Lagaraye avant-hier au soir ; M. d'Almane, Dainville & mon fils ont fait une grande partie du chemin à cheval ; aussi le pauvre Théodore étoit-il cruellement fatigué en arrivant. Vous allez être bien étonnée, en apprenant que nous n'avons point encore vu M. de Lagaraye ; mais tout ce que nous en avons appris a bien augmenté le desir que nous éprouvions de connoître cet homme véritablement incomparable. Comme vous m'avez recommandé de mettre beaucoup d'ordre dans mes récits, & de n'omettre aucune circonstance, je commencerai ma narration de samedi, le jour de notre

notre arrivée. En descendant de voiture, nous fûmes nous établir dans une assez bonne auberge ; mais au bout d'une demi-heure, nous vîmes entrer dans notre chambre un vieillard vénérable, de la figure la plus intéressante, qui nous pria instamment d'aller dîner chez lui le lendemain. Nous acceptâmes sa proposition, & le vieillard reprenant la parole. Vous venez voir deux Anges, nous dit-il, oui, deux Anges que le Ciel nous a donnés pour le bonheur de tout le pays....... Non-seulement ils soignent les malades, mais ils donnent de quoi vivre aux vieillards & aux infirmes ; ils font travailler la jeunesse, & tout le monde ici est heureux. Si vous le permettez, continua-t-il, je vous servirai demain de guide, & je suis sûr que tout ce que vous verrez vous fera révérer mille fois davantage un homme que la seule renommée ne peut peindre qu'imparfaitement. Ce n'est qu'en l'approchant, en l'écoutant, en voyant tout ce qu'il a fait, qu'on peut lui accorder le degré d'admiration qu'il mérite. Pendant ce discours, qui portoit au comble notre curiosité, je considérois avec autant d'attention que d'étonnement celui qui nous parloit, & je trouvois sa manière de s'exprimer bien extraordinaire pour un homme dont l'extérieur n'annonçoit qu'un paysan : je ne pus m'empêcher de lui témoigner la surprise extrême qu'il me causoit ; il sourit & me répondit : Mon histoire est en effet assez singuliere, & si elle peut exciter vo-

tre

tre curiosité, je vous la raconterai demain, avec d'autant plus de plaisir, que ce détail sera, pour M. & Madame de Lagaraye, un hommage de ma reconnoissance. Je vis, je suis heureux, & c'est par leurs bienfaits... En achevant ces mots, ses yeux se remplirent de larmes, nous nous regardâmes tous, & un sentiment d'une douceur inexprimable fit aussi couleur les nôtres.....Je demandai au vieillard si nous pourrions voir M. de Lagaraye le lendemain ; il nous répondit qu'il étoit allé consoler et secourir les habitans d'une ferme brûlée, à six lieues de Lagaraye, mais que nous le verrions aussitôt qu'il seroit de retour.

Le lendemain, nous étions tous levés & habillés au jour naissant ; le bon vieillard vint déjeûner avec nous, ensuite il nous dit : Si vous voulez me suivre, je vais à présent vous conduire aux manufactures ; vous n'avez entendu parler que des hôpitaux, & vous allez voir que M. de Lagaraye a formé des établissemens dans tous les genres. A ces mots, nous nous sommes tous mis en marche, & notre guide nous a d'abord conduits dans la grande rue du village, là, s'arrêtant : Vous voyez, nous a-t-il dit, ces maisons simples & champêtres, elles sont remplies d'un peuple immense, la plupart de ces cabanes sont neuves. Les étrangers, les malheureux, attirés & accueillis par M. de Lagaraye, depuis dix ans, viennent en foule habiter ce séjour de paix & de bonheur ; tout être infortuné

fortuné trouve ici une Patrie bienfaisante, qui lui offre l'honorable ressource du travail, & les moyens d'y subsister ou de pouvoir s'établir ailleurs. On trouve à Lagaraye des gens de tous les pays, c'est le refuge assuré de la misère laborieuse; l'homme oisif ou vicieux y est seul rebuté & traité en étranger. Le Ciel, qui bénit cette Terre, accorde à ses heureux habitans la santé, la force, l'industrie; &, dans aucun lieu du monde, la population n'est aussi extraordinaire qu'ici. En effet, le coup-d'œil de cette rue offre le tableau le plus intéressant & le plus agréable; on y rencontre à chaque pas une multitude de petits enfans; toutes les maisons ouvertes laissant voir un intérieur d'une propreté charmante; on y découvre une quantité de femmes de tout âge & de jeunes filles, qui filent en chantant, l'une à côté de son mari, Charpentier, Chapelier, Charon, &c. l'autre auprès de son père, occupé aussi de son métier. Tout enfin y respire la gaieté, & tout y peint l'abondance & le bonheur. En sortant de cette rue, nous entrâmes dans une autre un peu moins grande, nous y vîmes beaucoup de femmes, mais nous fûmes surpris de n'y pas trouver un seul homme; j'en demandai la raison à notre guide, qui me répondit : La rue dont vous sortez est celle des artisans; une partie de ses habitans, comme je vous l'ai dit, consiste en étrangers, en ouvriers malheureux, sans pain & sans ressource, qui sont venus s'y établir; les autres habitans sont des

élèves des manufactures ; qui, au lieu de porter leurs talens ailleurs, ont préféré de se fixer ici : cette rue, composée d'artisans, est la seule qui renferme une classe d'hommes sédentaires ; celle où nous sommes, & toutes les autres sont occupées par des ouvriers qui travaillent en bâtimens, aux grands chemins, ou qui cultivent la terre : le soir, quand leurs travaux sont finis, on les voit tous accourir en foule : ils n'ont point travaillé par corvées, mais pour assurer la subsistance de leurs femmes, de leurs enfans ; ils reviennent gaiement, & ne paroissent point fatigués. Comme le vieillard achevoit de parler, nous apperçumes un grand bâtiment en briques d'une forme longue & irrégulière, c'étoient les manufactures ; nous y entrâmes, on nous conduisit dans une salle basse où nous vîmes vingt-six jeunes filles occupées à faire de la dentelle, quatre femmes âgées présidoient à leurs ouvrages. Voyez-vous, me dit le vieillard, ces quatre jeunes personnes au bout de cette petite table, ce sont mes filles ; j'ai encore là-haut trois garçons, & tout cela, le charme & l'appui de ma vieillesse, ne vit & ne jouit d'une heureuse existence que par la généreuse compassion de M. de Lagaraye. Après ce discours, qui en amena d'autres plus intéressans encore, le vieillard nous mena dans une petite galerie, où nous trouvâmes douze fileuses ; de-là, notre guide nous fit monter un escalier qui nous conduisit aux salles des hommes. Vous imaginez bien que nous commençâmes par

cell

celle dans laquelle ses enfans sont employés : nous y vîmes vingt-six Tisserands : & nous passâmes dans la dernière salle où l'on trouve une manufacture de draps, dans laquelle travaillent quarante ouvriers, sans compter les personnes qui conduisent les ouvrages. A présent, nous dit le vieillard, si vous n'êtes pas fatigués, je vais vous conduire aux plantations ; nous y consentîmes, il nous fit traverser le village, & lorsque nous fûmes en pleine campagne, notre guide s'arrêtant : Voyez, dit-il, vis-à-vis de vous cette longue & belle avenue de jeunes arbres, ces champs fertiles, ces prairies, ces riches moissons; eh bien, cette terre, autrefois inculte & abandonnée, n'offroit aux regards que de vastes marais, dont les vapeurs malfaisantes répandoient aux environs les maladies & la mort. Admirez cette heureuse métamorphose, & reconnoissez-en l'auteur, toujours M. de Lagaraye; on ne peut faire un pas ici qui ne retrace & ne prouve sa bienfaisance. Nous lui devons tout, jusqu'à l'air pur & sain que nous respirons. Pour de tels travaux, vous devez concevoir ce qu'il a fallu employer de bras ; il a formé des agriculteurs en les payant bien, en les exerçant sans relâche ; & la terre rendue féconde, en augmentant ses richesses, lui donne la possibilité d'entretenir & d'étendre ces ouvrages immenses. Pendant que le bon vieillard nous parloit, je contemplois avec attendrissement cette terre heureuse & vivante, & je me disois : La volonté d'un seul hom-

me peut faire naître tant de bien, peut produire tant de choses utiles ! Est-il possible qu'un tel modèle soit si rare ! Ah, si la vue du mal est dangereuse, si ses exemples sont contagieux, que ceux de la vertu sont touchans & persuasifs ! Le vice a beau prendre, pour se montrer, la forme la plus séduisante, il a toujours quelque côté qui le décèle & qui répugne à celui même qu'il entraîne, tandis que les charmes attachés à la vertu sont sans mélange & purs comme elle. Mais revenons à Lagaraye : après nous être promenés jusqu'à midi, il fallut rentrer ; nous dinâmes chez le vieillard qui, suivant sa promesse, nous conta ses aventures ; & cette histoire me parut si touchante & si singulière, que je revins sur le champ dans ma maison, afin de l'écrire au moment même où j'en étois profondément affectée : je remis Adèle dans les mains de Madame d'Ostalis & de Miss Bridget, & je passai le reste de la journée à écrire l'énorme cahier que je vous envoie. Ce matin on nous annonce que nous ne verrons point encore M. de Lagaraye aujourd'hui, parce qu'il ne reviendra que ce soir, ainsi, nous ne jouirons que demain d'un bonheur si vivement desiré, & c'est M. d'Almane qui s'est chargé d'écrire au Vicomte le détail de cette intéressante entrevue : au reste, nous avons tous la tête tournée de tout ce que nous avons vu. Adèle & Théodore ont versé bien des larmes pendant la narration du bon vieillard : d'ailleurs, ils ne parlent que de M. de Lagaraye,

ne

ne pensent qu'à lui ; ils ont véritablement un desir passionné de le voir : enfin, je vois avec délices que leurs jeunes cœurs sont susceptibles d'enthousiasme pour la vertu, & que par conséquent ils retireront de ce voyage tout le fruit que nous en pouvions espérer. Adieu, ma chère amie ; ne perdez point l'histoire de notre vieillard, c'est Adèle qui vous prête ce petit Manuscrit, car j'ai promis de ne vous l'envoyer que sous la condition que vous me le rendriez pour elle, quand nous repasserons à Paris.

HISTOIRE

DE SAINT-ANDRÉ.

LE Père de notre bon vieillard se nommoit M. de Vilmore, homme d'une basse extraction, mais qui fit une fortune singulière & rapide, & dont vous devez vous ressouvenir d'avoir entendu parler dans notre jeunesse à votre beau père, qui étoit né dans la même province. M. de Vilmore eut plusieurs enfans & notre vieillard, appelé S. André, fut le dernier de tous. M. de Vilmore, voulant marier ses filles à la Cour, pour s'illustrer par de grandes alliances, & desirant procurer à son fils ainé un état & un sort brillant, sacrifia le jeune S.

André à ses projets ambitieux. Il le fit élever loin de lui, dans une pension obscure, où son éducation fut entièrement négligée; mais ses dispositions & son esprit naturel le firent surpasser l'attente de ses Maitres. Il atteignoit sa seizième année, & on lui déclara qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que celui de l'Église. Une tête vive, des passions ardentes, les richesses de ses parens, tout lui donnoit pour cet état un dégoût insurmontable. Il demande à voir son père, à lui parler, dans l'espoir de le faire changer de dessein; M. de Vilmore, ignorant encore ses projets, voulut bien lui accorder cette grâce: ainsi, exilé depuis l'âge de cinq ans, il revit son père & sa famille à seize pour la première fois; il arriva dans la maison paternelle au moment où l'on marioit sa sœur au Marquis de C****; il vit son frère & ses sœurs, au sein du faste & de l'opulence, le traiter en étranger, & son père même ne lui témoigner que de l'indifférence & du dédain; il sentit alors à quels malheurs un tel accueil devoit le préparer: cependant il parla, & ce fut avec autant de fermeté que de respect. Que la médiocrité, dit-il, soit mon partage, je saurai m'en contenter, mais n'attentez point à ma liberté, & ne me forcez point à prendre un état pour lequel mon aversion est invincible. M. de Vilmore, furieux de sa résistance, l'accabla des traitemens les plus durs: Votre obstination, lui-dit-il, vous perdra; par bonté, je veux bien vous laisser encore le temps

de la réflexion ; je vais vous envoyer en Flandre chez une de vos tantes, vous y passerez six mois ; si au bout de ce temps, vous n'êtes pas résigné à mes volontés, j'emploierai les moyens les plus violens pour vous fair rentrer dans votre devoir. Le malheureux S. André partit pour Lille, accablé, désespéré, mais ferme dans ses résolutions. Une figure intéressante, un caractère aimable, des manières douces & nobles, le firent bientôt rechercher dans son exil, & les charmes de la société lui en adoucirent les rigueurs : facile & sans expérience, il se laissa entraîner par tous ceux qui l'accueillirent. Il y avoit alors à Lille le Régiment de.... on y jouoit très-gros jeu, on savoit que M. de Vilmore étoit d'une richesse immense ; on engagea son fils dans des parties dangereuses ; il commença, comme il arrive presque toujours, par gagner ; & ce qui est plus inévitable encore, il finit par perdre ; l'espoir de recouvrer son argent l'emporta plus avant ; enfin, il perdit sur sa parole vingt-quatre mille francs. Réduit au désespoir, il écrivit à son père, dans les termes les plus touchans, l'aveu de sa faute : pour toute réponse, on le fit arrêter, & on l'enferma au château de Saumur. Il se soumit à cette punition avec une douceur qu'on ne devoit pas attendre d'un caractère naturellement violent ; sachant que toutes ses dettes étoient payées, sa reconnoissance lui fit supporter patiemment d'abord un traitement qu'il n'imaginoit pas devoir durer long-temps ;

cependant,

cependant, contre son attente, on le retint prisonnier deux ans entiers; cette sévérité barbare l'aigrit, le révolta, & lui fit perdre une partie des sentimens modérés qu'il avoit conservés jusqu'alors: enfin, les portes de sa prison s'ouvrent, & voici l'Arrêt qui lui fut prononcé: *Il faut donner votre parole d'honneur d'entrer dans l'Etat Ecclésiastique, ou bien vous décider à passer aux Indes, en qualité de Volontaire.* Mon choix est fait, reprit S. André; heureux de pouvoir abandonner une patrie étrangère pour moi, puisque je n'y ai ni père, ni parens, ni amis; cette réponse décida de son sort, il fut envoyé à Brest, & deux jours après il s'embarqua. C'est ainsi qu'un père dénaturé envoyoit au-delà des mers un jeune homme de dix-huit ans, de la plus grande espérance, sans secours, sans argent, sans grade, sans état, & peut-être avec l'espoir qu'entouré de perils, de dangers, accablé de misère & de douleur, il y termineroit sa vie infortunée.

Cependant, sa jeunesse lui fit supporter des fatigues excessives, & son courage le rendit supérieur à sa fortune. Il se distingua, parvint à des emplois moins subalternes, & bientôt fut tiré de la misère & de l'oubli. Ces premiers succès en amenèrent d'autres plus avantageux encore: s'étant fait de la réputation & des amis, on l'associa à des entreprises de commerce, qui, dans un pays fertile alors en ressources, lui assurèrent en moins de cinq ans un sort indépendant & heureux. Content d'une for-

tune médiocre, mais honnête, revêtu d'un grade honorable, il commença à tourner ses regards vers sa Patrie; jeune encore, il ne fut pas insensible au vain desir d'étaler aux yeux de sa famille le fruit rapide de ses travaux, se promettant cependant de revenir dans les Indes, mais d'y retourner conduit par l'ambition & la gloire, & non par la nécessité. Son père, instruit de son bonheur, depuis deux ans daignoit enfin le reconnoître pour son fils; il lui écrivoit & paroissoit entièrement revenu de ses préventions. S. André se décide, il s'embarque avec sa fortune entière qui consistoit en papiers; une trève, conclue pour un an, lui promettoit pour son voyage une sureté qui ne lui permit pas de le différer; cette imprudence fut la source de toutes ses infortunes. A peine est-il en mer, que la trève est rompue, son vaisseau est attaqué, pris par les Anglois, & il est conduit à Lanceston, Province méridionale d'Angleterre. Il perd, à la fois, sa liberté, sa fortune: & tous ses projets se trouvent anéantis. Il écrit à son père; pour comble de maux, il n'en reçoit qu'une Lettre remplie de reproches. Au bout de six mois, on lui rend la liberté, il touche enfin aux côtes de France, il en revoit les rives fatales, & il arrive à Brest à peu près dans le même état où il étoit lorsqu'il en partit six ans auparavant. Sans ressources, sans argent, dénué de tout, il se ressouvint d'un homme nommé Bertrand, Chirurgien, chez lequel il avoit logé jadis, & dont il avoit reçu plusieurs

plusieurs marques d'attachement; il fut trouver cet honnête homme, qui lui offrit sa maison, sa bourse, & tous les services qui dépendoient de lui. S. André ne rougit point d'accepter les bienfaits de l'amitié; il écrivit à son père: n'ayant jamais touché sa légitime, l'ayant même oubliée dans des temps plus heureux, il se vit alors forcé de la demander. M. de Vilmore lui répondit qu'il ne lui donneroit d'argent qu'à condition qu'il se rembarqueroit & retourneroit aux Indes sans délai, sur un vaisseau prêt à partir, & qui devoit mettre à la voile sous peu de jours. Cette dureté inconcevable acheva d'aliéner un cœur aigri déjà depuis si long-temps: le ressentiment, le désespoir, abattirent son courage, il tomba dangereusement malade, & fut bientôt réduit à la dernière extrémité. Bertrand ne le quitta plus, il passoit auprès de lui les nuits entières, & lui prodiguoit tous les soins généreux de la plus vive amitié. Bertrand avoit une fille âgée de dix-huit ans. Cette jeune personne, croyant ne suivre que le simple mouvement d'une juste compassion, attachée au chevet du malheureux S. André, partageoit avec son père l'emploi de garde. Bertrand lui contoit les aventures de cet infortuné, ses succès dans l'Inde, dont plusieurs témoins existoient à Brest; il vantoit sa constance, son courage, ses agrémens, & l'un & l'autre pleuroient sur un sort si funeste & si peu mérité. S. André, depuis le commencement de sa maladie, agité d'un transport furieux, ne pouvoit

pouvoit jouir de ces soins touchans ; avant ce temps, accablé des plus mortels chagrins, toujours renfermé dans sa chambre, à peine avoit-il vu ou remarqué Blanche : c'étoit le nom de la fille de Bertrand. Cependant cette jeune personne étoit distinguée & célèbre dans Brest, malgré l'obscurité de son état, par une éducation au-dessus de sa naissance, par un maintien rempli de douceur & de modestie, & sur-tout par une figure charmante. Une nuit qu'on désespéroit de la vie de S. André, Blanche, tristement assise dans la ruelle de son lit, considéroit avec plus d'attendrissement qu'à l'ordinaire ce malheureux objet de tant d'inquiétudes & de peines. La pâleur de la mort sembloit couvrir ses traits, la jeunesse s'y peignoit encore, & les rendoit plus touchans ; ses yeux fermés paroissoient l'être pour toujours, une de ses mains étoit étendue sur le lit.....Blanche, emportée par un mouvement surnaturel, laissa tomber sur cette main une des siennes, & la trouvant immobile & glacée, elle le crut mort. O Ciel ! s'écria-t-elle, c'en est donc fait, infortuné jeune homme !..... L'effroi, la pitié, un sentiment plus vif encore, l'empêchèrent d'en dire davantage, & elle tombe sur le bord du lit sans connoissance & sans mouvement. Dans cet instant, S. André revient de sa léthargie, il ouvre les yeux, & le premier objet qui le frappe, c'est Blanche évanouie près de lui, c'est la jeunesse & la beauté environnées des ombres de la mort....Il fait un cri perçant, on arrive.

arrive. Blanche est secourue; cette scène singulière est expliquée, & S. André ne revient à la vie que pour ouvrir son ame aux mouvemens de la reconnoissance la plus passionnée. C'est ainsi qu'au milieu des horreurs de l'agonie, sur les bords de la tombe, l'amour unit à jamais deux cœurs infortunés; c'est ainsi qu'il sut s'y graver sous une forme si terrible & si touchante, & que ces traits profonds y laissèrent une empreinte éternellement durable.

S. André, bientôt convalescent, se livra tout entier à l'impression dangereuse d'un sentiment qu'il éprouvoit pour la première fois; il obtint facilement l'aveu nécessaire à son bonheur; Blanche s'étoit trahie même avant d'être aimée, & l'amour heureux & tranquille confirma, par les transports de sa joie, ce que son désespoir avoit déjà fait éclater. Bertrand lui-même, séduit, entraîné par la pitié, la tendresse, & peut-être l'ambition, après une foible résistance, consentit aux instances réunies de S. André & de sa fille. Il approuva le projet d'une union secrète; & S. André, six mois après sa maladie, âgé de vingt-cinq ans, épousa Blanche, & se vit au comble de ses vœux. Ne voulant, n'attendant rien de son père, il résolut de cacher son mariage, & se décida à saisir la première occasion favorable de repasser aux Indes, suivi de son beau-père & de sa femme.....Il fit des démarches, & à l'aide de sa réputation & de ses amis, il entrevit la possibilité d'être incessamment employé d'une

d'une manière avantageuse. Dans ces entrefaites, Blanche devint grosse; il en pressa plus vivement ses sollicitations, dans l'espoir de partir & de l'emmener avant qu'elle fût accouchée; mais ses affaires traînant en longueur, il connut enfin qu'il ne pouvoit éviter l'éclat fatal, qui bientôt alloit rendre son secret public. Déjà ce n'étoit plus un mystère dans la ville, & St. André prit le parti d'en instruire lui-même son père. Voici la Lettre qu'il lui écrivit.

Monsieur,

" Vous rappellerez-vous le nom & l'ex-
" istence d'un malheureux, oublié depuis si
" long-temps? Je dois croire que vous
" avez renoncé pour jamais aux droits que
" la nature vous donnoit sur mon sort; je
" sais quelles furent mes premières er-
" reurs; si ma jeunesse alors ne put les
" rendre excusables à vos yeux, j'ai dû
" quelquefois me flatter depuis, que six
" ans d'exil, passés dans des travaux
" utiles, & j'ose dire, glorieux, pourroient
" en faire perdre le souvenir: cependant,
" cruellement abandonné dans mes der-
" niers malheurs, je n'ai trouvé que dans
" un étranger, la compassion, les secours
" & la tendresse d'un père. Sans renoncer
" à celui qui me rejetoit, j'ai cru pouvoir
" adopter celui que sa bienfaisance & sa
" vertu rendent digne d'un titre si sacré.
" Obscur, pauvre, sans naissance & sans

" fortune, mais honnête & sensible, voilà
" le père que j'ai choisi. En acceptant ses
" bienfaits, en entrant dans sa famille, en
" épousant sa fille, je suis devenu son fils,
" & le bonheur qu'il m'a procuré sur-
" passe, s'il est possible, tous les maux
" que j'ai soufferts. Je respecte les distinc-
" tions établies dans la société ; si je fusse
" né d'un sang qu'une telle alliance eût
" déshonoré, j'aurois eu le courage de
" sacrifier & ma passion & la félicité de
" ma vie, à la gloire de ma famille.
" Mais, grâce au Ciel, cet obstacle n'exis-
" toit point, la naissance de ma femme
" est égale à la mienne, nos fortunes sont
" à-peu-près semblables. Son pere est pau-
" vre..... voilà l'unique différence de son
" sort & du mien ; ainsi, nulle raison n'a
" pu ni n'a dû m'arrêter. Engagé par un
" lien que l'honneur & l'amour me ren-
" dent également cher & sacré, je vous
" supplie de croire qu'en vain l'ambition,
" l'autorité, & les loix même, s'arme-
" roient ensemble pour le briser. Je vais
" dans les Indes recommencer une nou-
" velle carrière ; je vous conjure de ne
" point troubler ma destinée par des éclats
" qui ne pourroient la changer, je ne de-
" mande rien que la paix & que l'oubli
" profond d'une Patrie que j'abandonne
" peut-être pour jamais ; c'est l'unique
" grâce que j'ose implorer, je dois l'espé-
" rer, & je l'attends de votre justice.

" J'ai l'honneur d'être, &c."

Cette

Cette Lettre produisit sur M. de Vilmore les effets les plus terribles ; elle choquoit trop sa vanité, pour ne pas enflammer vivement sa colère. Cette comparaison de la famille de Bertrand à la sienne, lui parut le comble de l'outrage ; il obtint à la fois deux Lettres de cachet ; on arrache S. André des bras de sa femme éperdue ; on le précipite, chargé de fers, dans un cachot ; & Blanche, malgré sa jeunesse & son état, subit un sort semblable. Ce fut là que l'infortunée mit au jour le fruit malheureux d'un amour si déplorable ; on voulut l'arracher de ses bras, mais sa résistance, ses gémissemens & ses larmes touchèrent des cœurs sensible sà la pitié pour la première fois ; on lui laissa son enfant, & Blanche, pour lui conserver la vie, prit soin de la sienne. Cependant S. André, au comble du désespoir, égaré, furieux, invoquoit la vengeance, demandoit Blanche ou la mort ; trois mois s'écoulèrent dans cette situation affreuse ; enfin, on vient lui dire qu'un homme demande à lui parler de la part de son père.... Mon père ! s'écrie-t-il, je n'en ai plus..... Dans cet instant, il voit paroître un homme qu'il reconnoît pour l'Intendant de M. de Vilmore : Ah, lui dit S. André, le barbare qui vous envoie exaucera-t-il enfin mes vœux ? Venez-vous m'apporter la mort ? voilà le seul bienfait que je puisse attendre de lui.... Calmez-vous, Monsieur, reprit l'Intendant, calmez-vous, je viens vous annoncer un destin où vous n'osiez

prétendre; tandis que vous accusiez la fortune, elle travailloit pour vous: votre frère est mort, & vous devenez l'héritier naturel d'un père qui vous tend les bras, & qui peut encore pardonner. Que dites-vous, interrompit S. André, mon frère ne vit plus! Le Ciel est juste, il ravit à mon persécuteur l'objet que son orgueil lui rendoit si cher; & moi, victime immolée à sa cruelle ambition, je n'aurai point en vain appelé la vengeance..... Ecoutez-moi, dit l'Intendant, & plutôt méritez par votre repentir les grâces qu'on vous offre. M. de Vilmore, artisan de sa fortune, en peut disposer; il a deux filles que sa tendresse pourroit enrichir à vos dépens; mais n'ayant point de petits enfans de son nom, & plaignant vos erreurs & vos infortunes, il vous appelle à la destinée que la mort vient de ravir à votre frère; sa charge & ses biens vous attendent.... Vous devez concevoir par quelle aveugle soumission il faut acheter de tels bienfaits. Parlez, Monsieur, reprit froidement S. André; un père qui veut me reconnoître, & qui choisit ma main pour essuyer ses pleurs, est sans doute incapable de m'imposer des conditions déshonorantes; ainsi, parlez, je vous écoute; sans le craindre. Il faut, répondit l'Intendant, abjurer à jamais une union avilissante autant qu'illégitime, un sort honnête consolera Blanche de votre commun égarement; & pour dissoudre des liens honteux, on n'exige que votre consentement, toutes les autres mesures sont déjà prises, &

ce n'est enfin qu'à ce prix que vous pouvez prétendre . . C'est assez, interrompit S. André : j'ai prévu, dès le commencement de votre discours, cette odieuse proposition ; j'ai eu la patience de vous entendre, écoutez à votre tour ma réponse. On peut me persécuter, m'opprimer, m'arracher ma femme, mon enfant & la vie, toutes ces cruautés sont possibles à la tyrannie armée du pouvoir ; mais l'honneur est un bien qu'on ne peut me ravir, je le conserverai pur & sans tache, heureux de tout souffrir pour les objets que j'estime & que j'aime. Voilà ma dernière & irrévocable résolution ; la violence, les tourmens, les apprêts de ma mort, rien dans l'univers ne peut la faire changer. L'Intendant voulut répliquer ; mais S. André refusant de l'entendre davantage, il sortit avec le regret & l'humiliation d'avoir cherché vainement à séduire un homme incorruptible. Blanche, dans sa prison, éprouve une persécution plus odieuse & plus injuste encore. On la presse de renoncer à ses droits, à son titre d'épouse de S. André ; on lui propose, à ce prix, un sort avantageux pour elle & pour son enfant ; on emploie tour-à-tour les prières & les menaces. Blanche répondit constamment qu'elle attendoit de S. André l'exemple qu'elle devoit suivre ; qu'elle en espéroit celui du courage & de la fidélité, & qu'en tout elle étoit décidée à modeler sa conduite sur la sienne. M, de Vilmore, désespérant de vaincre une résistance si ferme & si déclarée, se livra à toutes

les fureurs que l'orgueil & le ressentiment peuvent inspirer à l'ame la plus dure & la plus implacable : on arrache des bras d'une mère éplorée cet enfant chéri, le seul soutien, la seule consolation de sa vie ; on resserre encore les liens des deux malheureux époux ; on rend leur captivité plus affreuse & plus cruelle encore ; & pour comble de barbarie, on leur annonce qu'un tel traitement doit être à jamais leur partage. Quatre ans s'écoulèrent dans cette horrible situation : cependant S. André, soutenu par l'amour, se faisoit un devoir de vivre & de souffrir pour lui...... A force de soins, d'intrigues & de persévérance, il parvint à séduire un des geoliers commis a sa garde : n'en pouvant obtenir la liberté, il l'engagea du moins à lui procurer des plumes, du papier, & de l'encre ; alors il traça dans un Mémoire détaillé, l'histoire intéressante de sa vie ; il finissoit par demander pour toute grâce sa liberté, sa femme & son enfant ; ne prétendant d'ailleurs ni aux biens de son père, ni même à sa légitime. Ce Mémoire avoit pour inscription ces mots : *A ma Patrie.* Il commençoit ainsi ; « J'ai versé mon sang pour « elle, je suis un Citoyen obscur, mais « innocent & persécuté ; ma cause est celle « de tous les cœurs sensibles & vertueux : « chargé de fers, mourant & désespéré dans « le fond d'un infâme cachot, père, époux, « fils également infortuné, je me jette dans « les bras du premier de mes compatriotes « qui lira ce Mémoire, & je le conjure

« d'avoir

" d'avoir la généreuse compassion de pro-
" téger, de défendre un malheureux en-
" chaîné depuis près de cinq ans par la
" violence & la tyrannie. Puisse une main
" bienfaisante & vertueuse déposer cet Ecrit
" au pied du Tribunal auguste, protecteur
" de l'innocence ! & puisse-je un jour, en
" embrassant & ma femme & mon fils,
" oublier à jamais dans leurs bras tous
" les tourmens que j'ai soufferts !" L'homme gagné par S. André, fit secrètement imprimer ce Mémoire, & en distribua dans le Public plusieurs exemplaires. Un Avocat, célèbre par ses talens & sa vertu, touché d'une telle lecture, voulut avoir la gloire de soutenir une cause si singulière & si intéressante. Malgré le crédit & les oppositions de M. de Vilmore, bientôt il fit retentir tous les tribunaux des cris du malheureux S. André. Il s'informa du sort de Bertrand ; il apprit que le chagrin avoit terminé sa vie depuis six mois ; il se fit remettre entre les mains le jeune enfant de S. André ; & enfin, il obtint sa liberté & celle de sa femme. Alors il se rendit à la prison de Blanche ; elle ignoroit tous ces détails ; & au comble du désespoir, elle n'attendoit que de la mort la fin des peines cruelles qui déchiroient son cœur. Le généreux Avocat, conduit par l'humanité, pénètre dans le séjour ténébreux où la jeunesse, la beauté & la vertu gémissante, offrirent à ses regards le spectacle le plus touchant : il tenoit le fils de S. André dans ses bras ; il entre à la lueur d'une lampe lugubre ;

lugubre ; il voit, dans le plus affreux cachot, Blanche couchée sur de la paille, les cheveux épars couverte de lambeaux déchirés, le visage inondé de pleurs, & levant au Ciel ses mains chargées de chaînes : il s'arrête & contemple avec une pitié, mêlée d'admiration, ses charmes, sa jeunesse & les horreurs qui l'environnent. Blanche, croyant entendre son Geolier, soulève sa tête appésantie, & demande d'une voix foible & mourante ce qu'on lui veut. Je viens, s'écrie l'Avocat, rendre hommage à la vertu malheureuse, & terminer ses peines. En achevant ces mots, il se prosterne aux pieds de Blanche, & lui présente son enfant ; Blanche le reconnoît, lui tend les bras en s'écriant : Ah ! s'il m'est rendu, je pourrai supporter la vie..... Elle veut l'embrasser ; mais la joie, le saisissement, achevant d'épuiser ses forces, elle tombe évanouie dans les bras de son Libérateur. Qui pourroit exprimer la surprise, le ravissement, les transports de cette ame sensible & passionée, lorsqu'en reprenant l'usage de ses sens, elle apprit qu'elle alloit revoir son époux, & que, recouvrant la liberté l'un & l'autre, la bienfaisance d'un inconnu, d'un étranger, les réunissoit pour jamais. Venez, lui dit l'Avocat, quittez cette demeure affreuse qui n'a que trop long-temps retenti des gémissemens de l'innocence : venez, que je dépose entre les bras d'un père & d'un époux, deux objets si chers & si touchans ; mais, continua-t-il, vous ne pouvez sortir en cet

indigne

indigne état; j'ai tout prévu, vous trouverez dans ce paquet tout ce qui peut vous être nécessaire; habillez-vous pendant que j'irai chez le Concierge pour lui montrer mon ordre, & dans un quart d'heure je reviendrai vous chercher. A ces mots, il sort sans attendre de réponse: cependant Blanche ouvre le paquet, elle y trouve du linge & un habillement complet, dans lequel rien n'étoit oublié; elle mouille de ses larmes ces gages précieux d'une bonté si delicate & si attentive; & son ame r'ouverte au bonheur, s'enivre avec délices des charmes de la reconnoissance.

L'Avocat revient; aussi heureux, aussi ému que Blanche, il lui présente une main tremblante: & l'aidant à porter son fils, il l'arrache avec transport de ce lieu d'amertume & d'horreur; une voiture les attendoit, & bientôt les conduit à la prison de S. André. On les introduit; Blanche serrant son fils dans ses bras, court se précipiter dans ceux de son époux; ils éprouvèrent dans cet instant tout ce que l'amour & la joie peuvent inspirer de transports à deux cœurs passionnés qui passent subitement de l'excès du désespoir, au comble du bonheur. ..L'Avocat, de bout vis-à-vis d'eux, contemploit avec ravissement un spectacle si doux: il se disoit, voilà mon ouvrage; & sans doute il n'étoit pas le moins heureux des trois. Tout-à-coup Blanche s'arrache des bras de S. André, & vient tomber aux pieds de son généreux Libérateur. Voilà, dit-elle, l'Ange tutélaire, le Dieu bien-

bienfaisant, qui te rend ta femme, ton fils & la liberté. . . . . Elle ne peut poursuivre, ses sanglots lui coupent la parole. S. André s'élance & se prosterne à genoux à côté de Blanche : Ah ! s'écria-t-il, mon cœur, depuis cinq ans envenimé par la haine, abjure en cet instant & la colère & la vengeance ; la reconnoissance & l'amour vont désormais l'occuper tout entier ; oui, j'oublie mes infortunes & mes persécuteurs, je renonce au tourment de haïr, & je consacre à jamais tous les sentimens de mon ame aux chers objets qui me sont rendus, & au plus généreux de tous les hommes.

Depuis cette scène touchante, le reste de la vie de S. André n'offre plus qu'un long enchaînement de malheurs, dont je ne détaillerai que les faits les plus intéressans. L'Avocat, son bienfaiteur, le reçoit chez lui, l'établit avec sa femme dans une maison de campagne : là, S. André vécut paisible l'espace de deux ans : occupé de l'agriculture, ses soins & son industrie doublèrent presque les revenus de la terre, & lui procurèrent le plaisir de pouvoir être utile à son généreux ami. Il fit plusieurs tentatives pour rentrer dans le service ; mais toujours traversé par la haine active & constante de M. de Vilmore, il n'y put réussir : il eut le malheur de perdre son fils, & peu de temps après, son bienfaiteur son unique & seul appui. Accablé de douleur, il s'éloigna de Paris avec sa femme, & porta sa misère & ses chagrins au fond d'une Province reculée, résolu d'y

vivre,

vivre, inconnu, du travail de ses mains : ce fut en Auvergne qu'il fixa sa destinée malheureuse ; ses talens pour l'agriculture, son courage & celui de sa femme, leur procurèrent les moyens de subsister ; ils se mirent l'un & l'autre au service d'un riche Fermier : S. André cultivoit la terre, tandis que Blanche, employée aux travaux de la maison, surmontoit, pour ces emplois grossiers, & son dégoût & sa délicatesse. Six ans s'écoulèrent de la sorte. S. André eut plusieurs enfans, il leur donna une éducation conforme à leur état, & s'accoutuma lui-même à ce genre de vie laborieux mais tranquille : enfin, il parvint à se rendre possesseur d'un petit champ, qui pouvoit suffire, en le cultivant, à la subsistance de sa famille ; il s'y retira, & pendant dix ans il y goûta tous les charmes de la paix & du bonheur. Content de sa fortune, il oublia, dans les bras de sa femme & de ses enfans, le sort si différent pour lequel il sembloit né ; un événement inattendu vint détruire l'ouvrage du temps & de la raison, & les replonger dans un abîme affreux de peines & de malheurs. M. Vilmore, attaqué depuis un an d'une maladie lente, mais mortelle, sentit quelques remords de sa conduite dénaturée envers son fils : sur le bord du tombeau, sa conscience troublée lui fait envisager avec horreur l'instant redoutable d'une destruction prochaîne ; la religion si consolante, lorsqu'on a bien vécu, ne peut qu'ajouter encore à la terreur secrète qui l'accable ;

en vain, il veut s'affranchir du remords déchirant qui le poursuit, il touche au terme où l'homme le plus pervers n'a plus la pernicieuse faculté de pouvoir s'abuser lui-même ; la vérité, si terrible aux coupables, vient, malgré lui, l'éblouir & le confondre.... Enfin, il se décide à prendre des informations sur le sort de son fils, il en parle à son Intendant ; & cet homme, plein de probité & d'intérêt pour le malheureux S. André, après beaucoup de recherches inutiles, parvient à découvrir le lieu de sa retraite, & lui écrit cette Lettre.

" M. de Vilmore se meurt, il vous desire, & son cœur oppressé peut se r'ouvrir encore à la tendresse ; n'hésitez pas, " volez dans les bras d'un père qui se reproche chaque jour toutes les infortunes dont vous avez gémi, venez, il en est temps encore, profitez des momens où les vains desirs de l'orgueil & de l'ambition s'anéantissent.....Il voudroit vous demander ; il est entouré de vos ennemis qui dévorent déjà sa dépouille & la vôtre. Je vous avertis de ses dispositions secrètes ; paroissez, conduisez à ses pieds votre famille malheureuse, & vous retrouverez tous vos droits ; mais hâtez-vous, tout dépend de votre activité & de votre diligence."

S. André n'hésite pas, l'intérêt de ses enfans l'emporte sur ses pressentimens & ses réflexions ; il vend à vil prix son petit enclos, & part avec sa famille. En quittant ce

ce lieu chéri, un mouvement confus le force à répandre des larmes, il regrette son humble chaumière, & ne peut s'en arracher qu'avec un sentiment inexprimable de trouble & de douleur. Pour arriver plus promptement, il est obligé d'acheter une voiture, de prendre la poste, & les frais du voyage consumèrent presque entièrement le fruit de seize ans de travaux. Enfin, il découvre les murs de Paris, & bientôt l'hôtel somptueux de son père. A cette vue, Blanche se jette dans ses bras : Voilà donc, lui dit-elle, le séjour où vous auriez vécu sans moi, & vous pouviez regretter celui que nous quittons...... S. André pleure & l'embrasse, & ce moment qui retraçoit aux yeux même d'un objet qui savoit si bien en connoître le prix, des sacrifices qu'il n'avoit jamais reprochés, ce moment si touchant & si flatteur fut peut-être un des plus doux de sa vie. Mais, hélas, quelle accablante nouvelle les attendoit !.. .... L'officieux Intendant de M. de Vilmore courut au devant d'eux, & leur apprit que la veille il avoit instruit son Maître de leur prochaine arrivée, mais que cette nouvelle n'avoit pu terminer sur le champ ses incertitudes : qu'il avoit passé une nuit affreuse ; que le matin se sentant à l'extrémité, il avoit enfin demandé un Confesseur, & qu'après deux longues conférences, il s'étoit déterminé à faire un nouveau testament. " Tout jusques-là vous étoit favorable, continua " l'Intendant ; le digne Curé auquel il a " donné sa confiance, lui a parlé avec

" tant de force sur ses procédés avec vous, " que M. de Vilmore, pénétré de crainte " & d'effroi, n'a plus balancé à envoyer " chercher son Notaire; mais un instant " après, votre courier étant arrivé, & an- " nonçant que vous alliez paroître dans " deux heures, M. de Vilmore éprouva un " saisissement qui produisit en lui la plus " funeste révolution; il a perdu au même " moment l'usage de la parole, état d'au- " tant plus terrible pour lui, qu'il a con- " servé toute sa tète & toute sa connois- " sance: Enfin, continua l'Intendant, il " sait que vous étes ici, il témoigne le " plus grand désir de vous voir; le Méde- " cin dit que votre présence peut opérer " encore une nouvelle révolution, & lui " rendre la faculté dont il est privé; " venez, Monsieur, ne perdons plus de " temps." A ces mots, S. André, suivi de sa famille, vole à l'appartement de son père. M. de Vilmore, en le voyant entrer, leva les yeux au Ciel, & lui tendit les bras. S. André courut se précipiter à genoux devant son lit; M. de Vilmore le regarde avec l'expression la plus pathétique, & le nom de S. André échappe de sa bouche; son Confesseur accourt: " Faites un " effort, lui crie-t-il, votre Notaire est là; " encore un mot, un seul mot pourroit " assurer le sort d'un infortuné que votre " silence & votre mort vont condamner " pour jamais à la misère la plus affreuse; " demandez à Dieu la grâce de pouvoir ré- " parer, dans ce dernier moment qui vous

" reste,

" reste, les peines qu'a souffertes l'inno-
" cence..... Il exaucera cette prière si juste
" & si touchante......." A ces terribles pa-
" roles, M. de Vilmore joint les mains, les élève vers le Ciel, il ouvre la bouche, paroît vouloir parler; mais ne pouvant articuler que des sons entrecoupés & confus, la douleur, l'effroi, le remords, se peignent sur son visage; ses bras se roidissent, la pâleur de la mort couvre son front, le Confesseur veut lui donner un Crucifix; le malheureux mourant, égaré par la rage & par le désespoir, jette un affreux regard sur son fils; & considérant d'un air sinistre & farouche le Crucifix qu'on lui présente, il le repousse en frémissant, & dans ce moment même la plus effrayante convulsion termine enfin sa vie. Mort terrible, épouvantable, dont la seule image fait frissonner d'horreur; leçon à jamais utile & mémorable, s'il en est, pour les pères capables de haïr & d'abandonner leurs enfans. Il mourut sans avoir fait aucune disposition en faveur de St. André; on ne trouva que l'ancien testament que sa haine avoit dicté: ainsi, ses irrésolutions & ses remords trop tardifs ne servirent qu'à rendre sa fin plus douloureuse & plus funeste, & ne purent changer le sort de son malheureux fils.

Cependant S. André, mille fois plus à plaindre que jamais, connoît en frémissant, toute l'étendue des maux cruels où ce dernier revers le livre; il lui restoit encore quelque argent, il loue une chambre dans

un fauxbourg éloigné, & s'y retire avec sa famille pour y réfléchir, au moins durant la nuit, au parti qu'il pourra prendre; ses enfans fatigués du voyage, & trop jeunes encore pour ressentir les tourmens de l'inquiétude, bientôt s'endorment & jouissent paisiblement du plus profond repos. Une triste lampe éclairoit ce sombre réduit; S. André, muet, immobile, l'œil égaré, la démarche incertaine, se promenoit, à grands pas, & tous ses mouvemens déceloient la violente agitation de son ame. Blanche, jusqu'alors absorbée dans sa douleur, le regarde, frémit, & courant se jeter à ses pieds: Ah, malheureux, lui dit-elle, dans quel abyme vous ai-je entraîné! Sans moi, sans ce fatal amour qui cause aujourd'hui votre ruine, vous seriez heureux & cette vie déplorable seroit aussi fortunée qu'elle est affreuse & funeste... . Mais si tu m'aimes encore, ton courage ne t'abandonnera pas; qu'il se ranime à la voix de ta femme, à la vue de tes enfans.... Mes enfans! reprit S. André, mes enfans!....J'ai pu supporter ta misère & la mienne, mais ces infortunés ont-ils ta raison & ta force?......Les voir gémir & se plaindre! Non, non, il vaut mieux...... A ces mots, il s'arrête, il va tomber sur une chaise à l'autre bout de la chambre. O Ciel, s'écrie Blanche épouvantée, que me faites-vous entrevoir, & quel affreux dessein!.... Elle n'en peut dire davantage, ses sanglots lui coupent la parole: S. André se rapproche d'elle; & d'un air sombre & farouche: Crois-moi, Blan-

che,

che, lui dit-il, sèche tes pleurs, nous avons assez supporté la vie ; notre tâche est remplie, un moment peut nous soustraire à tant d'horreurs, & mon courage t'en donnera l'exemple. A ce discours terrible, Blanche ranime & rassemble toutes ses forces ; & d'une voix ferme : Qui ! Moi ! s'écria-t-elle, j'outragerois ainsi & le Ciel & la nature ! j'abandonnerois mes enfans ; je serois à la fois impie & barbare ! Ah, je ne suis qu'infortunée, l'innocence me reste, je puis tout supporter..... Oui, si tu me condamnes à l'horreur de te survivre, j'aurai le courage d'essayer du moins de prolonger encore une si déplorable existence...... Je vivrai pour tes enfans.....ces enfans malheureux que tu veux trahir & livrer sans ressource à des maux que tu n'as plus toi-même la force d'endurer..... A ces mots, quelques larmes s'échappèrent des yeux de S. André, & sa femme le voyant attendri, saisit cet instant favorable pour achever de le toucher, de le ramener à la vertu. S. André, rendu à lui-même, reconnoît son égarement, le déteste & l'abjure ; il convient enfin que la religion, l'honneur, & la nature lui prescrivent également de vivre : mais son corps succombe à tant d'agitations, une fièvre violente s'allume dans ses veines, & bientôt le conduit aux portes du trépas. Blanche, se trouve alors réduite aux derniers excès du malheur ; d'un côté, son époux mourant ; de l'autre, ses enfans infortunés souffrant toutes les horreurs du froid & de la faim.

Dans cet état elle invoque le Ciel, & lui demande de terminer enfin, par un même coup, l'existence douloureuse de tant d'innocentes victimes. Un matin, auprès du lit de S. André, elle considéroit son visage défiguré par les ombres de la mort, & se rappeloit ce temps de sa jeunesse, où, dans une situation à-peu-près semblable, elle avoit éprouvé les premières impressions d'une passion depuis si fatale à tous deux; ce souvenir ranime sa tendresse plus vivement que jamais, elle saisit une des mains de S. André, & l'arrosant de larmes : O cher époux, lui dit-elle en se jetant à genoux, peux-tu me pardonner les tourmens dont mon funeste amour empoisonna ta vie ?....Ah, reprit S. André, mes derniers momens sont affreux sans doute; je te laisse, avec mes enfans, au comble de la misère : mai s'il falloit recommencer une carrière si triste & si pénible, je ferois encore pour toi tous les sacrifices...... Comme il achevoit ces mots, la porte de la chambre s'ouvrit tout-à-coup, & le spectacle le plus inattendu va fixer les yeux & l'attention des deux malheureux époux. Une jeune femme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, d'une figure charmante, paroît, s'avance d'un air attendri, & s'arrête auprès du lit de S. André; une petite fille de sept ans la tient par la main (a). La Dame

(a) On n'a fait ici que mettre en action l'admirable tableau de M. Greuze, qui représente la Dame

Dame renvoie ses gens, & fait fermer la porte; alors elle s'addresse à Blanche, & d'une voix douce lui demande son nom : Blanche, interdite et confuse, hésite et se trouble; S. André, malgré sa foiblesse, fait un effort, se soulève, et explique en peu de mots sa situation. Je vois, dit la Dame, qu'on ne m'a point trompée; fasse le Ciel que je ne sois pas venue trop tard! et vous, ma fille, dit-elle en se tournant vers son enfant qui pleuroit, regardez bien cette chambre et les touchans objets qui la remplissent; qu'un tel souvenir ne sorte jamais de votre mémoire; tenez, continua-t-elle, allez déposer cette bourse sur le pied de ce lit, approchez en avec respect, on en doit au malheur; ne l'oubliez jamais, et rendez-vous digne un jour de l'emploi sacré dont je vous honore.

Vous desirez surement savoir quelle étoit cette charmante et généreuse inconnue? Elle vous intéressera bien davantage, lorsque vous apprendrez que c'étoit Madame de Lagaraye, dans l'éclat de sa première jeunesse, avec cette même enfant qu'elle perdit depuis; cette fille unique qui mourut à quinze ans, et que de tels exemples et une semblable éducation durent rendre justement les délices d'une mère si vertueuse: Pour revenir à S. André, M. de Lagaraye,

---

Dame de Charité. On n'en offre, il est vrai, qu'une bien foible esquisse; mais l'original est si beau que la copie la plus imparfaite paroitra toujours intéressante.

en apprenant son histoire, fut si sensiblement touché de ses malheurs, qu'il lui offrit un asile dans sa Terre; et par la suite il le plaça à la tête de ses nouveaux établissemens, que S. André a dirigés pendant six ans entiers. M. de Lagaraye se chargea du sort de tous ses enfans, & enfin il a couronné tant de bienfaits par le don d'une charmante maison entourée d'un potager immense; c'est dans cette agréable retraite que S. André voit couler dans un doux repos une vie jusqu'alors si traversée; c'est là que les louanges de M. & de Madame de Lagaraye retentissent à toute heure, & que leurs noms respectables, tracés sur toutes les murailles, sont célébrés à chaque instant du jour par la voix du sentiment & de la reconnoissance.

LETTRE III.

Le Baron au Vicomte de Limours.

ENFIN, j'ai joui ce matin du bonheur d'admirer de près l'objet le plus respectable & le plus intéressant qui soit peut-être sur la terre. Depuis trois jours à Lagaraye, j'ai eu le temps de m'instruire d'une manière bien approfondie de tout ce qu'il a fait: je desirois, avant de le voir, le connoître parfaitement par ses actions; je voulois sur-

sur-tout que mon fils, avant ce moment, qu'il souhaitoit passionnément, apprît avec détail à quel point M. de Lagaraye méritoit son admiration, afin d'examiner ensuite à la première entrevue l'impression que produiroit sur Théodore la présence d'un homme si extraordinaire : ce n'étoit point assez pour moi, qu'il vît M. de Lagaraye avec attendrissement, je desirois qu'il ne pût en approcher sans transport, & je me disois : " Si Théodore n'est pas hors de " lui en appercevant le bienfaiteur de S. " André, & l'auteur de tous les établisse- " mens que nous avons vus, je m'abusois, " mon plan d'éducation ne vaut rien, " & je n'ai rien fait dont je doive m'ap- " plaudir."

Ce matin, mon fils éveillé par son impatience, s'est levé avant le jour ; & tous habillés & rassemblés à six heures, & guidés par S. André, nous avons pris le chemin du lieu qu'on appelle encore ici, par habitude, le Château : il est à un quart de lieue du village, & une superbe avenue de vieux ormes y conduit : Adèle & Theodore, qui sont naturellement d'une extrême vivacité, se tenoient paisiblement près de nous en gardant un profond silence, au lieu de s'agiter & de parler sans interruption, comme ils font toujours quand ils sont animés par quelque chose d'intéressant ; c'est qu'ils étoient véritablement pénétrés : un sentiment ordinaire s'exprime par des mouvemens vifs & turbulens, mais une impression profonde produit toujours

jours une espèce de saisissement & un recueillement qui rendent également serieux, attentif, & réfléchi. Nous étions tous à pied, &, au bout d'un demi-quart d'heure de marche, nous appercevons au bout de l'avenue un château, dont l'architecture élégante & noble annonce la grandeur & la magnificence. Ici, S. André nous fait arrêter un moment : Cet édifice somptueux, nous dit-il, fut l'ouvrage du père de M. de Lagaraye; la vanité en posa les premiers fondemens, & ne dut pas prévoir à quel usage il serviroit un jour : comme le logement en étoit immense, M. de Lagaraye n'a fait qu'en changer la distribution suivant ses desseins; c'est-là qu'il réside, & c'est-là l'hôpital des hommes : tournez les yeux à droite, & vous verrez un grand bâtiment neuf, simple & dépourvu d'ornemens, c'est l'hôpital des femmes ; il fut construit par les ordres de M. de Lagaraye. Comme S. André achevoit ces paroles, nous précipitons nos pas, & bientôt nous touchons enfin aux portes du château. Il étoit sept heures du matin, un Portier, vêtu de gris, nous demande nos noms, & nous laisse entrer. Nous traversons deux grandes cours immenses, & nous arrivons au corps de logis. On nous dit que M. de Lagaraye est dans la Chapelle où l'on va dire la Messe, & l'on nous y conduit. S. André nous prévient qu'il ne nous présentera à M. de Lagaraye que lorsqu'il sortira de la Chapelle ; nous entrons, on nous place près de la porte sur un banc qui se

trouva

trouva vide. Vous imaginez bien avec quelle avidité je promène mes regards pour rencontrer & tâcher de reconnoître M. de Lagaraye. S. André me dit tout bas ; nulle place, nulle distinction ne vous le fera remarquer ; mais vous pouvez le voir, cherchez & devinez. Dans cet instant, je jette les yeux sur mon fils, & je l'avoue, lui seul fixe mon attention. Il étoit debout sur la pointe des pieds, le cou allongé, la bouche entr'ouverte, sa respiration paroissoit difficile & précipitée ; & dans cette attitude, ses regards, sa rougeur, les mouvemens de sa tête, tout peignoit sa curiosité & la plus vive émotion. Il y avoit dans la Chapelle, sans nous compter, environ cinquante personnes ; les uns, des malades convalescens, & les autres, des domestiques ou des ouvriers, mais tous vêtus uniformément d'une bure grise, propre & grossière ; il étoit assez difficile de démêler M. de Lagaraye, habillé comme tout le monde, & placé au hasard. Tout-à-coup mon fils me saisit le bras avec transport, en s'écriant : Regardez, le voilà, c'est lui sûrement.......Il me montre un homme d'une figure noble & touchante, quoique son age ne parût pas avancé ; de longs cheveux blancs couvroient ses épaules, & donnoient à son visage un air vénérable qui imprimoit le respect ; son recueillement & sa piété le distinguoient, & tous les yeux étoient tournés vers lui.... Oui, c'est lui, me répétoit mon fils, voyez comme il fixe tous les regards !

gards !.... En effet, Théodore ne se trompoit pas, & voilà sans doute à quels traits M. de Lagaraye méritoit d'être reconnu. La Messe finie, tout le monde se lève, on fait place à M. de Lagaraye, & il sort, suivi de la foule qui le benit. Alors S. André l'aborde, lui parle bas, l'instruit du sujet de notre voyage, & nous présente; il nous reçoit avec une politesse remplie de douceur & d'aisance, il nous embrasse, Dainville & moi, & se disposoit à accorder le même honneur à mon fils; mais Théodore, emporté par un mouvement qui me pénétra de joie, met un genou en terre, & lui baise la main qu'il arrose des plus douces larmes qu'il répandra peut-être jamais.... M. de Lagaraye, surpris & touché, le relève, le prend dans ses bras, & lui demande le motif d'une action que sa modestie & sa simplicité l'empêchent de comprendre. Madame d'Almane, prenant la parole, se charge de l'explication. M. de Lagaraye l'écoute avec un air serein & doux, il embrasse mon fils & lui dit : « Je ne mérite pas d'être « admiré, je me satisfais, le genre de vie « que j'ai choisi fait mon bonheur, & vous « ne voyez en moi qu'un homme heu- « reux.» A ces mots, il se tourne vers nous, & nous propose de nous faire voir sa maison; il nous guide lui-même, & nous conduit d'abord à l'infirmerie; c'est une pièce immense, & qui contient soixante-deux lits; l'arrangement en est d'une propreté & même d'une recherche qui sur-

passe

passe tout ce qu'on peut en imaginer. Ce fut pour nous le spectacle le plus touchant de voir M. de Lagaraye parler à tous ces malades d'une manière affectueuse & consolante, & de les entendre le bénir, & le remercier avec les expressions de la plus vive & de la plus tendre reconnoissance. Au son de sa voix, nous vîmes tous les rideaux s'entr'ouvrir, & toutes les têtes, dans toute l'étendue de la salle, se soulever & s'avancer pour jouir du bonheur de le voir. Il me parut alors une Divinité qui daigne descendre dans le Temple où on l'implore pour venir y répandre les grâces & les bienfaits. Il y a dans cette salle quatre fenêtres en verre de Bohême, deux grandes portes, & deux cheminées. Comme j'admirois sa grandeur & sa régularité, M. de Lagaraye me dit : Ce n'est point mon ouvrage, je l'ai employée telle qu'elle étoit. Je lui témoignai là-dessus ma surprise, n'imaginant pas à quel usage elle avoit pu servir autrefois. Il me répondit simplement : *C'étoit une salle de Comédie*, je l'ai choisie pour mes malades, comme le lieu le plus spacieux, le moins humide, & le plus sain. Ces mots, Mon cher Vicomte, *c'étoit une salle de Comédie!* Quelle foule de réflexions ne me firent-ils pas naître ! Une salle de Comédie changée en un Hôpital, quelle étonnante métamorphose ?...... Cet homme qui me parloit, vêtu d'un sarreau de toile, entouré d'objets tristes & dégoûtans, je me le représentois tel qu'il étoit jadis dans ce

même lieu, occupé des plaisirs les plus délicats & les plus doux, au milieu d'une société brillante & nombreuse, & je me disois : ce n'est vraisemblablement que l'enthousiasme d'une tête ardente, ou la passion démesurée de se faire un nom célèbre, qui purent le décider d'abord à tant de sacrifices ; mais sa simplicité, son air calme, modeste & paisible, n'annoncent ni le fanatisme ni l'orgueil ; je ne vois en lui qu'un sage heureux & bienfaisant. Se pourroit-il que des vertus si douces eussent seules produit des desseins si vastes & une conduite si extraordinaire ! Ces idées m'occupoient profondément, & je desirois avec passion qu'une conversation particulière pût me faire connoître, s'il étoit possible, & son systême & ses sentimens secrets. Cependant nous sortons de l'infirmerie ; M. de Lagaraye nous conduit au logement de l'Apothicaire, qu'il nous présente comme un homme distingué par son mérite & son instruction ; on trouve là une pharmacie complète & disposée, comme tout le reste, avec ordre & même élégance : de-là, M. de Lagaraye nous mena à l'autre extrémité de la maison, dans une pièce très-vaste, autrefois un superbe sallon ; on y voit encore une boiserie peinte en blanc de Doreur, & parfaitement bien sculptée ; cette salle est remplie de petites tables & de banquettes placées les unes contre les autres, autour d'une espèce de chaire assez élevée & posée dans le milieu de la pièce. C'est ici ma salle d'école, nous dit M. de

M. de Lagaraye : on y enseigne à lire & à écrire à tous les petits garçons du village, depuis dix heures du matin jusqu'à midi ; & dans l'après-dîner, depuis trois jusqu'à quatre. En outre j'y viens chaque soir, à sept-heures, lire à tous ces enfans une Instruction morale que j'ai composée & fait imprimer pour eux. Cet Ouvrage est en deux parties ; la première, pour l'enfance ; la seconde, pour la jeunesse ; & Madame de Lagaraye, de son côté, a formé un établissement absolument semblable pour toutes les jeunes filles du village. Après cette intéressante explication, M. de Lagaraye nous propose de nous faire voir son appartement, qui consiste en une chambre à coucher assez petite, un cabinet charmant, une bibliothéque & un laboratoire. Vous voyez, nous dit-il, quelles sont mes occupations : de la Lecture, de la Chimie, l'étude de la Médecine & de la Botanique, voilà mes délassemens ; & je puis vous protester que, depuis douze ans, je n'ai pas éprouvé un seul instant de vide & d'ennui. S. André s'approcha de moi, & me dit tout bas : Vous faisiez-vous une idée de tout ce que vous voyez ? Non, assurément, lui répondis-je ; pour le bien juger, il faut le voir & l'entendre ; il parle de tout ce qu'il a fait, avec une simplicité qui semble en ôter le merveilleux ; on est tenté de croire, en l'écoutant, qu'il seroit facile & doux de l'imiter ; je ne vois en lui qu'un sage, qu'un Philosophe ; mais cependant je vous avoue que je ne

puis accorder les sacrifices inouis qu'il a faits avec une tête froide & une imagination si peu exaltée. J'avois prévu votre étonnement, reprit S. André, j'ai voulu vous laisser le plaisir d'apprendre de sa bouche, par quelle chaîne d'idées il fut conduit à ce point de perfection auquel en effet il seroit impossible d'arriver sans une piété véritablement sublime; & quand vous serez instruit de cette intéressante partie de son histoire, je ne doute pas qu'une telle connoissance n'accroisse encore votre admiration, en faisant cesser votre surprise. Comme il achevoit ces mots, M. de Lagaraye s'avança vers nous : il est neuf heures, me dit-il, voici le moment où nous nous rassemblons pour déjeûner; voudriez-vous être de là partie ?..... Dans cet instant, une femme vêtue de l'uniforme de Lagaraye, entre dans la chambre & nous salue ; M. de Lagaraye va au-devant d'elle, l'embrasse ; vous devinez bien que c'étoit Madame de Lagaraye : on nous présente, elle nous reçoit avec cet air de politesse & d'aisance qui les caractérise l'un & l'autre : & déjà prévenue par la femme de S. André, elle témoigna, dès ce premier moment, une amitié singulière à Madame d'Almane & à Madame d'Ostalis ; elle est encore d'une beauté régulière & frappante, & sur-tout d'une fraicheur extraordinaire à quarante-sept-ans ; sa physionomie est également douce & gaie ; elle a dans sa personne quelque chose de si noble & de si distingué, que son habillement grossier n'a l'air

que

que d'un déguisement : elle est vive, franche, démonstrative, parle bien, & avec une action & une chaleur qui attirent l'intérêt, fixent l'attention, & donnent à sa manière de s'exprimer un tour singulier, qui dans toute autre personne, paroîtroit de l'emphase & de l'affectation, mais qui tenant à son caractère, n'a rien que de naturel, & rend sa conversation également animée, agréable, & attachante ; elle admire son mari, & elle l'aime avec une passion qui va jusqu'à l'enthousiasme ; elle écoute avec avidité & transport tous les éloges qu'on lui donne ; au bout d'une demi-heure, je jugeai tout cela, & je compris facilement qu'aimant autant M. de Lagaraye, avec une tete vive, elle s'étoit laissé entraîner sans peine à tout ce qu'il avoit pu lui proposer. Mais M. de Lagaraye étoit encore une énigme pour moi, & chaque instant ajoutoit à ma curiosité. Cependant on vient nous dire que le déjeûner est servi ; l'appartement de M. de Lagaraye est à rez-de-chaussée ; il nous fait passer dans un petit bosquet de plain pied à son cabinet, où nous trouvons une table chargée de fruits & de laitage ; dans ce moment arrive sa société, composée de ses deux Chirurgiens, du Curé de Lagaraye, de Blanche, femme de S. André, & du Chîmiste que nous avions déjà vu. Voilà, nous dit M. de Lagaraye, les compagnons de notre solitude : leur esprit, leur instruction, & surtout leur amitié, font, depuis dix ans, le charme & la douceur de notre intérieur.

On se met à table, la conversation devint générale, & fut également agréable & gaie. Le déjeûner fini, on nous propose une promenade dans les jardins, qui sont tous en potager, à l'exception d'une grande allée de maroniers. Madame de Lagaraye prit la parole, & nous faisant remarquer la beauté des arbres & des fruits : Tout ce que vous voyez, nous dit-elle, ces utiles productions sont l'ouvrage de M. de Lagaraye ; ces quinconces d'arbres fruitiers étoient jadis des bosquets de roses & de myrtes, ces riches espaliers étoient de jasmin & de chevre-feuille ; ces vastes champs de légumes formoient des parterres émaillés de mille fleurs ; ici, l'on s'égaroit dans les détours d'un labyrinthe ; là, d'énormes charmilles s'élevoient jusqu'aux nues ; partout la nature inutile & contrainte ne présentoit aux yeux que les vains chefs-d'œuvre de l'art. Une main sage & bienfaisante a détruit ces frivoles monumens du luxe, faits pour la mollesse & l'oisiveté. Les jardins d'Armide ont disparu, ils ont fait place au séjour de la paix, de l'ordre, de l'abondance & du bonheur, séjour enfin digne du Maître qui l'habite. Pendant que Madame de Lagaraye parloit, j'admirois le feu de ses regards, & les mouvemens expressifs & variés de toute sa physionomie. Il faut convenir, mon cher Vicomte, que les femmes, lorsqu'elles sont véritablement sensibles, l'emportent sur nous par une délicatesse dont nous ne sommes pas susceptibles ; elles ont une certaine finesse qui les fait

jouir vivement de mille petits détails qui nous échappent ; leurs organes plus fléxibles les rendent capables d'éprouver, à la vue d'objets qui ne font sur nous aucune impression, des mouvemens passionnés que nous avons peine à comprendre ; elles ont une manière d'aimer qui n'appartient qu'à elles : et celle qui proposoit à son amant prêt à s'éloigner, de regarder toutes les nuits la lune à la même heure, se faisoit surement de cette convention une idée délicieuse, et je suis persuadé que cette heure fortunée la consoloit de toutes les peines du jour...... Les talismans, les chiffres, les bracelets de cheveux, toutes ces imaginations délicates viennent d'elles, tandis que nous, capables de leur sacrifier notre gloire, nous attachons peu de prix à ces petites choses qui les charment. Nos passions ont peut-être plus d'énergie et de profondeur ; mais leur sensibilité plus facile à émouvoir, plus détaillée, plus continue, leur procure sûrement des jouissances qui nous sont inconnues et un bonheur préférable à celui que nous pouvons goûter. Je ne vous fais point d'apologie, mon cher Vicomte, pour cette petite digression ; vous aimez assez les femmes pour me la pardonner. Maintenant retournons à Lagaraye. S. André se promenant à côté de M. de Lagaraye, lui faisoit part de mon étonnement et de la difficulte que je trouvois à fixer mon opinion sur lui ; M. de Lagaraye s'approcha de moi, et me dit : Si vous avez le temps de

Madame d'Almane, les yeux fixés sur Adèle, ne pouvoit retenir ses pleurs...... Après un moment de silence, il reprit ainsi son récit : Cependant peu-à-peu mes idées se développèrent et s'agrandirent encore, je desirai le bonheur de tout ce qui m'entouroit, je connus la bienfaisance; d'abord, je n'y trouvai que des charmes, mais bientôt l'impossibilité de la satisfaire et de l'étendre au gré de mes desirs, me fit faire d'amères réflexions sur le luxe et sur la vanité, qui dérobent à l'humanité gémissante des secours implorés en vain. J'étois dans cette situation, lorsque l'événement le plus affreux et le plus imprévu, en m'arrachant une partie de mon bonheur, hâta la révolution totale de mes idées. Ma fille, si digne, par ses qualités, son esprit, et ses charmes, de la tendresse passionnée que nous avions pour elle, cette fille chérie, aimable et touchant objet de nos soins et de nos espérances, tout-à-coup, au milieu d'une brillante fête ordonnée pour elle, tombe dans nos bras, et, comme frappée de la foudre, expire à l'instant sous nos yeux..... Figurez-vous, s'il est possible, l'effroi, l'épouvante, et la consternation que cette horrible catastrophe dut répandre dans ce château !... Nous étions rassemblés autour de l'innocente victime, et nous entendions encore les chants et les cris d'alégresse de la foule éloignée qui célébroit la fête. Contraste affreux, qui, faisant paroitre cet événement plus extraordinaire,

nous le rendit encore plus frappant & plus terrible.

Revenu de la première stupidité que donne un violent désespoir, je m'abandonnai à de nouvelles réflexions : Quoi, disois-je, voilà donc où m'a conduit cette sensibilité qui m'étoit si chère, & que je croyois si précieuse ! Un instant peut anéantir tout le bonheur qu'elle a formé !..... Mais sans elle, la vie n'est qu'une ennuyeuse & froide végétation : il n'y a de biens réels que ceux que le cœur fait goûter : cependant, s'attacher passionnément à un objet, en faire dependre tout son bonheur, c'est s'exposer à des chagrins, à des tourmens dont la seule idée fait frémir .... Il faut aimer, il faut faire le bien : mais pourquoi réunir toute sa sensibilité sur un ou deux êtres fragiles & périssables ? L'amour de l'humanité, voilà le sentiment vertueux qui reste au sage; en fortifiant & conservant dans son cœur cette passion sublime, il se prépare des consolations qui lui feront supporter toutes les peines qu'il éprouvera dans ses affections particulières ; il gémira de la perte de ses amis, mais il ne succombera point au désespoir, il ne se trouvera point isolé sur la terre tant qu'il y reste des infortunés, et qu'il peut les secourir. Quoi ! je puis tendre une main protectrice à l'orphelin abandonné; je puis relever le courage abattu de la vertu qu'on opprime ; je puis arracher à la misère, au vice, à la mort, des cœurs désespérés, sans appui, sans ressources ; je puis chan-

ger

ger d'affreuses destinées en des jours purs et sereins, et la vie me sembleroit un fardeau! et pouvant remplir une utile et glorieuse carrière, mon cœur flétri par de vains regrets, consumeroit, dans la tristesse et le découragement, les restes d'une sensibilité frivole et condamnable!. .. O, ma fille, tu n'es plus!...... Je n'entendrai plus ta voix chérie me donner le doux nom de père!.... Mes yeux ne jouiront plus du charme de te voir! .. .. Je ne te presserai plus contre ce sein....ce sein déchiré qui reçut ton dernier soupir!. .. Tu m'es ravie pour toujours?..... Mais mon cœur me reste, je puis être encore heureux par lui..... J'entendrai des infortunés me bénir, ma main essuyera leurs pleurs..... en tarira la source — et je jouirai délicieusement de leur reconnoissance et de leur joie. C'étoit ainsi que mon ame, ranimée par de salutaires réflexions, sortoit de son engourdissement fatal, et reprenoit sa première énergie. Ma tête s'échauffant peu-à-peu, l'enthousiasme bientôt se joignit à la raison, mon imagination s'enflamma, et je formai enfin le projet de me dévouer tout entier aux devoirs sacrés, qui depuis ont partagé ma vie. Pour exécuter le plan que je méditois, ce n'étoit point assez de renoncer au monde, au luxe, à la vanité, il falloit encore s'oublier soi-même, se compter pour rien dans l'emploi d'une grande fortune, afin d'en disposer au gré de mes nouveaux desirs. Je voulois consacrer mes soins, mon étude, mes veilles à l'humanité souffrante, et je voulois

voulois être Legislateur d'une République heureuse formée par mes bienfaits. Enorgueilli d'un projet si nouveau, je ne fus pas d'abord insensible à la gloire qu'il me présentoit, je crus faire de grands sacrifices, & peut-être un peu d'orgueil se mêlant à mon enthousiasme, m'affermit dans mes résolutions. Sûr du cœur de Madame de Lagaraye, connoissant sa vertu & sa passion pour tout ce qui en porte l'empreinte, je lui fis part de mes idées, & son ame forte & sensible répondit à la mienne avec transport. D'accord l'un & l'autre, nous partons pour Montpellier, après avoir écrit à notre famille & à nos amis, pout les instruire de notre irrévocable résolution. Le reste vous est connu, continua M. de Lagaraye, je n'ai plus à vous apprendre à présent que la situation actuelle de mon esprit & de mon cœur. Les projets que j'ai exécutés m'offroient, dans la spéculation, des sacrifices rigoureux & pénibles, & sans doute cet orgueil dont je vous ai parlé, ne m'étoit pas inutile pour m'en faire supporter l'idée; je ne crains point de l'avouer, je me promettois plus de gloire que de bonheur: il est dans le bien une source intarissable & pure de félicité, que la seule imagination ne pourra jamais se représenter insensiblément; je l'éprouvai: profondément occupé des soins relatifs à l'agriculture, de mes manufactures, de mes habitans, de mes malades, tous ces objets m'attachèrent avec passion, & remplirent uniquement mon cœur; j'oubliai le monde

& l'ambition frivole d'en être admiré ; je tournai mes regards vers ce Juge suprême, qui seul sait apprécier les actions des hommes ; j'osai croire qu'une partie de celles de ma vie étoit un hommage digne de lui ; cette pensée arrachant, pour ainsi dire, mon esprit de la terre, me rendit insensible aux amorces trompeuses d'une inquiète vanité, & je connus que la religion seule pouvoit me donner le courage de persévérer avec joie dans l'entreprise que j'avois formée. Comment vous dépeindre le bonheur presque sans mélange dont je jouis depuis dix ans ! Je ne pourrai jamais vous en donner qu'une imparfaite idée ; jugez-en, s'il est possible, par l'énumération de tout ce que j'ai fait. Je vais commencer par les manufactures ; il ne faut pas plus de trois ans pour apprendre tel métier que ce puisse être ; j'ai déjà vu près de quatre fois les ouvriers de mes manufactures se renouveler ; il y a en tout cent ouvriers d'employés : en triplant seulement ce nombre, vous aurez celui de trois cens. Les ouvrages de manufactures, ou s'emploient au service de mes hôpitaux, ou se vendent à mon profit, ce qui se joint à la masse de mes revenus : j'ai employé, soit à l'agriculture de terres qui m'ont prodigieusement rapporté, soit en bâtimens, environ deux cents quatre-vingts ouvriers ; joignez ce nombre à celui de trois cents, vous aurez cinq cents quatre-vingts : ajoutez-y à peu-près soixante personnes étrangères reçues & établies à Lagaraye depuis onze ans, les Intendans, gardes, & domestiques

ques de mes hôpitaux, montént à soixante-dix personnes; j'ai le compte exact de tous les malades qui se sont renouvelés jusqu'à ce jour; il y en a eu à-peu-près neuf mille, en comptant ceux d'un hôpital pour l'inoculation, dont je ne vous ai point parlé, & qui est à un quart de lieue d'ici. Tous ces nombres réunis forment en tout celui de neuf mille sept cents dix. Dans les commencemens de mes établissemens, j'ai eu de très-fortes dépenses à faire; mais la vente totale de tous nos meubles, argenterie, diamans, bijoux, garderobe, &c. nous a fourni l'argent nécessaire pour tous les frais; &, depuis dix ans, j'ai su augmenter mes revenus de plus d'un tiers. J'ai cinquante-sept ans, je puis espérer de vivre encore dix ans, & alors il faudroit presque doubler le calcul que je viens de faire, et qui est fort loin de l'exagération: si je parviens jusqu'à l'âge de soixante-dix-sept ans, il sera triplé. Que cette idée me rend la vie précieuse et chère! J'ai multiplié les liens qui m'y attachent; je n'envisage qu'avec attendrissement l'instant fatal où tant d'hommes perdront en moi leur unique appui; je dois rendre compte à mes héritiers du bien que j'ai reçu de mes pères; je ne puis disposer que de l'augmentation que j'ai faite dans ma fortune, et elle n'est pas assez considérable pour soutenir après moi les établissemens que j'ai formés: d'ailleurs, remettre des hôpitaux entre les mains de gens intéressés; c'est souvent moins travailler pour les pauvres que pour les Adminis-

trateurs ; j'ordonne simplement, par mon testament, que tous les malades établis dans les hôpitaux au jour de ma mort, soient soignés jusqu'à leur guérison, & qu'on leur distribue une certaine somme d'argent ; j'ajoute, à l'égard des ouvriers des manufactures, qu'on leur laisse finir leur apprentissage ; j'assure le sort de quelques personnes qui m'on bien servi, & j'abandonne le reste à la Providence. Je n'ai plus à vous entretenir maintenant que de quelques détails sur mes habitans : en leur procurant l'aisance & le bonheur, j'exige d'eux l'amour du travail, de l'ordre, & de la paix ; j'accommode les différends qui surviennent nécessairement dans toute société nombreuse, & mes décisions ont toujours été respectées & suivies. Je réprime sévèrement toute espèce de désordre, je ne tolère jamais l'oisiveté ; je veux même que les amusemens soient actifs & laborieux : il y a dans Lagaraye des marchands de vin & quelques auberges, mais il n'y a point de cabarets, c'est-à-dire, des maisons ouvertes à la paresse & à l'intempérance ; on reçoit, on loge les étrangers, mais les assemblées sont rigoureusement défendues ; & celui qui enfreindroit cette loi, en recevant chez lui des habitans, en leur vendant du vin, seroit chassé pour toujours. Les Dimanches & Fêtes, la jeunesse s'amuse à divers jeux, tels que le battoir, la fronde, le mail, &c. mais sous la condition expresse de ne point jouer d'argent ; je me charge de fournir du vin, du cidre ; & souvent placé

parmi

parmi les vieillards hors d'état de participer à ces jeux, j'en suis témoin & j'en jouis: tirer de l'arc est encore un exercice que j'ai mis à la mode, & tous les ans je donne un prix pour le plus adroit. Il y a dans le village deux grandes places publiques destinées à ces usages; on y trouve des bancs ombragés d'arbres & disposés en amphithéâtre pour les spectateurs; les vieillards occupent le premier rang; les femmes, les jeunes filles, & les enfans sont placés derrière.

J'ai proscrit les danses & les ménétriers, & cette sévérité, qui paroît peut-être outrée, a beaucoup contribué à la pureté des mœurs que je voulois sur-tout perfectionner. Les hommes vivent séparés des filles, leurs amusemens ne les rapprochent point, & jamais une indécente familiarité ne peut s'introduire entr'eux; quelquefois les jeunes filles dansent en rond au son de leurs voix, elles chantent des romances, elles sont témoins des jeux publics, voilà leur plaisir: & n'en connoissant point d'autres, elles n'imaginent pas qu'il en puisse exister de plus piquans. J'ai eu beaucoup de peine à amener les choses à ce point d'innocence & de simplicité; il falloit réformer les mœurs des paysans grossiers, abrutis par la paresse, la misère, & la débauche; à force de patience, de fermeté, d'exhortations, & de bienfaits, je parvenois insensiblement à mon but, lorsque Madame de Lagaraye imagina un moyen plus prompt & plus efficace, celui de l'émulation, qui n'est autre chose que le desir de se distin-

 guer,

guer, sentiment qui se trouve dans tous les cœurs, dans toutes les conditions, & qui conduisant à la vertu, y peut quelquefois suppléer. Madame de Lagaraye, persuadée avec raison que les mœurs seront toujours pures, lorsque l'union régnera dans les familles, me proposa, il y a six ou sept ans, de fonder un prix pour les *bonnes mères* & les *bons pères* de famille (*a*) : c'est une femme qui mérita le premier prix, qui consiste en une médaille d'argent & 300 livres une fois payées; l'année d'ensuite un homme le reçut, & toujours ainsi alternativement; cette cérémonie se fait avec beaucoup de pompe & d'appareil, & vous ne sauriez imaginer, continua M. de Lagaraye, quelle révolution subite & miraculeuse cet établissement produisit dans les mœurs. Dès cet instant, les cabarets ne furent plus regrettés, les maris & les femmes devinrent assidus à leurs ménages, ils s'occupèrent de leurs enfans, s'y attachèrent avec passion, s'appliquèrent à leur donner de bons exemples, se réformèrent eux-mêmes en les instruisant, s'en firent respecter & chérir; & en formant une génération vertueuse, en remplissant les devoirs les plus sacrés & les plus doux, ils trouvèrent enfin le bonheur chez eux. C'est ainsi, mon cher Vicomte, que M. de Lagaraye nous ouvroit son ame enivrée de

(*a*) On a pris cette idée de la Fête si utile & si respectable des *Bonnes Gens* de Canon.

l'amour

l'amour du bien. J'avois encore quelques questions à lui faire ; sans doute, lui dis-je, votre sensibilité, votre bienfaisance, vous procurent une félicité qui rend votre sort digne d'envie ; mais enfin elle ne peut être sans mélange, chaque état a ses peines : par exemple, dans le devoir auquel vous vous consacrez particulièrement de soigner des malades, le spectacle douloureux de leurs souffrances ou de leur mort doit vous faire éprouver de cruels déchiremens ? Voilà en effet, reprit M. de Lagaraye, les seules peines de ma vie ; cependant elles ne sont pas aussi vives que vous vous le figurez ; l'espoir de les guérir ou de soulager leurs souffrances m'occupe & me soutient ; une pitié contemplative déchire l'ame ; mais lorsqu'elle est active, & qu'on se flatte d'être utile, c'est un sentiment qui redouble la force & ranime le courage ; je tâche, autant qu'il est possible, de leur adoucir les horreurs de la mort ; je proscris tout ce lugubre appareil qui la précède ordinairement ; jamais ma bouche ne leur en prononce l'arrêt fatal ; sans qu'ils soient en danger, je les engage à remplir tous les devoirs de la religion ; mais je n'ai point la barbarie de jeter l'effroi, la consternation dans des cœurs foibles que je remplirois d'amertume ; je les entretiens de Dieu, de sa bonté, de sa puissance : je les dispose à l'aimer, & non à le craindre ; je ne leur offre que des idées douces & consolantes, & du moins l'espoir, la paix, & la sécurité les suivent au tombeau.

beau. Comment se persuader qu'un homme sans éducation, sans philosophie, énervé par les souffrances, puisse entendre patiemment les dures exhortations d'un Prêtre qui vient effrayer son imagination, & troubler sa conscience ! comment croire qu'il supportera sans terreur & sans désespoir ces funestes apprêts de la mort, ces cierges lugubres dont son lit est entouré, & ces prières de l'agonie qui retentissent à ses oreilles (*a*) ! Sa tête s'égare, son cœur succombe aux noires idées enfantées par la crainte ; on empoisonne ses derniers momens, on les rend affreux & terribles ; que dis-je ? on les avance. Est il possible qu'une religion, dont la morale est aussi douce qu'elle est pure & sublime, puisse inspirer un délire & une cruauté si absurdes ?.... Mais, poursuivit M. de Lagaraye, pour achever de répondre à votre question, vous

---

(*a*) Toutes ces choses se pratiquent encore dans tous les Villages & la plupart des petites Villes de Province. J'ai vu dans un Village un père au chevet de sa fille expirante, réciter lui-même à haute voix, les prières des Agonisans, qui finissoient & commençoient par ces mots : *Sortez de ce monde ame Chrétienne.* Quelles paroles dans la bouche d'un père ! quelle horrible démence ! .... elle outrage également la Religion & l'humanité. D'ailleurs, tout cet appareil inhumain, qui ne donne au mourant que de l'épouvante, ne peut inspirer à ceux qui l'entourent que la crainte & l'horreur de la mort ; foiblesse bien contraire au Christianisme, qui nous recommande particulièrement le courage, & nous prescrit le mépris de la vie.

devez

devez comprendre par ce que je viens de dire, que le spectacle de la mort est ici moins frappant & moins terrible que dans tout autre lieu, & que par conséquent j'en dois être moins ému & moins touché que vous ne l'imaginiez : d'ailleurs, ma sensibilité pour tous ces êtres malheureux & souffrans, est vague, universelle, & comprend la masse entière; nul choix, nulle préférence ne m'attache à l'un plus qu'à l'autre; je les aime, je les soigne, parce qu'ils souffrent, & cette même raison me console de leur mort; & lorsque j'ai le bonheur d'en sauver un, & de lui rendre une santé parfaite, cette jouissance me donne mille fois plus de satisfaction que la perte des autres ne peut me causer de douleur. Après cette réponse de M. de Lagaraye, je n'avois plus rien à desirer, tous mes doutes étoient éclaircis; je connoissois aussi parfaitement que lui-même ses sentimens & sa situation, & le résultat de cette connoissance me conduisit à le juger l'homme le plus étonnant, le plus digne d'être admiré, & le plus heureux qui fût sur la terre. Pourquoi faut il qu'un tel homme, né dans une condition ordinaire, ne puisse donner qu'en abrégé, & en petit, le modele de toutes les qualités morales & législatives? Il auroit fallu qu'un Alexandre, après avoir ravagé & soumis le monde, l'eût laissé en d'aussi dignes mains. Quel beaux jours de paix & de félicité nous seroient transmis par l'histoire! du moins ils nous présenteroient l'idée

dée de la perfection, & nous laisseroient la certitude de sa réalité. Mais un autre état, d'autres circonstances eussent fait peut-être de M. de Lagaraye un autre homme; il lui falloit, pour s'élever à ce point de perfection, les événemens qui produisirent en lui cette foule d'idées enchaînées les unes aux autres, dont il nous a rendu compte; quoique son ame soit forte et passionnée, il paroît qu'il n'a jamais connu l'amour; des égaremens, une extrême dissipation, l'empêchèrent de s'y livrer dans cet âge où les impressions en sont si vives: ce temps passé, d'autres sentimens remplirent son cœur; mais supposons qu'il eût aimé passionnément sa femme, que cette union n'eût été troublée par aucun malheur, & que sa fille vécût encore; il eût été sans doute un époux tendre & fidèle, un père sensible & vertueux, occupé de sa famille, de sa fortune, de son avancement, cultivant ses amis & la société, un homme estimable & chéri, mais ce n'étoit plus M. de Lagaraye. D'après ces réflexions, faut-il s'étonner que les grands hommes soient si rares? Du génie, des vues justes & profondes, un esprit vaste & cultivé, l'accord heureux de toutes les vertus réunies, tout cela ne produit rien de véritablement utile, sans le concours des circonstances, & le hasard fortuné d'un rang éclatant. Voilà, mon cher Vicomte, le détail que je vous ai promis; je suis persuadé qu'il laissera de profondes traces dans votre souvenir; pour moi, je sens bien

bien qu'à jamais Lagarave sera présent à ma pensée, & que rien de ce que j'y ai vu ne s'effacera de ma mémoire. Nous verrons demain M. & Madame de Lagaraye dans leur école, instruisant les enfans du village. Je vous écrirai encore Vendredi ; nous partirons Samedi pour Brest ; nous y passerons quelques jours, mais je serai surement à Paris vers la fin du mois, & comme ce ne sera que pour bien peu de temps, j'espère, mon cher Vicomte, que je vous y trouverai avec toute votre famille, & que vous ne commencerez vos petits voyages qu'après mon départ pour le Languedoc.

LETTRE IV.

Du même au même.

J'AI vu hier & avant-hier M. & Madame de Lagaraye occupés d'un devoir qui n'est pas le moins intéressant ; & le moins utile de ceux qu'ils remplissent ; j'ai vu enfin M. de Lagaraye au milieu d'une troupe d'enfans, leur lisant des instructions morales sur les devoirs de l'homme en général, & sur ceux de leur état en particulier. Ce cours de morale, qui forme un petit volume, est écrit avec autant de précision que de clarté & de simplicité : il est divisé par chapitres : M. de Lagaraye, à chaque séance, n'en lit jamais qu'un chapitre, tout

au plus, pour qu'il s'arrête très souvent pour questionner quelques uns des auditeurs, ou pour leur expliquer ce qu'il juge au-dessus de leur intelligence. C'est une chose véritablement touchante que de voir la bonté avec laquelle il leur répond & les interroge, & comment il sait descendre jusqu'à eux, en se servant des expressions & des comparaisons qui leur sont familières, afin de s'en faire mieux entendre : aussi tous ces enfans l'écoutent avec une attention dont rien ne peut les distraire. M. & Madame de Lagaraye m'ont donné chacun un exemplaire de leur ouvrage, l'un pour les garçons, l'autre pour les jeunes filles: j'ai passé une nuit à lire ces deux petits volumes ; on y trouve de la vérité, & un ton de sentiment qui attache ; & cet ouvrage, qui, dans son extrême simplicité, me paroît aussi intéressant qu'utile, est d'autant plus estimable qu'il n'est fait que pour une classe obscure, oubliée, ou dédaignée jusqu'ici par tous les Ecrivains. Les enfans ne sont admis à l'école de M. de Lagaraye qu'à l'âge de onze ou douze ans jusqu'à quinze ; & avant ce temps le Curé leur apprend le Catéchisme ; ainsi l'école se renouvelle tous les trois ans ; & les disciples de douze remplacent ceux de quinze. M. de Lagaraye leur lit son ouvrage pendant les six premiers mois ; à cette lecture succède celle de l'Evangile, qui dure dix-huit mois, ensuite on reprend l'ouvrage de M. de Lagaraye : & Madame de Lagaraye, de son côté, avec les jeu-

nes

nes filles, suit exactement la même marche. J'ai été curieux de savoir si dans ce grand nombre d'enfans, depuis douze ans, M. de Lagaraye n'avoit pas trouvé quelque sujet distingué. J'en ai vu plusieurs, m'a-t-il répondu, qui annonçoient de l'esprit & de l'intelligence; mais décidé à les laisser tous dans leur état, à moins d'une superiorité marquée, je n'en ai trouvé que deux qui fussent dans ce cas. Comme il y a beaucoup d'hommes auxquels la simplicité de mon école conviendroit infiniment mieux que celle où l'on apprend à sentir les beautés d'Homère & de Virgile, de même les deux jeunes gens dont je vous parle étoient véritablement déplacés parmi leurs compagnons, & je leur ai procuré une éducation plus distinguée; l'un, né avec un génie singulier pour les Mathématiques, est devenu un grand Géomètre, & s'est fixé dans les pays étrangers; l'autre, nommé Porphire, fils d'un laboureur des environs, fut un de mes premiers Disciples; la douceur & la sensibilité de cet enfant m'attachèrent, & bientôt je découvris en lui une mémoire étonnante, & une intelligence qui me surprit; je lui donnai quelques soins particuliers; il en profita si bien, que je me déterminai à l'envoyer à Paris faire ses études; il a vingt-deux ans maintenant; j'ai pour lui la tendresse d'un père, & il la mérite par la sagesse de sa conduite, ses vertus, & sa reconnoissance; d'ailleurs, il a autant d'esprit que d'instruction; il aime la poesie, &, en gé-

néral, les Lettres avec passion ; je suis sûr qu'il les cultivera un jour avec succès. Vous imaginez bien, mon cher Vicomte, que j'ai demandé avec empressement l'adresse de ce jeune homme, qui passe tous les hivers à Paris ; je le verrai surement en retournant en Languedoc, car je veux connoître l'Elève & le Disciple chéri de M. de Lagaraye. Nous partons dans une heure, & nous allons coucher à **** ; nos enfans sont au désespoir de quitter Lagaraye ; mon fils me témoignant ce matin son chagrin à ce sujet : " Conservez," lui ai-je dit, " cette " admiration qui vous honore : n'oubliez " jamais ce grand homme ; & en vous rap- " pelant sa vertu sublime, songez bien " que la religion & la piété peuvent seules " conduire à ce parfait oubli de soi-même : " un noble orgueil, l'amour de la gloire " produiront souvent les grandes choses ; " la bienfaisance & la pitié feront faire de " bonnes actions, mais jamais les passions " & des motifs humains n'élèveront à ce " degré d'héroïsme & de perfection. Il est " dans la nature d'exposer sa vie pour " sauver celle de son semblable ; il est au- " dessus de l'humanité de se dévouer pour " jamais aux devoirs que s'est imposés " M. de Lagaraye. L'homme est né bon, " son premier mouvement est toujours gé- " néreux, mais aussi la réflexion le refroi- " dit, le change, & le rend personnel ; il " est inconséquent, parce qu'il n'est qu'un " être imparfait & borné ; & c'est la reli- " gion seule qui lui peut donner le goût

" constant

" constant de la vertu, & la persévérance
" dans le bien. Enfin, mon fils, si vous
" entendez jamais parler légèrement de cet-
" te religion si sainte, rappelez-vous M.
" de Lagaraye & tout ce que vous avez vu
" ici."

Nous avons tous dîné chez M. de Lagaraye; & en prenant congé de lui, Adèle & Théodore n'ont pu retenir leurs larmes; pour moi, je vous avoue que je le quitte avec un sentiment de regret que je ne puis exprimer; je m'éloigne avec peine de ce séjour heureux où le génie bienfaisant d'un seul homme a fait renaître l'âge d'or, où l'on trouve à chaque pas l'empreinte de la bonté, de la vertu, & l'image de l'innocence & de la paix. Je ne saurois vous dire à quel point je me suis senti ému, lorsqu'en embrassant M. de Lagaraye, j'ai pensé que vraisemblablement je ne le reverrois jamais; l'admiration qu'il inspire a quelque chose de tendre: c'est qu'il est bon, indulgent, sénsible, qu'il est sans orgueil comme sans préjugés, & que sa vertu touche encore plus qu'elle n'éblouit. Adieu, mon cher vicomte; mes compagnons de voyage m'attendent pour partir; adieu.

LETTRE V.

La Baronne à la Vicomtesse.

OUI sans doute, ma chère amie, je me retrouve en Languedoc avec plaisir; j'ai été charmée de revoir Madame de Valmont; il m'est doux de me *promener dans mon parc, entre Adèle & Madame d'Ostalis;* mais cependant mon cœur n'est point *pleinement satisfait*, je ne suis point *parfaitement heureuse*, & je le serois encore moins, si je croyois que vous eussiez pu vous persuader un moment tout ce que vous me dites là-dessus : je ne suis pas sujette à l'humeur, mais j'avoue que votre Lettre m'en a donné : ainsi, vous n'aurez pour cette fois aucun des détails que vous eussiez *la politesse* de me demander; vous saurez seulement que nous sommes tous en parfaite santé, qu'Adèle a pleuré de joie, en appercevant les tours du château; qu'elle a dit *que le vrai bonheur n'étoit qu'ici ou à Lagaraye;* que Madame d'Ostalis s'est levée avec le jour pour dessiner le paysage qu'elle découvre de sa fenêtre; que Théodore, impatient de revoir toutes ses anciennes promenades, a ce matin fait trois lieues à pied avec Dainville; que Miss Bridget a laissé *le Spleen* à Paris, & qu'enfin je suis très-sérieusement fâchée contre vous. Adieu, ma chère amie; si vous desirez plus de détails, écrivez-moi

vez-moi une Lettre assez aimable pour me faire oublier celle que je viens de recevoir.

LETTRE VI.

Réponse de la Vicomtesse.

NON, vous ne connoissez pas tous les droits de l'amitié, elle a même celui d'être injuste quelquefois, & c'est alors qu'elle prouve le mieux sa vivacité : eh, si elle étoit toujours raisonnable, seroit-elle une passion ?.... Elle est bien froide quand elle n'a jamais tort..... Ma Lettre, dites-vous, vous a donné *de l'humeur* ; vous vous vantez, ma chère amie : depuis que je vous aime, depuis tant d'années, je n'ai point encore pu parvenir à exciter en vous un mouvement de dépit ou d'humeur ; ne prenez point ceci pour un éloge, ce n'est qu'un reproche très-sérieux & très fondé ; car, lorsqu'on est véritablement sensible, on ne peut conserver, dans tous les momens de sa vie, cette égalité & cette supériorité de raison qu'on doit admirer sans doute en vous, mais dont l'amitié cependant a souvent le droit d'être blessée. Au reste, si j'ai des caprices, je suis assez malheureuse pour que vous m'accordiez toute votre indulgence ; vous vous éloignez encore de moi ; & que me reste-

t-il quand je vous perds ? . . . . Vous savez tous les chagrins que me donne ma fille, & ceux que me cause M. de Limours ; je ne vous ai plus pour les partager, & je les sens plus vivement. Ma petite Constance me reste, mais elle est encore si enfant ! . . . . A propos d'elle, j'ai plusieurs questions à vous faire ; je vous prie de me dire quels sont les Livres d'heures que vous donnez à Adèle, & le nom du Confesseur qu'elle avoit à Paris ; je suis mécontente de celui de Constance, & je veux le changer. Mandez-moi donc aussi de quelle manière vous préparez Adèle à faire sa première Communion. Vous m'avez si bien fait sentir à quel point il est important de donner aux enfans une piété véritable, que c'est maintenant le soin qui m'occupe le plus. J'envoie Constance à la Messe régulièrement tous les jours, & elle suit avec exactitude tous les offices des Dimanches & Fêtes ; enfin elle se confesse tous les trois mois, & passe le Carême entier en retraite, c'est à-dire, sans dîner à table avec nous, quand nous avons du monde, & sans venir dans ma chambre à l'heure des visites. Adieu, ma chère amie, je vais passer deux jours à la campagne chez une femme bien apprêtée, bien froide, bien *exactement* polie chez elle, & bien dédaigneuse par-tout ailleurs, qui croit qu'on ne peut avoir ni un *bon ton*, ni le sens commun, lorsqu'on n'a pas l'avantage d'etre admis dans sa société particulière ; enfin, une femme aussi ennuyeuse

que

que sèche, vaine, & dénigrante; je crois qu'il est inutile de vous la nommer, ce portrait vous la fera reconnoître aisément. Avant de finir cette Lettre, il faut que je vous dise un mot de Porphire; je vous remercie de me l'avoir fait connoître; il est réellement aussi aimable qu'intéressant, & digne, à tous égards, de la tendresse de M. de Lagaraye. Il passe sa vie chez Madame de M...... qui a tant d'esprit & voit tant de Gens de Lettres: Porphire m'en a fait un éloge si charmant, qu'il m'a donné le desir d'aller chez elle: d'ailleurs, je m'ennuie, j'ai envie d'avoir de l'esprit aussi, j'en trouverai-là; je vois toujours qu'on en prend quand on veut, & je suis justement dans l'âge où cette fantaisie vient communément aux femmes: ainsi, attendez-vous à me trouver à votre retour, bel esprit, & peut-être auteur. Adieu, ma chère amie: quelque forme que je puisse prendre, mon cœur sera toujours le même pour vous.

LETTRE VII.

Réponse de la Baronne.

EH bien, je ne suis donc pas *véritablement sensible*, parce que j'ai de *l'égalité*, de la *raison*, jamais *d'humeur*, de *dépit*, que

que je compte entièrement sur vous, & que cette confiance me donne une sécurité que rien ne peut troubler ? & vous, ma chère amie, parce que vous boudez sans sujet, & grondez sans raison, vous seule savez aimer? Voilà une belle définition de l'amitié ! Mais puisque le caprice est en vous une preuve de sentiment, je ne dois pas me flatter d'être votre unique amie, car assurément vous prodiguez ce témoignage à plus d'une personne.......C'est ainsi que souvent nous attribuons à la force de nos sentimens & de nos passions, des défauts qui ne viennent que de notre caractère: je n'ai point vu d'amant, toujours jaloux injustement, qui ne fût naturellement défiant & soupçonneux dans la société. L'amitié ne donne point de caprices, mais il est vrai que vous prouvez qu'elle n'en guérit pas. Laissons-là cette querelle, croyez-moi ; aimons-nous telles que nous sommes, & perdons l'espoir de nous réformer mutuellement ; nous sommes nées pour ne nous ressembler jamais, & pour nous convenir toujours.

Enfin, vous allez donc vous lier avec Madame de M..... Je suis très-curieuse de savoir l'impression que produira sur vous une société si différente de toutes celles où vous avez vécu jusqu'ici ; mais je vous prie de ne m'en rendre compte qu'après trois ou quatre visites, afin que votre opinion soit bien arrêtée à cet égard.

Parlons à présent de Constance : Ah ! sans doute, en lui donnant de la piété,

vous

vous assurerez son bonheur & le vôtre; mais il me semble que les moyens que vous employez pour ce grand objet, sont absolument contraires au but que vous vous proposez. Dans toute éducation, songeons d'abord à quel genre de vie est destiné l'enfant que nous élevons; votre fille est faite pour vivre dans le plus grand monde, à Paris, à la Cour; quand elle sera sa maîtresse, à dix-huit ans, croyez-vous qu'il lui soit possible d'aller à la Messe tous les jours, à Confesse tous les trois mois, & de se mettre en retraite un Carême entier? Non, sans doute; mais accoutumée dès l'enfance à regarder toutes ces pratiques comme des devoirs essentiels, elle n'y renoncera qu'en perdant toute sa piété. Avez-vous remarqué que les jeunes personnes élevées de cette manière dans tous les Couvens, conservassent plus de religion que les autres? ....Revenons toujours à notre principe le plus utile, celui de ne jamais donner à notre Elève une idée fausse; ne souffrons donc pas qu'il puisse confondre *la perfection* avec le simple devoir. D'ailleurs, est-il raisonnable d'exiger d'un enfant de neuf ans le point de la perfection en quelque chose que ce soit? Pensez-vous que Constance, obligée si souvent de passer des heures entières à l'Eglise, y soit toujours avec recueillement & sans distraction? Je suis sûre que, plus d'une fois, elle y a bien envié le sort de sa Maman, qui, pendant ce temps, reste dans son lit ou fait des visites. Il faudroit,

au

au contraire, que vous donnassiez à votre fille l'exemple des pratiques que vous lui faites observer, & qu'en même temps vous n'exigeassiez d'elle que les devoirs véritablement essentiels de la religion : je comprends bien que cette manière est moins commode, car il est beaucoup plus aisé d'envoyer tous les jours sa fille à la Messe, que d'y aller soi-même, sur-tout quand on ne se couche jamais avant deux heures du matin. Je ne vous conseille que ce que j'ai constamment suivi avec Adèle. Elle sait qu'elle ne peut jamais rien retrancher de ce qu'elle pratique, sans manquer à son devoir, & sans donner mauvaise opinion d'elle ; enfin, la dissipation & les amusemens du grand monde ne l'empêcheront point de remplir des obligations véritablement indispensables, & qui ne prennent pas assez de temps pour être incompatibles avec quelque genre de vie que ce puisse être. Vous avez bien raison de vous occuper sérieusement du choix d'un Confesseur pour Constance ; c'est un point trop souvent négligé, & cependant bien important, car un Confesseur sans esprit & sans lumières peut aisément gâter l'ouvrage de l'Instituteur. Je vous envoie l'adresse du mien, mais je vous conseille d'avoir quelques conversations avec lui avant de remettre Constance entre ses mains, & de lui faire connoître parfaitement & les petits défauts & le caractère de votre enfant. A l'égard des Livres de dévotion que vous me demandez, je ne puis vous satisfaire :

je vais vous causer encore l'étonnement & l'espèce de colère que vous me montrez toujours à chaque Ouvrage d'éducation dont je m'avoue l'Auteur; il faut cependant bien vous répondre, & vous dire qu'après avoir lu tous les Livres de ce genre, j'ai vu avec surprise qu'il n'en existoit point *à l'usage des jeunes personnes:* vous conviendrez, par exemple, qu'il y a beaucoup de Livres d'heures que, non-seulement vous ne donneriez point à votre fille, mais que vous seriez très-fâchée qu'elle connût, particulièrement ceux dans lesquels *les examens de conscience* sont un peu détaillés. Je vous ai déjà parlé de quelques prières que j'ai composées pour l'enfance d'Adèle; mais en outre, j'ai fait un Livre d'heures pour sa jeunesse, il contient la Messe, les Pseaumes, & les Prières prescrites par l'Eglise: d'ailleurs, celles du matin, du soir, pour la Confession, pour la Communion, l'examen de conscience, &c. tout cela est de moi. Je ne connois pas un seul Livre de dévotion où l'on puisse lire ces espèces de Prières, sans être choqué à chaque instant par les fautes de langage, & les expressions ridicules qui s'y trouvent. Si vous le souhaitez, je vous enverrai une copie de mon Ouvrage, vous y trouverez aussi ce que je vous ai vu desirer souvent, c'est-à-dire, des Prières pour toutes les situations intéressantes de la vie, & je suis sûre que vous ne lirez point sans attendrissement celle d'une mère qui implore les grâces de Dieu pour ses enfans.

Vous

Vous ne pourrez avoir, avant mon retour à Paris, que la moitié du volume, qui contient toutes les Prières; l'autre moitié renferme des sentences & des maximes détachées tirées des Ecrits des Pères de l'Eglise. Il y a deux ans qu'Adèle est en possession de cet Ouvrage, je lui ai donné en même temps l'Evangile & l'Imitation de Jesus-Christ; & jusqu'à l'âge de quinze ans, elle n'aura pas d'autres Livres de piété. Vous me demandez comment je la prépare à faire sa première Communion : vous savez que la première préparation a été de la mener à Lagaraye; elle en est revenue avec une admiration si profonde pour M. de Lagaraye, & un redoublement de piété si sincère, que j'ai cru ne pouvoir jamais saisir un moment plus favorable pour graver dans sa tête tout ce que j'avois à lui dire. Le lendemain de notr arrivée à Brest, je passai, dans la matinée, deux heures seule avec elle : après avoir beaucoup parlé de Lagaraye, elle me demanda quand elle feroit sa première Communion; le jour où vous aurez douze ans, répondis-je; dans six mois, si vous vous conduisez, d'ici-là, de manière a me faire penser que véritablement vous n'êtes plus une enfant.... Car, enfin, aussi-tôt que vous aurez fait votre première Communion, vous prendrez votre rang dans la société, je commencerai à vous regarder réellement comme mon amie, je n'aurai plus rien de caché pour vous; mais vous savez que je ne suis pas précipitée dans mes jugemens, & que pour obtenir un semblable

blable bonheur, il faudra le mériter....— Oh, Maman, je m'en rendrai digne, j'ose l'espérer, j'en suis sûre, je le desire tant!— Je vous préviens qu'il ne vous sera point accordé légèrement; & pour que vous receviez le plus saint & le plus auguste de tous les Sacremens, il faut que je sois bien convaincue que vous ne m'obligerez jamais à vous traiter encore comme une enfant. Si, pendant les six mois qui vont s'écouler, vous faites une seule faute assez grave pour me forcer à vous punir, à vous imposer une pénitence, je penserai que vous ne sentez point l'importance & le prix de la récompense qui vous est promise, & je la retarderai d'un an,—D'un an; ô Ciel..... & pour une seule faute, ma chère Maman!.....— Oui, une faute grave. — Cela est juste. Oh, je m'observerai si bien, que je suis certaine de ne jamais faire désormais une faute grave. En effet, depuis cette conversation, je remarque en elle un changement très-visible en bien; & suis persuadée qu'il n'y a pas un instant dans la journée où la crainte de faire une *faute grave* ne l'occupe & ne soit présente à sa pensée. C'est un grand art que celui de promettre aux enfans des récompenses qui puissent les engager à s'observer avec ce soin & cette attention continuelle; c'est leur donner à la fois de l'empire sur eux-mêmes & de la persévérance, les deux vrais moyens de parvenir aux grandes choses: d'ailleurs, on ne peut obtenir d'un enfant six mois d'une conduite exempte de repro-

ches essentiels, sans le corriger en même temps de tous ses défauts. Mais il est vrai que le choix des récompenses promises n'est pas indifférent; n'en proposez jamais que d'intéressantes, de nobles, ou d'utiles, telles qu'une marque de confiance, votre portrait, un Livre instructif, un nouveau Maître, &c. ne faites desirer enfin à votre Elève que ce qu'elle doit aimer, ou ce qui mérite d'être estimé.

LETTRE VIII.

Le Baron au Vicomte.

J'AI couru hier un assez grand danger, mon cher Vicomte; c'est une petite aventure dont le récit vous fera sûrement plaisir, car vous allez voir si le dénouement a été satisfaisant pour moi. Vous savez que la rivière d'Aude forme un canal en face de ma maison; j'ai fait faire une grande tente, de temps en temps nous allons nous baigner; mon fils apprend à nager, il y réussit à merveille, & c'est un de ses grands plaisirs.

Hier, la chaleur étant excessive, nous fûmes à la rivière, mon fils, Dainville & moi, suivis de mon chien barbet, ce fidèle Mouche que vous me connoissez. J'ai nagé comme à mon ordinaire; au bout de quelque temps, j'ai dit à Dainville & à mon fils de regagner la tente, d'aller se r'habiller

r'habiller, & que je les rejoindrois bientôt. Ils m'ont quitté; je m'amusois avec mon chien, quand, tout-a-coup, le sang me portant à la tête d'une manière aussi subite que violente, j'ai senti que j'étois prêt à m'évanouir. J'ai voulu regagner promptetement la tente; mais la force m'abandonnant entièrement, je n'ai eu que le temps de crier: *à moi, Mouche*, & j'ai perdu connoissance. En reprenant l'usage de mes sens, je me trouve sur le rivage & dans les bras de mon fils; il étoit à moitié habillé, tout couvert d'eau, le visage égaré, pâle, défiguré; & dans le moment où j'ouvre les yeux, il saisit mes deux mains avec un transport impossible à dépeindre, & les pressant contre son sein, il pleure, il crie, il m'embrasse, & me fait cent questions à la fois. Il étoit si saisi, si tremblant, que j'ai craint pour lui l'effet d'une émotion si violente, & que je n'ai joui qu'imparfaitement, dans ces premiers momens, de la joie que devoit me causer sa sensibilité. Cependant on nous r'habille, & nous montons en voiture; alors je demande quelques détails. " A peine," me dit Dainville, " avez-vous fait ce terrible " cri, *à moi, Mouche,* que M. Théodore, " qui s'habilloit, s'échappe des mains de " Brunel, s'élance dans la revière, en s'é- " criant : *Eh! que ne dit-il, à moi, mon* " *fils?* Ce furent ses propres mots. Je " me suis précipité après lui, je l'ai saisi " dans mes bras, malgré ses cris & sa " violence; au même instant, un Ba-

“ telier, par mon ordre, vole à votre se- “ cours ; nous vous voyons sur l'eau, votre “ chien vous tenant par les cheveux, & “ vous traînant vers notre côté ; le Ba- “ telier vous atteint & vous ramène, tout “ cela en moins d'une minute.”...... Remarquez, interrompis-je, comme le courage & la genérosité sont des vertus naturelles, &, pour ainsi dire, d'instinct ; jugez, d'après l'intrépidité de mon chien, si l'on a eu tort d'attacher le déshonneur & l'infamie à la lâcheté, & si celui qui craint d'exposer sa vie pour sauver celle de son semblable, ne se rabaisse pas mille fois au-dessous de l'état de Mouche. Et vous, mon cher Théodore, continuai-je, vous avez fait une action que je me rappellerai toujours avec plaisir.......Celle de Mouche, reprit-il, mérite seule d'être admirée ; pour moi, je n'ai fait que mon devoir. J'ai senti que cette idée blessoit un peu son cœur, je n'ai pas fait semblant de m'en appercevoir ; & reprenant la parole : Si vous étiez dans la force de l'âge, lui dis-je, si vous saviez aussi bien nager que Mouche, votre réflexion seroit vraie ; au lieu de cela, vous n'avez pas treize ans, vous n'apprenez à nager que depuis six semaines ; ainsi, je dois être véritablement reconnoissant & touché de ce que vous avez fait pour moi.

Je me suis fait saigner hier, je me porte à merveille aujourd'hui ; j'ai été me baigner ce matin & nager avec mon fils, qui, pour cette fois, n'a pas voulu me quitter

quitter un instant, dans la crainte que je ne me trouvasse mal encore. Qu'il est doux d'être aimé ainsi d'un enfant dont on attend tout le bonheur de sa vie! mais il n'y a point de père qui ne puisse goûter une satisfaction semblable, s'il veut remplir tous les devoirs sacrés qui lui sont imposés par la nature.

Oui assurément, mon cher Vicomte, mon fils apprend déjà les Mathématiques; à douze ans, il a commencé le premier volume de M. de Bezout, qui traite de l'Arithmétique; dans quelques mois, nous passerons au second; à quinze ans, il étudiera le troisième; & à dix-sept ans, le quatrième, qui traite de la Mécanique: comme je veux qu'on emploie six ans à l'étude des Mathématiques, il suffit d'y consacrer trois heures par semaine. En suivant cette méthode, on peut être sûr de ne point fatiguer les enfans; & quel que soit le degré de leur intelligence, il est presque impossible qu'ils n'apprennent pas des Mathématiques tout ce qui peut être nécessaire un jour, à quelque état qu'on les destine. Je compte aussi apprendre à ma fille ce qu'il est indispensable de savoir de la Géometrie, pour être en état de lever un plan & de dessiner avec régularité un paysage d'après nature, & dans lequel la perspective soit bien observée. A l'égard du Latin, mon fils commencera à l'apprendre cette automne; je me servirai du *Cours de Latinité de Vaniere*, qui me paroît un très-bon ouvrage dans ce

 genre,

genre, car il a le mérite qui manque à tous les Rudimens, celui d'être toujours intelligible ; & je suis bien certain que mon fils, à dix-sept ans, saura le Latin beaucoup mieux que la plus grande partie des gens du monde, même de ceux qui passent pour avoir fait de bonnes études. Je trouve encore dans ma méthode un avantage très-grand selon moi, celui de ne point blaser mon Elève sur des Ouvrages véritablement dignes d'être admirés ; si un enfant qui apprend le Latin depuis l'âge de six ans, n'est pas en état à douze de lire Virgile, il a perdu son temps ; s'il lit Virgile a douze ans, il est impossible qu'il en puisse saisir les beautés ; cependant il l'apprend par cœur ; & quand il aura dix-huit ans, il comprendra bien que l'Enéide est un chef-d'œuvre, mais il ne le sentira que foiblement, ou du moins il le sentira sans transport. J'ai fait une remarque assez singulière, c'est que tous les gens qui, dans l'opinion commune, ont reçu la meilleure éducation, sont, en général, précisément ceux qui ont le moins de goût pour la lecture, & cela doit être : ces personnes si bien élevées ont lu à quatorze ans tous les Ouvrages supérieurs de notre Langue ; comme elles étoient hors d'état d'en sentir le mérite, elles n'en peuvent conserver qu'un souvenir fort ennuyeux, elles en concluent, très-naturellement, qu'elles n'aiment point la lecture, elles y renoncent ; ou si elles se décident à lire encore, croyant connoître tous les bons Li-

vres, parce qu'elles les ont sus par cœur dans leur enfance, elles ne lisent plus que des Ouvrages médiocres, mais qui du moins ont pour elles l'attrait si piquant de la nouveauté. Je me souviens d'avoir vu autrefois dans mes voyages un jeune Prince âgé de huit ans, qui me parla pendant une heure de Télémaque; son Gouverneur m'assura que *Monseigneur aimoit passionnément cet ouvrage, qu'il l'avoit extrait d'un bout à l'autre.* Hélas, tant-pis, répondis-je, le pauvre enfant n'aura jamais lu Télémaque! Théodore, il est vrai, ne fait que commencer les Mathématiques & n'a pas encore pris une leçon de Latin, mais il sait les principes généraux de sa Langue, qu'il n'a point eu l'ennui d'apprendre dans une Grammaire, & que je me suis contenté de lui enseigner verbalement en corrigeant son orthographe; il parle & lit parfaitement l'Anglois & l'Italien; il entend un peu l'Allemand; il a une idée générale de la Géographie, & sait déjà de la Chronologie tout ce qu'il est désirable qu'il en sache jamais; d'ailleurs, les lanternes magiques & plusieurs autres jeux de sa première enfance, & les Abrégés de Madame d'Almane, ont gravé dans sa tête une prodigieuse quantité de faits historiques; &, ce qui vaut mieux que tout cela, son esprit est aussi juste que son cœur est pur; il a sur tous les points principaux de la morale, des idées nettes & précises; il sait par sa propre expérience que le parti le plus honnête & le plus vertueux est toujours le plus sage;

que

que nos penchans nous égarent, que la raison seule doit nous guider, & qu'on ne peut être estimé, chéri, heureux enfin, que par elle. Quand on se contentera de dire toutes ces vérités, on ne fera que répéter des lieux communs qui ne produiront nulle impression; mais qu'on les prouve, & le grand but de l'éducation sera rempli, on gravera dans le cœur des principes ineffaçables.

Quant aux talens de pur agrément, je ne donnerai à Théodore que celui du dessin pour lequel il a beaucoup de goût; il commence à dessiner très-joliment d'après nature, ainsi que sa sœur; Madame d'Ostalis rend, dans ce moment, notre petite Académie fort brillante; elle y est très-assidue, & Dainville, comme vous le croyez bien, lui a cédé l'honneur d'y présider. Adieu, mon cher Vicomte : mandez-moi, je vous prie, si M. d'Aimeri est enfin arrivé à Paris; vous le trouverez bien triste, mais c'est un homme d'un grand mérite, & que vous serez sûrement charmé de connoître. Parlez-moi aussi du Chevalier de Valmont; il y a près de deux ans que je ne l'ai vu, & cet espace de tems peut produire de bien grands changemens à son âge : j'ai pour ses parens une amitié trop vraie, pour ne pas m'intéresser vivement à lui.

LETTRE IX.

Le Comte de Roseville au Baron.

ENFIN, mon cher Baron, je vais vous faire la description du jardin du Chevalier de Murville; j'ai été si occupé depuis trois mois, que je n'ai pu m'acquitter plutôt de ma promesse; mais vous n'y perdrez aucun détail, car ils sont tous présens à ma mémoire. Trois semaines avant le départ de M. d'Aimeri, je menai le Prince chez M. de Murville, le Chevalier de Valmont y vint avec nous, & vous imaginez bien que M. de Murville, ne revit pas sans une vive émotion le neveu de Cécile. Nous parcourûmes d'abord la maison, ensuite M. de Murville nous conduisit dans les jardins, où il a rassemblé une représentation exacte de ce qu'il a vu de plus intéressant dans ses voyages (*a*). En sortant de sa maison, on entre dans une grande place irrégulière, jadis un parterre immense, & maintenant rempli de statues & de monumens antiques fidèlement copiés (mais dans de moins grandes proportions) d'après les

(*a*) Cette idée si belle & si grande n'est pas nouvelle, car l'Empereur Adrien avoit un jardin dans ce genre,

plus belles ruines d'Italie. On y voit, entre autres, les superbes temples de Serapis (*a*), de Minerve Medica (*b*), la Colonne Trajanne, &c. Beaucoup d'arbres étrangers, de diverses formes & de différent vert, sont dispersés avec art parmi ces ruines. Le saule & le cyprès ombragent les tombeaux, les pins majestueux, les palmiers environnent les Temples, le laurier croît aux pieds de l'Apollon, du Belvéder, & des buissons de myrthe & de roses entourent la Vénus de Médicis. A droite de cette espèce de Musæum, on trouve la grotte de Pausilippe (*c*), une longue galerie bâtie en briques, mais recouverte de rochers & de verdure, & qui paroît taillée dans le roc, comme la voute qu'elle représente; on découvre, du fond de cette grotte, une perspective ravissante, & elle conduit au lac d'*Agnano*, un des plus charmans paysages qui soit aux environs de Naples (*d*), & qu'il est très-facile d'imiter dans un jardin, puisqu'il est absolument environné d'arbres qui cachent la vue des environs; de l'autre côté du parc, on voyage en Espagne. Après avoir vu toutes les ruines gothiques dont cette partie est ornée, nous arrivâmes sur le bord d'une prairie partagée par un torrent qui la traverse, & sur lequel on a bâti un pont d'une

(*a*) Aux environs de Naples.
(*b*) Auprès de Rome.
(*c*) Près de Naples.
(*d*) C'est-là qu'on voit la fameuse grotte du chien.

architecture

architecture simple, mais élégante. Ici, le Chevalier de Murville nous fit arrêter : Considérez ce pont, nous dit-il, il n'est point de monument dans ce jardin qui mérite mieux de fixer votre attention, ou du moins d'occuper une place dans votre souvenir. Il s'appelle *le pont de la Veuve* (*a*). Une femme ayant perdu son fils dans les eaux du torrent, fit bâtir ce pont sur ce même torrent si funeste pour elle, afin qu'au moins à l'avenir aucune mère n'eut à gémir d'un semblable malheur : & c'est ainsi que par un sentiment véritablement angélique, elle ne trouva de consolation qu'en élevant un édifice dont la vue seule eût redoublé la douleur de toute autre. Il y a beaucoup d'actions qui paroissent plus brillantes que celle-ci, il n'en est point de plus généreuse. Enfin, Monseigneur, poursuivit le Chevalier de Murville, quand vous lirez cette maxime (*b*) : *Dans l'adversité de nos meilleurs amis, nous trouvons souvent quelque chose qui ne nous déplaît pas.* Quand vous entendrez calomnier la nature humaine, souvenez-vous *du pont de la Veuve.* Après ce discours, le Chevalier de Murville nous con-

---

(*a*) A trois-quarts de lieue de Saint-Philippe (en Espagne) on passe sur on pont appellé *le pont de la Veuve.* Une Mère, qui avoit eu le malheur de perdre son fils unique dans les eaux du torrent sur lequel il est bâti, le fit élever, afin qu'aucune autre Mere n'éprouvât désormais la même douleur. *Essais sur l'Espagne, par M. P****. Tome premier.*

(*b*) M. de la Rochefoucault.

duisti

duisit au bout du jardin occupé par un village bâti à l'imitation de celui de Broek (*a*). Vous imaginez bien qu'il n'a pas l'étendue du véritable, c'est une petite rue qui n'est composée que de quatorze maisons; on trouve dans les deux premières un charmant hermitage & une laiterie, quatre autres sont occupées par les jardiniers, & le reste par d'anciens Domestiques retirés, & quelques pauvres familles que M. de Murville a tirées de la misère, en leur donnant un asile dans cette agréable retraite. Le Prince & le Chevalier de Valmont ne quittèrent qu'à regret cette delicieuse demeure, où le goût a rassemblé tant d'objets intéressans & instructifs. M. de Murville s'attendrit en recevant les adieux du jeune Charles: il demanda au Prince la permission de l'embrasser; & le serrant dans ses bras avec une tendresse inexprimable: O Charles, s'écria-t-il, soyez heureux, aimez toujours la vertu, &, s'il est possible, préservez votre cœur d'une passion dangereuse qui peut coûter tout le repos de la vie!

Le soleil étoit couché lorsque nous quittâmes le Chevalier de Murville, comme nous étions fort près de la maison d'Alexis Stezen (ce malheureux père de famille que nous avons établi sur les bords du lac****), le Prince me pria instamment d'y aller, afin, dit-il, de voir par lui-même si ces bonnes

(*a*) En Hollande, on en parlera ailleurs avec détail.

gens

gens se trouvoient toujours aussi heureux. Depuis la scène touchante que je vous ai détaillée, mon cher Baron, c'est-à-dire, depuis trois ans, mes occupations ne m'ont pas permis de retourner une seule fois chez Alexis Stezen : La curiosité du Prince me parut fort naturelle, & je consentis à la satisfaire. Nous arrivâmes chez Alexis à la nuit presque fermée, nous trouvâmes la famille rassemblée dans une salle au rez de chaussée ; ils étoient tous assis en rond, n'ayant point encore de lumière, & s'amusant à chanter des romances : avant d'entrer dans la chambre, nous nous arrêtâmes un moment pouré couter une voix aussi jeune que mélodieuse, qui finissoit un couplet : enfin, nous ouvrons la porte, l'obscurité nous empêche de distinguer les objets ; une servante nous annonce, & au nom du Prince, tout le monde se lève, s'agite : Alexis demande de la lumière; ses enfans, sa femme en vont chercher, & un moment après, nous voyons paroître un objet qui fixe tous nos regards. C'est une jeune personne de treize ans accourant avec précipitation, en tenant une lumière qu'elle pose sur une table : Imaginez toutes les grâces ingénues de l'enfance, réunies aux charmes, à la fraîcheur & à l'éclat de la jeunesse ; une taille noble & légère, un visage également délicat & régulier, une physionomie aussi touchante qu'expressive, un sourire plein de candeur & d'innocence : Représentez-vous cet assemblage séduisant, & vous n'aurez encore qu'une imparfaite idée de cette figure ravis-

 sante.

sante. Alexis s'approche d'elle, la prend par la main & la présente au Prince, en lui disant que c'est sa fille aînée Stoline, cette même enfant à laquelle le Prince donna sa pelisse....A ces mots, le Prince & la jeune fille rougirent également.... Et le Prince, prenant la parole, demanda si nous n'avions pas entendu la voix de Stoline au moment où nous étions entrés. En effet, c'etoit la sienne, le Chevalier de Valmont la conjura de chanter encore, & Stoline, avec un tremblement & un trouble qui ne faisoient qu'ajouter à sa grâce, chanta deux couplets qui furent trouvés bien courts par le Prince & le Chevalier de Valmont. Je crois que si mon élève avoit deux ou trois ans de plus, cette visite n'eut pas été sans danger pour lui : quoi qu'il en soit, je suis sorti de la maison d'Alexis Stezen, en me promettant bien de n'y plus ramener mon jeune Prince, qui, toute la soirée, n'a parlé que de Stoline, & le lendemain fut distrait & rêveur d'une manière très-extraordinaire pour un enfant de treize ans & demi ; mais heureusement qu'à cet âge, une impression semblable ne peutêtre ni profonde ni durable. Adieu, mon cher Baron ; j'approuve fort les raisons qui vous déterminent à faire voyager vos enfans, & la préférance que vous donnez dans ce moment à l'Italie sur tout autre pays ; mais j'espère que j'aurai le plaisir de vous voir un jour dans celui que j'habite : quand il ne seroit pas par lui-même intéressant & curieux à connoître, vous y trouverez un grand Souverain,

régnant

régnant avec gloire sur une Nation vertueuse ; un tel spectacle vaut mieux encore que la vue des Temples & des ruines de Rome.

LETTRE X.

La Vicomtesse à la Baronne.

OH, la charmante créature !......Une figure si intérressante !......Je parie que vous avez déjà deviné de qui je veux parler ; eh bien oui, c'est du Chevalier de Valmont : à présent vous me nierez en vain que vous avez des projets sur lui, il sera le mari d'Adele ; j'ai vu cela clairement des la première visite. Je l'ai beaucoup questionné sur son voyage, toutes ses réponses on été courtes, simples & modestes ; & puis, il rougit avec une grâce !....sans être déconcerté de rougir, il est timide & jamais embarrassé. D'ailleurs, il ressemble tant à notre aimable Cécile !....Enfin, la tête m'en tourne. Pour M. d'Aimeri, quoi que vous en disiez, ma chère amie, je sens que je ne l'aimerai jamais, cette pauvre Cécile est trop présente à mon souvenir : Il a beau la pleurer, il n'en est pas moins la cause de sa mort ; sa tristesse me fait de la peine, mais ne peut m'intéresser : au reste, je l'ai prié de regarder à jamais ma maison comme

la sienne, & je crois qu'il a été content de la manière dont je l'ai reçu. Il part dans un mois pour conduire son petit-fils à sa garnison, ils seront de retour ici sur la fin de Décembre; ainsi, vous les verrez cet hiver. Je veux être présente à la première entrevue d'Adele & du Chevalier de Valmont, je suis certaine que *la sympathie* se déclarera sur le champ, ils sont faits l'un pour l'autre, ils s'aimeront passionnément : souvenez-vous de cette prédiction.

Eh bien, ma chère amie, j'ai fait connoissance avec Madame de M..... J'ai déjà été trois fois chez elle; & je puis maintenant satisfaire votre curiosité. Vous voulez des détails, de l'ordre & de la sincérité, écoutez donc; voici le récit de la première visite : J'arrive chez Madame de M.... à huit heures & demie du soir; j'entre dans un sallon assez triste & fort mal éclairé, où je trouve un cercle très-grave; la maîtresse de la maison me fait placer à côté d'elle, je jette les yeux sur toute la compagnie, je n'y vois que deux femmes & dix ou douze hommes; & dans tout cela, je n'apperçois pas un seul visage de ma connoissance, excepté Porphire, que j'appelle pour me mettre au fait; il me dit à l'oreille les noms des principaux personnages, &, entre autres, de trois ou quatre également connus & dignes de l'être par leurs ouvrages. Alors, je regardai ces personnes célèbres avec une admiration qui m'inspira un mouvement d'amour-propre si extraordinaire, qu'il suspendit ma curiosité; car, au lieu d'écouter

la

la conversation, je n'éprouvai que le desir de me faire écouter moi-même, & d'attirer l'attention de ceux qui naturellement auroient dû fixer toute la mienne. Me voilà donc uniquement occupée à chercher une occasion de dire quelque chose de spirituel, je cherche long-temps ; enfin, je hasarde une phrase bien entortillée, & puis une autre encore plus recherchée : je m'enhardis, je m'échauffe, je tombe dans la dissertation, je m'appesantis, & tout-à-coup je m'apperçois que je n'ai pas le sens commun, & que je suis complettement ridicule : très-déconcertée de cette découverte, je ne trouve rien de mieux à faire que de m'en aller, & je sors avec le double regret d'avoir été absurde, & de n'avoir pas entendu un mot de tout ce qui s'étoit dit. Je réflechis sur cet accident, & j'en conclus que la prétention à l'esprit, & le desir de briller, ne me vaudroient jamais de succès. Je me promis donc d'être à l'avenir toujours simple & naturelle, & je retournai chez Madame de M..... avec cette intention. Point du tout : à peine suis-je assise, que la démangeaison de montrer de l'esprit, de l'instruction, me reprend de nouveau plus vivement que jamais ; d'abord, je résiste courageusement à cette tentation ; enfin, j'y cède & je ne réussis pasmieux que la première fois. Je sortis de chez Madame de M.... véritablement en colère contre moi-même, & formant la ferme résolution d'y garder le plus profond silence quand j'y retournerois, puisqu'il m'étoit absolument

impossible d'y parler comme par-tout ailleurs. Me voici donc à la troisième visite ; pour cette fois, je sus me taire, j'observai, j'écoutai avec une extrême attention ; j'entendis parler avec esprit, je remarquai plusieurs traits qui méritoient d'être retenus & cités : cependant je trouvai, en général, la conversation languissante & pesante ; & lorsqu'elle s'animoit par la discussion, il me parut qu'elle dégénéroit en dispute ; enfin, elle m'étonnoit souvent, mais ne me charmoit jamais, & je me disois : Tous ces gens-là ont plus d'esprit que je n'en ai, cependant je suis certainement plus aimable qu'eux ; quelle est donc la mal-adresse qui les prive de l'avantage qu'ils devroient avoir sur moi ?....Après avoir réfléchi sur cette singularité, je découvris avec surprise qu'ils avoient précisément la manie qu'ils m'avoient inspirée pendant deux jours ; qu'ils ne savoient point écouter ; & qu'ils n'éprouvoient que le desir de se faire admirer, & non celui de plaire. D'ailleurs, je remarquai qu'on pouvoit leur reprocher encore quelquefois plusieurs petits manques d'égards & de politesse produits par un amour-propre mal-entendu, ou par le défaut d'usage du monde, qui seul peut apprendre à s'occuper des autres, à ne jamais se fâcher, & à soutenir son opinion sans aigreur & sans pédanterie. D'après ces observations, je trouve que les Gens de Lettres devroient aller davantage dans le monde : ils ne vont que dans trois ou quatre maisons, dans lesquelles ils forment le fond principal de la

société ;

société; la douceur, la complaisance, les égards délicats, les grâces enfin, ne s'acquièrent point où l'on domine; & voilà pourquoi l'on peut reprocher aux Gens de Lettres un ton tranchant & de la susceptibilité (*a*). S'ils étoient plus répandus, ils perdroient bientôt ces petits défauts; alors on les rencontreroit avec plaisir, & on les rechercheroit avec empressement: loin de porter la contrainte & la gêne dans la société, ils en feroient les délices; connoissant véritablement le monde, ils pourroient le peindre, ils nous offriroient des tableaux piquans & fidèles de nos travers, de nos ridicules, de nos mœurs, & nous aurions enfin des Ouvrages où l'on trouveroit également & de l'esprit & le ton du monde. Je ne m'appesantirai pas davantage sur ces réflexions. Porphire a reçu une Lettre de M. de Lagaraye, où cet sujet est traité beaucoup mieux que je ne le pourrois faire. J'ai eu la permission de vous en envoyer une copie, & je crois que vous la lirez avec plaisir. Adieu, mon cœur; embrassez pour moi Madame d'Ostalis; dites-lui que je ne suis plus jalouse d'elle, mais je le suis de Madame de Valmont....Oui, sur-tout depuis que j'ai vu son fils!....La belle-mère d'Adele, comme vous l'aimerez!.. Au moins; avouez-moi la vérité je suis cer-

(*a*) On sent bien que la Vicomtesse, tout inconsidérée qu'elle est, ne parle ici qu'en général, & qu'elle n'est point assez dépourvue de bon sens & de justice pour ne pas admettre des exceptions.

taine

taine que vous n'êtes pas sincère à cet égard. Ah ! vous n'avez pas en moi la confiance que j'ai en vous. Je ne sais pas pourquoi je vous aime autant, je ne devrois que vous estimer... Avec votre air franc, simple, & doux, vous êtes au fond très-orgueilleuse & très-dissimulée....dissimulée surtout....Oh, vous l'êtes !....& vous en tirez même vanité : vous appelez cela de la prudence, de la discrétion! Enfin, si vous ne m'avouez pas qu'au fond de votre cœur vous destinez Adele au Chevalier de Valmont, je croirai que vous ne m'avez jamais aimée, & que vous n'avez pour moi que l'espèce de sentiment qu'on a pour un enfant qui nous amuse.

LETTRE XI.

Copie de la Lettre de M. de Laguraye à Porphire.

EH bien, mon cher Porphire, vous allez devenir homme de Lettres ? Oui, certainement, je ne m'oppose point à ce projet ; la fausse dévotion & la bigoterie pourroient seules le condamner. Vous avez de l'esprit, une ame sensible, vous avez beaucoup lu ; maintenant laissez-là tous les Livres, quittez votre cabinet, étudiez les hommes ; si vous n'acquérez pas une connoissance approfondie du cœur humain, vous ne ferez rien que de médiocre ou d'imparfait. Voyez donc des hommes de tous les

les états, examinez-les dans les différentes classes de la société, depuis le simple Laboureur jusqu'au Courtisan; connoissez-les tous avec détail, ne dédaignez point l'aimable enfance. Comme Peintre, faites usage des tableaux touchans & naïfs qu'elle vous offrira; comme Philosophe, observez en elle le germe naissant des vertus & des passions de l'homme; cherchez sur-tout à démêler parmi cette foule de travers & de vices que nous donne l'éducation, quels sont véritablement les penchans & les défauts que nous tenons de la nature. Un Savant doit rester dans son cabinet, un homme de Lettres doit vivre dans le plus grand monde: qu'il consacre à la société quatre heures du jour, il lui restera assez de temps pour travailler & méditer sur ce qu'il aura vu. Mais tout cela ne suffit pas, mon cher Porphire, il faut encore conserver vos principes & votre sensibilité: si votre cœur & vos mœurs se corrompent, vous ne ferez jamais un ouvrage de génie; l'esprit ne produit que de jolies choses, ces ouvrages du moment, faits pour éblouir, & non pour durer, reçus d'abord avec empressement, prônés, cités pendant trois mois, ensuite oubliés pour toujours. Ce ne fût point à son esprit que Pierre Corneille dût sa gloire; c'est par sa grande ame, qu'il sut mériter son surnom, & l'admiration de son siècle & de la postérité. O Porphire, sois honnête, indulgent, bienfaisant, & tes Ecrits inspireront le goût de la vertu; on n'y trouvera point d'exagération, d'inconséquences;

quences; celui qui n'est inspiré que par l'amour du bien & de la vérité, ne peut jamais se contredire ; si tu veux offrir d'utiles leçons de morale, commence par te réformer toi-même, combats tes passions, ferme ton cœur à la haine, au ressentiment, apprends à pardonner, tu sauras alors louer avec éloquence & la grandeur d'ame & la générosité. Quelle belle carrière tu vas parcourir, à quelle noble vocation ton goût & ton génie t'appellent, si tu peux en connoître toute la dignité! Mais, hélas, si tu t'égarois; si trop foible pour resister au vain désir d'obtenir une célébrité passagère, tu renonçois à la vérité, à tes principes; si tu te laissois entraîner à l'esprit de parti, de cabale!....Ah, mon fils, ces talens, que tu possèdes, ils te furènt donnés par le Ciel, ils ont été cultivés par moi, non pour flatter le vice, pour amuser des gens sans mœurs, & séduire des esprits superficiels, mais pour obtenir le suffrage de l'homme de goût & du citoyen vertueux. Enfin, songez, mon cher Porphire, qu'il n'est qu'un temps de la vie pour écrire & pour travailler, & que ce temps s'écoule avec une extrême rapidité: lorsqu'il sera passé, quel charme vous éprouverez, vous pourrez vous dire: *Je n'ai rien écrit qui ne fût conforme à la raison, à la vérité, inspiré par l'humanité, par l'amour de l'ordre & de la vertu. Je ne recherchai jamais qu'une gloire pure & sans tache; &, du moins, en descendant au tombeau, dans cet instant terrible où le souvenir*

nir d'une bonne action satisfait mille fois davantage que celui d'un succès brillant, qu'il me sera doux de penser que mes Ouvrages ne pourront jamais produire d'impressions dangereuses, que le jeune homme qui débute dans le monde ne les lira point sans quelque fruit, & que la mère vigilante & tendre s'empressera de les donner à sa fille ! Voilà, mon cher Porphire, quelle doit être votre ambition, si vous voulez répondre à mon attente, & justifier ma tendresse. Adieu, je vous attends sur la fin du mois.

LETTRE XII.

La Baronne à la Vicomtesse.

JE vous remercie, ma chère amie, de tous les détails que vous me donnez sur notre petite Constance ; je suis fâchée qu'elle ne soit pas soigneuse : c'est un défaut auquel on fait peu d'attention, cependant il entraîne une grande perte de temps, & souvent occasionne plus de dépense que la prodigalité même. J'ai corrigé Adele de ce défaut naturel à tous les enfans, en la mettant en pénitence, lorsqu'il falloit absolument remplacer la chose qu'elle avoit perdue ; ou bien si c'étoit un joujou, au lieu d'un meuble utile, en le lui laissant désirer fort long-temps avant de lui en rendre un semblable ; & enfin, en lui donnant une grande armoire dans laquelle elle pût serrer & met-

tre en ordre tout ce qui lui appartient. Au reste, lisez *l'Education des Filles* de M. de Fénelon, vous y trouverez tous les conseils qu'on peut desirer à cet égard (*a*).

J'ai fait voir à mes enfans aujourd'hui un triste spectacle, & je vous expliquerai tout-à-l'heure les raisons qui m'y ont déterminée. La fille de mon Jardinier est morte cette nuit; elle avoit vingt ans, & elle étoit jolie: à mon reveil, Mademoiselle Victoire m'a conté cette nouvelle, en ajoutant qu'elle venoit de *jeter de l'eau bénite à la défunte*, qu'elle l'avoit vue à visage découvert, & qu'elle n'étoit pas défigurée le moins du monde. Cette particularité m'ayant été confirmée par plusieurs personnes, j'ai formé le projet d'y conduire mes enfans: lorsque nous avons

---

(*a*) "Faites-leur observer (aux filles) que rien ne " contirbute plus à l'économie & à la propreté, que " de tenir toujours chaque chose à sa place; cette " regle ne paroît presque rien, cependant elle iroit " loin si elle étoit exactement observée. Avez-vous " besoin d'une chose vous ne perdez jamais un mo- " ment à la chercher, il n'y a ni trouble, ni dis- " pute, ni embarras; quand on en a besoin, vous " mettez d'abord la main dessus....Joignez à ces " avantages celui d'ôter, par cette habitude, aux " Domestiques l'esprit de paresse & de confusion; " de plus, c'est beaucoup que de leur rendre le ser- " vice prompt & facile, & de s'ôter à soi-même la " tentation de s'impatienter souvent par les retar- " demens qui viennent des choses dérangées qu'on " a peine à trouver."

Education des Filles par M. de Fénelon.

tous

tous été assemblés pour le déjeûner, on a parlé de la fille du Jardinier, & Miss Bridget a dit qu'elle n'avoit jamais vu une personne morte; Adele & Théodore ont répété la même chose; alors je leur ai proposé de les mener chez le Jardinier, & le déjeûner fini, nous y avons été. En entrant dans la chambre de la Jardinière; j'ai remarqué un peu d'altération dans la physionomie d'Adele; nous nous sommes mises à genoux, & nos prières faites, je me suis approchée du lit, j'ai levé le drap, & découvert entièrement le visage de la morte; je n'ai pu la regarder sans éprouver un serrement de cœur inexprimable, en songeant qu'elle étoit fille unique, & que son père & sa mère lui survivoient.... Et prenant Adele par la main: Voyez, mon enfant, lui ai-je dit, quel touchant objet: il ne peut inspirer que l'attendrissement. En effet, a repris Adele, il n'a rien de hideux, je m'en faisois une autre idée, mais je vois à présent que souvent une simple maladie défigure plus que la mort même. Après quelques réflexions sur ce sujet, nous sommes rentrés au château, j'ai défendu qu'on parlât davantage de la morte devant mes enfans, & j'ai eu l'attention de les entretenir toute la journée dans la plus grande gaieté. Je me souviens, que dans mon enfance, ayant entendu conter beaucoup d'histoirés de revenans, j'avois la tête absolument tournée par cette espèce de frayeur la plus absurde de toutes, mais celle qui a le plus de pouvoir sur l'ima-

 gination.

gination. A treize ou quatorze ans, je me décidai à voir un mort pour la première fois de ma vie : malheureusement, c'étoit un vieillard horriblement défiguré ; cet objet hideux me fit une telle impression, que pendant plus d'un mois j'en gardai le souvenir : l'âge & la raison ont su me guérir enfin de ces extravagantes frayeurs qui n'ont que trop influé sur ma santé, & qui m'ont causé des maux de nerfs dont je me ressens encore. Adele, grâce à mes soins, n'a jamais eu l'idée de ces vaines terreurs ; mais comme elle n'avoit point vu encore une personne morte, & que j'ai craint que son imagination ne lui représentât cet objet beaucoup plus frappant qu'il ne l'est souvent, je me suis décidée à lui faire voir cette jeune fille, & je m'en applaudis d'autant plus, qu'en effet Adele avant de la regarder, étoit émue & tremblante, & qu'elle l'a considérée sans frayeur, parce qu'elle l'a trouvée infiniment moins effrayante qu'elle ne l'avoit imaginée. Nous nous promenons souvent aux environs du château, Adele & moi, tête-à-tête, & communément, en revenant le soir à la nuit fermée, nous traversons un cimetière, & quelquefois nous nous y reposons, & nous y causons (du moins Adele) avec autant de tranquillité que si nous étions dans une prairie. Il faut beaucoup d'adresse, & en même temps de simplicité apparente, pour accoutumer un enfant à toutes ces choses, car il aura peur chaque fois qu'il vous supposera le projet de l'enhardir ; ainsi, n'agissez

n'agissez qu'avec une extrême précaution, & sur-tout que tout ce que vous ferez paroisse absolument l'effet du hasard. Adieu, ma chère amie; Adele fait sa première Communion dans quinze jours. Madame d'Ostalis partira sur la fin du mois, & je la suivrai de près, car je serai surement à Paris dans les premiers jours de Novembre au plus tard.

LETTRE XIII.

Mde. d'Ostalis à Mde. de Limours,

OUI, assurément, Madame, je m'instruis ici autant que je m'y plais : j'apprends de la meilleure des mères à chérir des devoirs qu'elle remplit avec tant de joie. En vivant avec elle, en la contemplant au milieu de sa famille, on la trouve si parfaitement heureuse, qu'on n'est plus étonné des sacrifices qu'elle a faits pour obtenir un semblable bonheur. Tel est le pouvoir de la vraie vertu; de loin, elle ne peut frapper que par son éclat, elle n'excite que l'étonnement & l'admiration; de près, elle est si belle, si touchante, & si persuasive, que tout ce qu'elle presrit cesse de paroître pénible ou difficile; elle fait mieux alors qu'éblouir, elle pénètre, elle charme, elle entraîne.

Adele & Théodore ont fait aujourd'hui leur première Communion; en revenant de

l'Eglise, ma tante s'est enfermée dans son cabinet avec Adele & moi, & nous faisant asseoir à ses côtés, elle a pris une des mains de sa fille, qu'elle a mise dans les miennes : maintenant, a-t-elle dit, en m'adressant la parole, je me flatte que vous regarderez Adele comme votre amie ; elle n'a ni votre expérience ni votre raison, mais vous croyez bien qu'elle n'auroit pas fait sa prèmiere Communion, si je n'eusse pas été parfaitement sûre qu'elle n'est plus un enfant ; ainsi, désormais, nous pouvons parler sans contrainte devant elle, & l'admettre en tiers dans nos entretiens les plus secrets. A ces mots, Adele attendrie s'est appuyée doucement sur l'épaule de sa mère, en serrant tendrement ma main qu'elle tenoit toujours ; & ma tante continuant son discours : Enfin, poursuivit-elle, je vais à présent, ma chère Adele, commencer à recueillir le fruit des soins que je vous ai consacrés ; je ne serai plus obligée de vous imposer des pénitences, des punitions humiliantes, vous allez devenir pour moi une société charmante, & la plus tendre de mes amies.... En prononçant ces paroles, ma tante ne peut retenir ses larmes. Adele se jette à ses pieds ; & avec une expression, une sensibilité aussi passionnées que naturelles & touchantes, elle dit à son heureuse mère tout ce que la reconnoissance la mieux fondée peut inspirer de plus tendre. Quoique vous m'accusiez, Madame, d'envier un peu le destin d'Adele, cette espèce de jalousie ne m'empêchera

chera point de convenir qu'il n'y a point d'enfant de son âge qu'on puisse lui comparer ; & depuis six mois sur-tout, elle a fait, à tous égards, des progrès surprenans, ce qu'on doit particulièrement attribuer au desir extrême qu'elle avoit de faire sa première Communion. Une chose que je ne puis me lasser d'admirer, c'est la manière dont ma tante a su gagner toute son affection, en ne lui passant rien, en la punissant avec sévérité, en la reprenant devant tout le monde ; & cependant, malgré cette rigueur apparente, elle est passionnément aimée de sa fille, elle possede toute sa confiance ; Adele n'est parfaitement heureuse qu'auprès de sa mère ; & je la vois sans cesse préférer le bonheur de s'entretenir avec elle, à tous les plaisirs faits pour son âge. Voilà, sans doute, le chef-d'œuvre de l'éducation, & ce qu'on n'obtiendra surement jamais en gâtant un enfant, & en lui passant toutes ses fantaisies. Comme Adele est maintenant admise *au rang des personnes raisonnables*, il est décidé qu'elle aidera désormais ma tante à régler les comptes de sa maison, & que le Maître d'hôtel & le Cuisinier lui apporteront tous les matins leurs livres de dépense, ce qui l'accoutumera à ne point dédaigner des soins très-utiles, quelque fortune qu'on puisse avoir, & que la plupart des femmes ne négligent que par paresse & par incapacité. L'ignorance est communément envieuse & dénigrante ; elle voudroit qu'il lui fût possible d'avilir tout ce qui lui fait sentir

son infériorité; elle cherche à cacher sa honte sous l'apparence de l'insouciance, & souvent même du mépris; c'est ainsi que nous voyons si souvent des gens instruits & raisonnables persiflés par des sots, & c'est pourquoi Madame de G... (qui n'a jamais su faire une addition) se moque si impitoyablement des femmes *assez désœuvrées* pour s'amuser à vérifier les mémoires de leurs gens. Adieu, Madame; je pars dans huit jours, j'imagine que je ne vous trouverai point à Paris, mais je me flatte que vous êtes bien sûre que mon premier soin, en arrivant, sera d'aller vous chercher pour m'informer moi-même de vos nouvelles, & vous donner de celles de ma tante.

LETTRE XIV.

La Baronne à la Vicomtesse.

NON, ma chère amie, Adele ne lit point encore les Ouvrages dont vous me parlez, quoiqu'elle ait de l'esprit & toute la raison qu'on peut avoir à son âge; il s'en faut bien qu'elle soit en état de sentir le mérite des bons Auteurs du siècle de Louis XIV. Elle n'a presque lu jusqu'ici que les Ouvrages que j'ai composés pour elle; maintenant nous allons faire des lectures plus instructives & plus longues. Elle a commencé l'Histoire ancienne

cienne de Rollin, à laquelle succédera l'Histoire Romaine & celle de France; ensuite elle lira le Siècle de Louis XIV, & quelques Historiens Anglois, ce qui terminera notre cours d'Histoire, & formera en tout une cinquantaine de volumes. En Ouvrages d'Agrémens, nous lisons à présent quelques Théâtres; & dans trois ans nous aurons lu Campistron, Lagrange-Chancel, Lachaussée, Destouches, Marivaux, les Poësies de Fontenelle, de Pavillon, de Desmahis, &c. Tous ces Auteurs agréables, mais du second ordre, l'amuseront jusqu'à l'âge où son goût sera assez formé pour qu'elle puisse lire avec transport des Ouvrages de génie. Nous avons achevé ce soir la Tragédie d'Andronic, & malgré mes commentaires & mes critiques, Adele fondoit en larmes. Est-il possible, me disoit-elle, qu'on puisse faire une pièce plus intéressante & plus touchante que celle-là? Oui, sans doute, ai-je dit, & vous en verrez la preuve un jour quand vous lirez ces Auteurs immortels que vous ne connoissez que de nom, Corneille, Racine, Voltaire, Crebillon, &c.—Mais, Maman, puisqu, une pièce médiocre me fait tant d'impression, quel plaisir me causeroit une Tragédie de Corneille! Pourquoi m'en priver?...—C'est précisement l'admiration, les transports que vous inspire Andronic, qui me prouvent que vous n'êtes pas digne de lire Cinna. Si vous pouviez sentir les défauts d'Andronic, vous seriez à peine attendrie par tout ce

qui

qui vous a fait répandre tant de pleurs; & de même Cinna ne vous toucheroit point, parce que vous n'en sentiriez pas les beautés sublimes.—Mais les Horaces, Maman, je suis sûre que j'en sentirois les beautés.—Comment?—La veille de notre départ de Paris, Madame **** vint vous voir avec sa fille qui est justement de mon âge...—Eh bien?—Eh bien, Maman, cette jeune personne me fit une visite dans ma chambre, elle me dit qu'elle venoit de la Comédie, qu'elle avoit vu jouer les Horaces: & elle m'en parla avec ravissement.——Tant pis pour elle, car cela prouve seulement qu'elle joignoit l'affectation à l'ignorance.——A quel âge pourrai-je donc lire Corneille & Racine?...——Quand vous serez assez formée pour remarquer vous-même les défauts des pièces que nous lisons maintenant.—Je comprends parfaitement ceux d'Andronic...—Oui, parce que je vous les ai détaillés; cela ne suffit pas, il faut que vous les connoissiez, que vous en soyez frappée, sans que je sois obligée de vous les expliquer.—Oh, que j'ai d'impatience de lire tous ces beaux Ouvrages dont j'entends parler avec tant d'admiration! Mais, Maman, vous les avez surement, tous ces Livres; j'en ai lu les titres sur votre Catalogue, & je ne les vois point dans votre bibliothéque; où sont ils donc? —Dans les deux armoires de mon cabinet; je les ai ôtés de ma bibliothéque depuis que je vous ai donné la clef.—Ne

suffisoit-

ſussisoit-il pas de me défendre de les lire? —Assurément, vous savez si je compte sur votre obéissance & sur votre fidélité; si j'en doutois, Adele, pourrois-je vous aimer?.....Je n'ai voulu que vous épargner le chagrin d'avoir tous les jours devant les yeux un si juste sujet de regret & de curiosité. —- Mais, Maman, vous m'avez promis de me mener quelquefois cet hiver à la Comédie Françoise, j'y verrai jouer des Pièces de Racine, de Voltaire...—Point du tout, je n'irai pas ces jours-là. — Vous choisirez ceux où l'on ne donnera que des Pièces médiocres. —— Oui, toutes celles qui sont sur votre Catalogue actuel! — Que cela est triste! & nous n'irons donc pas aux Pièces nouvelles, je ne verrai point de première représentation! — Rassurez-vous, je pourrai sans inconvéniens vous y mener quelquefois.

Vous voyez, ma chère amie, d'après cette conversation, quel desir éprouve Adele de connoître tous les Ouvrages qu'il est intéressant qu'elle lise un jour avec attention; jugez si, après les avoir desirés si long-temps, elle les lira avec avidité, & comme je jouirai alors du plaisir & de la surprise que lui causera une telle lecture.

Tout ce que vous me dites sur la sensibilité de Constance ne m'étonne point, j'ai vu par moi-même combien elle est susceptible d'attachement; mais permettez-moi de vous répéter, ma chère amie, que, loin

de

de mettre tous vos soins à rendre cette sensibilité plus vive & plus passionnée, vous devriez chercher à la réprimer souvent. Vous avez passé deux jours sans voir Constance, parce que vous aviez un accès de fièvre, & Constance étoit desespérée, elle a pleuré, n'a point voulu manger, il a fallu vous l'amener, elle a été malade de chagrin, & vous avez la cruauté de vous applaudir d'inspirer une tendresse si déraisonnable, & qui pourroit avoir pour cette charmante enfant des conséquences si funestes!...Et si vous aviez une maladie longue & dangereuse, que deviendroit-elle? Si vous étiez obligée de vous en séparer pour quelques mois, comment supporteroit-elle votre absence? Cette foiblesse peut faire le tourment de sa vie, & vous négligeriez de l'en corriger, parce qu'au fond de votre ame, une telle folie flatte votre amour-propre. Est-ce ainsi qu'une mère doit aimer?....Ah, c'est aux vertus d'Adele, c'est à sa félicité, que j'attache mon bonheur! Le sentiment maternel doit être le plus désinteressé de tous, puisqu'il ne peut espérer un retour égal: il falloit par cette même raison qu'il fût aussi plus vif que l'amitié, plus impérieux que l'amour: lui seul enfin fait tout accorder, tout sacrifier avec la certitude de n'être partagé qu'a moitié. Des frères, des amis, des amans, peuvent s'aimer d'une manière réciproque; mais la fille la mieux née aimera-t-elle jamais une mère tendre autant qu'elle en sera chérie?...... Quelle différence prodigieuse

gieuse doit établir, entre ces deux sentimens, la seule disproportion de l'âge, & l'idée qu'une fille doit nécessairement survivre de beaucoup à sa mère !......N'exigeons donc point de nos enfans une tendresse aussi passionnée que celle que nous avons pour eux ; je suis l'objet des premiers sentimens d'Adele, mais n'aura-t-elle pas un jour un époux, des enfans, une fille ?......Alors, quelle seroit ma folie, si je prétendois encore dominer dans son cœur !....Dès-à-présent je veux qu'elle ne soit pour moi que ce que je puis raisonnablement desirer qu'elle soit toujours ; qu'elle me quitte avec peine, mais sans répandre des pleurs : qu'elle puisse me voir un accès de fièvre sans tomber elle-même malade de chagrin ; enfin, que sa tendresse pour moi, fondée sur la reconnoissance, soit profonde, inaltérable, mais que la raison en règle tous les mouvemens. D'ailleurs, ma chère amie, en autorisant votre fille à vous aimer sans mesure & jusqu'à la foiblesse, vous amollissez son ame, & vous la disposez vous-même à se livrer un jour aveuglément aux passions dangereuses contre lesquelles vous devriez l'armer. Vous lui donnez d'excellens principes ; mais à quoi lui serviront-ils, si elle n'acquiert en même-temps un absolu pouvoir sur elle-même ? Ne sommes-nous pas convenues qu'une femme passionnée ne peut jamais être heureuse ? Des passions violentes l'égareront ou feront le tourment de sa vie ; il faut qu'elle en soit l'esclave ou la victime. Ap-

prenez donc à votre fille, non-seulement à résister aux siennes, mais à les vaincre Elle n'en aura, dites-vous, que de légitimes; eh, qui peut vous en répondre?....Cependant, je l'espère, je le crois : elle aimera passionnément son mari; & qui vous assure qu'elle en sera passionnément aimée? Quand elle le séroit, n'éprouvera-t-elle pas toujours toutes les craintes, tous les tourmens d'une jalousie justifiée tôt ou tard par un changement qui la réduira au comble du désespoir? Rappelez-vous donc tout ce que nous avons déjà dit sur ce sujet; je vous le répète avec vérité, Constance m'est chère au-delà de l'expression, son caractère est aussi attachant que sa figure est charmante; mais si vous ne modérez l'excès de sa sensibilité, ses vertus dépendront du hasard & des circonstances, & jamais elle ne jouira d'un bonheur pur & durable.

LETTRE XV.

La Vicomtesse à la Baronne.

QUE j'ai besoin de vous, ma chère amie! ma situation devient tous les jours plus pénible. Ma fille!.....vous saurez ces tristes détails quand je vous verrai, il m'est impossible de les écrire. D'un autre côté, M. de Valcé me cause tous les chagrins qu'il peut me donner. Je ne le vois presque

presque plus, mais je sais qu'il se ruine au jeu & en folles dépenses : enfin, il est, dit-on, passionnément amoureux d'une Danseuse qui vient de débuter à l'Opera ; vous sentez à quel point de désordre de semblables goûts doivent naturellement le conduire, & quel avenir j'envisage pour ma fille ! Ce qui met le comble à ma peine, c'est qu'elle est absolument insensible à la conduite de son mari, & à la perte de sa propre réputation. Il est vrai que tout semble se réunir pour prolonger ses erreurs & son aveuglement. Malgré l'éclat de ses imprudences, elle est toujours aussi bien accueillie, aussi recherchée ; on la déchire sans doute, mais elle n'en est pas moins à la mode, & elle doit croire qu'avec des agrémens & de la naissance, on peut tout se permettre impunément. Il faut convenir d'une chose, c'est que de notre temps, c'est-à-dire, il y a quinze ans, le monde étoit infiniment moins dangereux pour une jeune personne qu'il ne l'est maintenant ; il falloit avoir une bonne conduite pour y vivre avec agrément. Ce qui eût perdu sans retour alors, est à peine remarqué aujourd'hui ; les jeunes femmes vont seules à vingt ans, & reçoivent chez elles tous les jeunes gens de cet âge : elles ont de petites loges, & s'y trouvent seules avec des hommes, ou du moins elles y vont sans *Chaperon* ainsi qu'au bal de l'Opéra, & même là, quelquefois elles ne sont accompagnées que par une femme-de-chambre. Toutes ces choses, jadis, eus-

sent affiché, &, pour ainsi dire, déshonoré, une jeune personne ; aujourd'hui elles ont passé en usage : enfin, autrefois, pour avoir un amant, il falloit surmonter de grands obstacles, & s'exposer à mille dangers ; il étoit impossible de le recevoir chez soi, & très-difficile de le rencontrer ; on étoit donc obligée de recourir à des moyens qui demandoient une audace dont peu de femmes sont capables ; ainsi la crainte & la timidité arrêtoient souvent celles que la vertu seule n'auroit pu retenir : présentement on ne peut plus ni s'afficher ni se perdre, & il me semble également difficile de se déshonorer ou de conserver une réputation sans tache. Cette liberté, dégénérée en licence, se manifeste en tout, dans les actions, dans les discours ; le ton se corrompt comme les mœurs ; on voit les jeunes personnes (qui sont dans le monde depuis six ou sept ans) se piquer ouvertement d'irréligion, croyant que l'impiété tient lieu d'esprit, & qu'être Athée, c'est être Philosophe ; la modestie n'est plus qu'un maintien de cérémonie, qu'une *grimace de cercle* à laquelle on renonce entièrement des qu'on ne se trouve plus avec cinquante personnes ; en un mot, cette révolution se fait remarquer jusques dans l'habillement des femmes. Je ne puis m'accoutumer à les voir aux spectacles, aux promenades, sans collier, sans poudre, avec ces robes à la fois si négligées & si recherchées, avec ces cheveux en désordre & traînant sur les épaules,

après une toilette de trois heures; enfin, il me semble que cette affectation de négligence, & cet air d'abandon doivent moins en imposer aux hommes que la parure & l'habillement décent & noble que nous étions obligées de porter dans notre jeunesse, toutes les fois que nous paroissions en public. Ah, ma chère amie, qu'il est cruel de penser qu'Adele & Constance seront bientôt à la veille de débuter dans un monde si rempli d'écueils! Comment les armer contre tant de dangers? Comment, sur-tout, les empêcher de profiter de l'extrême facilité qu'elles trouveront à s'égarer, à se perdre?...... Il s'en faut bien maintenant que je sois spectatrice indifférente des événemens de la société : tout ce que j'y vois, tout ce que j'y remarque, m'affecte & m'intéresse, puisqu'enfin c'est-là le théâtre où Constance doit passer sa vie. Les ridicules, les travers, les folies que j'observe, ne me fournissent plus à présent des sujets de moqueries & de plaisanteries; je m'afflige véritablement de ce qui m'eût amusé jadis; aussi j'ai perdu toute cette gaieté que l'on m'a tant enviée. La raison ne me vaut rien, car elle m'a ôté tout ce que j'avois d'agrémens, elle ne sied qu'à ceux qui l'ont toujours consultée; c'est pourquoi elle vous va si bien & me rend si maussade. Adieu, mon cœur, Madame d'Ostalis est arrivée Lundi dernier en parfaite santé, elle m'assure que vous serez ici vers la fin de Novembre,

 mais

mais je n'ose pas encore m'en flatter. Je ne vous attends toujours qu'au mois de Decembre.

LETTRE XVI.

Réponse de la Baronne.

TOUTES vos observations sont parfaitement justes, ma chère amie. Il est bien vrai que le monde est infiniment plus dangereux qu'il ne l'étoit de notre temps, mais je crois qu'une jeune personne bien née & bien élevée pourra facilement éviter les écueils qu'on y rencontre. Le plus grand de tous est certainement, comme vous le remarquez, l'excessive liberté que l'usage, depuis quelques années, accorde à toutes les jeunes femmes : mais quand ma fille entrera dans la société, elle aura surement de la raison, des principes bien affermis, un cœur pur, un esprit juste, des sentimens nobles, & un grand desir de se distinguer par sa conduite & ses vertus. Alors je lui présenterai le tableau du monde que vous m'avez tracé si fidelement, & je lui dirai : " Songez que cette liberté, dont les " jeunes femmes jouissent aujourd'hui, nuit " beaucoup plus à leur réputation qu'elle " ne peut servir à leurs plaisirs ; n'en pro- " fitez donc point si vouz voulez passer pour " ètre irréprochable."

Mais,

Mais, me direz-vous, êtes-vous bien sûre que malgré la mode & l'exemple, votre fille aura le courage de suivre ce conseil ? Oui, sans doute, elle le suivra, ou tout ce que je fais pour elle seroit inutile & perdu. Je dirai plus, elle le suivra, ce conseil, sans aucun effort, & même avec plaisir : quand on est honnête, quand on a le ferme projet de l'être toujours, quand on est enfin bien véritablement exempte de toute coquetterie, on respecte toutes les bienséances, parce qu'aucune alors ne peut paroître gênante. Vites-vous jamais la beauté redouter l'éclat brillant du grand jour ? De même, la tranquille innocence n'évite point les témoins, & ne craint point d'être observée. Ainsi, ma fille n'ira pas au Bal de l'Opéra en secret avec sa femme-de-chambre ; elle n'aura point à vingt ans de petite loge ; elle n'ira jamais sans y être accompagnée d'une femme plus âgée qu'elle : on ne la rencontrera point montant à cheval, & suivie seulement d'un Palefrenier, &c. Lorsqu'on n'a point d'intrigues, il est bien facile de faire à sa réputation d'aussi légers sacrifices. D'ailleurs, comptez-vous pour rien le plaisir si noble & si satisfaisant de se distinguer & de n'être jamais confondue dans la foule insensée des étourdies & des coquettes ? Au reste, la contagion n'est pas si générale, qu'on ne puisse citer encore beaucoup d'exemples & de modèles dignes d'être imités. J'ose dire que Madame d'Ostalis en est un. Madame de L... plus âgée, mais jeune encore, a-t-elle ja-

 mais

mais fait une démarche imprudente ou légère ? Avec une figure si noble, si intéressante, avec tant d'éclat & de fraîcheur, a-t-elle seulement donné lieu de dire qu'aucun homme fût amoureux d'elle ? Sa modestie a tant de charmes, que nous avons vu un moment toutes les jeunes femmes chercher à paroître timides comme elle. Mais malheureusement *ne rougit pas qui veut ;* aussi cette mode a-t-elle peu duré. Il existe encore plusieurs autres jeunes personnes aussi distinguées par leur conduite que par leurs agrémens ; entre autres, Madame de P. . . . qui, avec l'esprit le plus séduisant, le plus charmant visage, & toute la gaieté de la jeunesse, a su cependant obtenir une réputation que l'envie même n'osa jamais essayer d'attaquer. Ces exemples doivent nous prouver, ma chère amie, qu'il est très-possible qu'un bon naturel puisse préserver de tous les dangers que vous craignez tant pour Constance. Elevez-la bien, occupez-vous toujours autant d'elle, & soyez sans inquiétude pour l'avenir.

LETTRE XVII.

Madame d'Ostalis à la Baronne.

JE vous ai déjà dit, ma chère tante, que j'avois vu le Chevalier de Valmont, & combien il m'avoit paru aimable; mais je puis à présent vous en parler avec plus de détail,

tail, car j'ai soupé hier avec lui chez Madame de Limours. Madame de Valcé y étoit, & je ne l'ai jamais vue plus parée, plus gaie, & plus brillante. Tout cela n'étoit point sans dessein, & peut être sans succès....Le Chevalier de Valmont est bien jeune, il a bien peu d'expérience...... Cependant j'ai cru remarquer que la coquetterie de Madame de Valcé l'étonne encore plus qu'elle ne le séduit....Ah, s'il pouvoit lire dans l'avenir, & prévoir le bonheur qu'on lui destine, s'il sait le mériter! ... Il échapperoit, j'en suis sûre, à tous les piéges qu'on va lui tendre.....Après le souper, il s'est approché de moi, & m'a demandé de vos nouvelles avec un air d'intérêt qui m'a touchée; il a fait deux ou trois questions sur Adele, & quand j'ai dit qu'elle étoit prodigieusement grandie, embellie, je crois en vérité qu'il a rougi, mais je suis certaine qu'il a soupiré. Madame de Valcé est venue nous interrompre en lui présentant une carte de Wisk, & il m'a quittée pour aller jouer avec elle tout le reste de la soirée. Je n'ai pu pénétrer si Madame de Limours s'apperçoit des projets de Madame de Valcé: elle a de la pénétration naturelle, mais elle ne voit bien que lorsqu'elle est de sang froid, & le plus léger degré d'intérêt suffit pour l'aveugler. Il y a des momens où elle se persuade encore que sa fille n'a que des imprudences à se reprocher, &, par exemple, elle croit de très-bonne-foi que l'existence de Madame de Valcé dans le monde est tout aussi

agréable qu'elle le fut jamais. Quand on a un beau nom, de la jeunesse, & un mari que rien ne peut fâcher, on n'est point bannie de la société. Madame de Valcé est jolie, elle orne une fête, elle est priée à tous les bals & à tous les soupers, ce qui durera jusqu'au moment où elle sera forcée de quitter les plumes, les fleurs, & la danse. Voilà en quoi consiste toute sa considération actuelle. Du reste, elle éprouve continuellement toutes les humiliations auxquelles expose inévitablement la mauvaise conduite. Il n'y a pas une jeune personne nouvellement mariée qui voulût paroître en public avec elle ; les femmes même qui la voient chez elle évitent avec soin tout ce qui pourroit afficher une intimité véritable : enfin, toutes les belles-mères & toutes les mères qui craignent pour leurs filles une semblable liaison, la traitent avec un dédain qui va très-souvent jusqu'à l'impolitesse la plus marquée. On la voit sans cesse faire des avances ou froidement reçues, ou rejetées ouvertement ; essuyer tous ces dégoûts sans oser s'en plaindre, & chercher à s'en venger en déchirant toutes les femmes qui jouissent d'une bonne réputation. Elle vient de perdre du moins pour quelque temps, son amie Madame de Germeuil ; le mari de cette dernière, moins insouciant que M. de Valcé, a pris de l'humeur ; & après beaucoup de scènes & d'éclat, il a emmené Madame de Germeuil dans une Terre à soixante lieues de Paris. On dit qu'il reviendra sur la fin de l'hiver, mais qu'il laissera

sera sa femme dans cet exil, au moins pendant deux ans.

Adieu, ma chère tante; j'ai commencé le portrait de mes deux filles, & surement vous le trouverez à votre retour dans votre cabinet. J'ai trouvé Seraphine un peu gâtée par ma belle-mère, qui s'est trop amusée de son espiéglerie naturelle, ce qui l'a fort augmentée; mais Diane est toujours aussi douce & aussi bonne. Je leur enseigne moi-même la musique & le dessin. Etant l'une & l'autre de même âge, & apprenant ensemble, elles ont beaucoup d'émulation, sentiment que j'entretiendrai autant qu'il me sera possible, car il peut être infiniment utile quand on sait en profiter adroitement.

LETTRE XVIII.

Réponse de la Baronne.

Je serai dans trois semaines au plus tard, à Paris, ma chère fille, & j'écris par ce même courier à la Vicomtesse, pour l'instruire enfin de mon projet de voyager en Italie le printemps prochain. Je vous prie d'aller la voir, & de lui faire comprendre mes raisons, car il est impossible qu'une Lettre puisse les expliquer toutes.

Parlons à présent de vos filles: Mettez tous vos soins à corriger Seraphine de cette espiéglerie & de cette mutinerie qui pourroient si facilement dégénérer en véritable malignité. Montaigne a dit:

" Et

“ Et tel père est si sot de prendre à bon “ augure quand il voit son fils gourmer un “ Paysan ou un Laquais qui ne se défend “ point ; ce sont les vraies semences & “ racines de la cruauté, de la tyrannie, & “ de la trahison *(a)*.” Ainsi, punissez sévèrement Seraphine à la première malice, & sur-tout ne riez point de ses espiégleries, & ne les contez jamais devant elle en plaisantant ; car l'amour-propre est plus puissant que la crainte des châtimens ; & le plaisir d'amuser les autres, & d'être citée, lui feroit braver toutes les pénitences du monde. Il est bien important qu'un enfant soit convaincu que tout ce qui est mal est haïssable, & ne peut inspirer que le mépris : mais lorsque vous le punissez en riant de sa faute, il doit en conclure qu'il y a des vices séduisans, & qui peuvent même contribuer à rendre plus aimable : cette pernicieuse idée a gâté plus d'un caractère. Vous connoissez Madame de Clarence, elle ne doit tous ses défauts qu'au desir de paroître piquante, parce qu'elle

---

(a) Rousseau dit aussi la même chose : “ Si un “ enfant osoit frapper sérieusement quelqu'un, fût-“ ce son laquais, fût-ce le bourreau, faites qu'on lui “ rende toujours ses coups avec usure.... J'ai vu “ d'imprudentes gouvernantes animer la mutinerie “ d'un enfant, l'exciter à battre, s'en laisser battre “ elles-mêmes, & rire de ses foibles coups, sans “ songer qu'ils étoient autant de meurtres dans l'in-“ tention du petit furieux, & que celui qui veut “ battre étant jeune, voudra tuer étant grand.”

Emile, tome premier.

est

est persuadée qu'une personne douce est toujours insipide. Il faut être bien peu capable de réflexion, pour croire que les charmes de la douceur & de la complaisance nuisent aux autres agrémens, & pour penser que la brusquerie, les caprices & la contrariété puissent donner de la grâce, & tenir lieu d'esprit.

Je vous recommande aussi, ma chère enfant, de n'employer qu'avec une extrême précaution le dangereux moyen de l'émulation; prenez bien garde de les rendre envieuses l'une de l'autre; si jamais elles se livroient à cet affreux sentiment, leurs cœurs se corromproient sans ressource. Pour les en préserver, soyez toujours invariablement juste. Un éloge mérité n'excite l'envie & la haine que de ceux qui sont entièrement pervertis, excepté dans tout ce qui touche directement le cœur: par exemple, si Diane pénétroit que vous pensez qu'elle ne vous aime pas avec la tendresse que Seraphine a pour vous, elle éprouveroit certainement un chagrin jaloux qui lui feroit prendre sa sœur en aversion. Il n'y a point d'enfant auquel cette idée, fondée ou non, ne donne une excessive jalousie, même celui qui sans aucune envie, entendroit louer son frère ou sa sœur sur les qualités dont il seroit dépourvu. L'équité naturelle nous persuade qu'on ne nous accorde que le degré d'affection qu'on nous croit nous-mêmes susceptibles d'éprouver; & dans l'âge ou rien n'a pu corrompre encore, on préfère le bonheur d'être

aimé au vain plaisir d'être applaudi : & voilà pourquoi la même enfant qui verroit avec joie les succès de sa sœur, ne pourroit cependant supporter l'idée d'être moins aimée qu'elle. Que vos filles soient persuadées qu'au fond, vous n'aimez pas mieux l'une que l'autre, & que vous comptez également sur la tendresse de toutes deux. Louez-les, ou blâmez-les sans aucune partialité, & vos jugemens ne produiront jamais d'aigreur entr'elles. Mais si vous aviez la foiblesse de témoigner à l'une ou à l'autre la plus légère préférence sur des choses frivoles, sur des avantages personnels ; si, par exemple, vous caressiez Diane plus que sa sœur, parce qu'elle est plus jolie, ou si vous paroissiez préférer l'entretien de Seraphine, parce qu'elle est plus spirituelle, vous les rendriez bientôt jalouses l'une de l'autre, & vous leur raviriez toutes les qualités qu'elles doivent à la nature & à vos soins. Je vois très-clairement par le détail que vous me faites, que le Chevalier de Valmont va devenir amoureux de Madame de Valcé : d'après l'opinion que je m'étois formée de son caractère & de son cœur, je n'aurois pas cru qu'une coquette dût lui tourner la tête si promptement. Ah ! s'il est vain, s'il est foible, tout est dit....Je vous avoue cependant que je renoncerois avec peine à une idée qui, malgré moi, m'occupe depuis que je le connois ; je l'ai bien étudié dans son enfance, il promettoit tant !..... Les Lettres de son grand-père & celles du Comte

de

de Roseville en font tant d'éloges ! Il a un extérieur si agréable !.....Enfin, je le verrai, je l'observerai moi-même, & surement je saurai à quoi m'en tenir avant de partir pour l'Italie. Au reste, prenez bien garde que Madame de Limours ne puisse s'appercevoir de l'intérêt que vous prenez à lui, car elle en devineroit facilement le motif, & c'est un secret que je ne lui confierai jamais. Si le Chevalier de Valmont justifie l'idée que j'ai de lui, si j'emporte en Italie les espérances que j'ai conçues, je veux que ma fille n'ait pas le plus léger soupçon de mes desseins. Il faut que non-seulement une jeune personne ne soit dans aucun moment occupée de l'idée de se marier, mais qu'elle puisse penser qu'il est très possible qu'on ne la marie jamais. On n'aime point son état quand on sait qu'on doit le quitter bientôt. D'ailleurs, faire connoître à sa fille l'époux qu'on lui destine, c'est l'autoriser à placer son bonheur dans des projets que mille événemens peuvent renverser : & même, en supposant qu'ils se réalisassent, une pareille confidence seroit toujours imprudente ; elle doit naturellement enflammer l'imagination d'une jeune personne, exalter sa tête, & la livrer aux illusions séduisantes de la plus dangereuse de toutes les passions. Vous connoissez Madame de Limours, elle est dans la société d'une extrême sureté, mais elle ne peut garder fidèlement que les secrets qui ne l'intéressent point, & il est impossible qu'elle ne trahisse pas tous ceux qui la touchent.

touchent. Sa sensibilité est trop vraie pour ne pas attacher fortement, & trop imprudente pour inspirer la confiance. Quand son cœur ne prend que peu de part aux confidences qu'on lui fait, elle montre une discrétion, une réserve à toute épreuve, elle est alors impénétrable; mais quand le secret lui cause du chagrin ou de la joie, il est écrit dans ses yeux, sur son visage, & les moins clairvoyans peuvent le deviner. Ainsi, par une bizarrerie peu commune, de toutes les personnes de sa société, son amie intime est précisément la seule qui doive se défier d'elle. A-t-elle pu garder le secret du mariage projeté entre Constance & Théodore? Je suis certaine que sa fille même en est instruite: grâces à toutes mes précautions, Théodore l'ignore encore, mais je ne pourrai peut-être pas le lui cacher aussi long-temps que je l'aurois voulu: au reste, cette découverte a bien moins d'inconvéniens pour un homme que pour une jeune personne. Adieu, ma chère fille; je vous écrirai encore avant mon départ.

LETTRE XIX.

La Baronne à la Vicomtesse.

J'AI, ma chère amie, une confidence à vous faire qui me pèse beaucoup, je l'avoue, & je sens même que je n'aurois pas

la force de vous dire moi même une chose qui, soyez-en bien sûre, coûtera à mon cœur autant qu'au vôtre. Je suis forcée de me séparer encore de vous, & pour longtemps : je vais passer l'hiver à Paris, mais nous partirons ce printemps pour l'Italie, & nous y resterons dix-huit mois. Vous trouverez sans doute que mes enfans sont bien jeunes pour les faire voyager, cependant il faut observer qu'ils sont plus raisonnables qu'on ne l'est communément à leur âge : d'ailleurs, ce ne sont ni les hommes ni les loix qu'on doit étudier en Italie, mes enfans y prendront le goût des arts, y perfectionneront le talent du dessin ; & en s'amusant, en admirant les monumens & les débris de la grandeur Romaine, ils acquerront une connoissance approfondie de cette intéressante histoire : enfin, mon fils guidé par un père aussi tendre qu'éclairé, apprendra à bien faire un journal, à n'écrire que ce qui mérite d'être retenu ; en un mot, à voyager avec fruit. Je ramenerai Adele à quatorze ans, excellente musicienne, dessinant parfaitement, parlant & chantant l'Italien comme une Italienne même, & ayant perdu pour toujours toutes les petites délicatesses de femme dont on ne se guérit entièrement qu'en voyageant ; elle ne craindra ni la mer ni les mauvais chemins, elle saura dormir dans un cabaret aussi-bien que dans sa chambre ; elle apprendra à se contenter d'un mauvais souper, & à se passer de mille choses qu'elle regarde à présent com-

me absolument nécessaires. Je trouve encore dans ce projet beaucoup d'autres avantages que je ne puis détailler dans une seule Lettre, mais que vous connoîtrez par la suite, & dont vous sentirez surement toute l'importance. N'ajoutez point, ma chère amie, à la douleur que j'éprouverai en me séparant de vous, le chagrin de vous voir injuste & déraisonnable. Pensez-vous que je n'aie pas besoin de tout mon courage pour me résoudre à m'éloigner de vous & de Madame d'Ostalis? Mais est-il un sacrifice que je puisse refuser à mes enfans?...... Adieu, ma chère & veritable amie. Au nom du Ciel, ne me répondez point dans votre premier mouvement; épargnez-moi des reproches qui affligeroient mon cœur sans soulager le vôtre. Adieu; je pars dans quelque jours, ne m'écrivez plus, je vous en conjure; attendez mon retour, écoutez-moi encore avant de vous plaindre & de me condamner.

LETTRE XX.

Le Chevalier d'Herbain à la Baronne.

IL faut absolument, Madame, que je vous demande raison des procédés & de la conduite de Madame d'Ostalis. Il n'y a plus moyen d'y tenir, & réellement elle devient tout-à-fait insociable. Je conviens

viens qu'elle a toujours plusieurs bonnes qualités, elle a du naturel, de la douceur, elle ne dit du mal de personne, elle paroît ne rien blâmer de ce qu'elle voit; mais il y a bien de l'hypocrisie dans cette indulgence apparente, ou, pour mieux dire, elle a une manière de critique infiniment plus mordante que ne pourroit l'être la médisance; car ce n'est point par ses discours qu'elle censure nos actions, mais par sa conduite. Je vais entrer dans quelques détails qui vous feront connoître à quel point elle pousse à cet égard la dissimulation & la noirceur. J'ai fait un petit voyage à la campagne, il y a trois semaines, chez Madame de R***; il y avoit beaucoup de monde, Madame d'Ostalis y vint, & y réussit assez bien pendant vingt-quatre heures. Après le diner, en sortant de table, les hommes alloient jouer au billard, & les Dames se retiroient & s'enfermoient dans un petit cabinet pour parfiler à tête reposée. Madame d'Ostalis eut la complaisance de leur sacrifier sa broderie & sa tapisserie, & de leur lire tout haut sans en être écoutée, de mauvais romans qui surement l'ennuyoient beaucoup. Un jour, avant la promenade, nous étions rassemblés dans le sallon, quand tout-à-coup Madame de R*** remarqua que les franges d'or de mon habit seroient *excellentes* à parfiler; au même instant, un mouvement de gaieté la porte à couper une de mes franges: aussitôt je suis entouré de dix femmes, qui, avec une grâce & une vivacité

charmantes, me déshabillent, m'arrachent mon habit, & mettent toutes mes franges & tous mes galons dans leurs sacs. La seule Madame d'Ostalis ne daigna pas me prendre un brin d'or, sous prétexte qu'elle ne parfiloit pas, mais elle rit beaucoup de la plaisanterie, & elle eut l'air de la trouver fort simple. Outré, je vous l'avoue, de sa fausseté, je résolus de la démasquer: j'envoie sur le champ mon Valet-de chambre à Paris, il m'en rapporte le lendemain un grand manteau de femme entièrement bordé de superbes franges d'or, alors j'arrive dans le sallon. A la vue du manteau, toutes les femmes se lèvent; je les écarte, je m'approche de Madame d'Ostalis, & je lui tiens ce discours: Madame, comme vous êtes la seule qui ne m'ayez point volé, & qui n'ayez point voulu tremper dans *la conjuration des franges*, je vous donne cet or pour vous récompenser de votre probité. A ces mots, je lui présente le manteau: Madame d'Ostalis trouvant la plaisanterie assez mauvaise pour les autres femmes, rougit, & me dit en riant qu'elle ne parfile point, & que mon présent lui est inutile.... Mais, Madame, répondis-je, je vous ai vue parfiler cent fois des épaulettes de M. d'Ostalis & vos garnitures de robes. A cette dernière réplique, Madame d'Ostalis s'embarasse davantage, & voit clairement que je veux prouver publiquement qu'elle n'a point adopté, même dans les plus petites choses, la façon de penser générale. Sa situation étoit pénible; elle

a la

a la bizarrerie de ne vouloir accepter, sur tout d'un homme, ni or ni argent, sous quelque forme qu'on les lui présente, & cependant elle ne vouloit point afficher une délicatesse qui eût offensé dix femmes ; enfin, se remettant de son trouble, & reprenant son air ouvert & gai : encore une fois, dit-elle, je ne parfile plus, la broderie m'a fait absolument abandonner le parfilage : ainsi, je ne veux point accepter une très-jolie chose qui ne me feroit qu'un médiocre plaisir; mais vendez-le nous, c'est-à-dire, faisons-en une loterie. Je fus confondu de la proposition qui prit fort bien dans l'assemblée. Madame d'Ostalis, sans vouloir m'écouter, estime la valeur du manteau, fait faire les billets, en prend un, distribue les autres, en met l'argent dans mon chapeau, & tire la loterie. Le sort donne le manteau à Madame de K***, qui fut parfaitement satisfaite de ce dénouement, & qui trouva cette plaisanterie tout aussi bonne que celle de la veille. Le lendemain j'eus une explication avec Madame d'Ostalis : Pourquoi, lui dis-je, refusez-vous un présent de parfilage, quand toutes les femmes en reçoivent & en demandent ? Madame de L***, que vous voyez sans cesse, ne se fait-elle pas donner par tous les hommes de sa connoissance des poupées d'or, des chiens d'or, des galons & même des bobines ? Mesdames de G***, de C***, de R***, &c. n'ont-elles pas toutes la même manie ? ...—Fort bien, mais

mais ce n'est pas la mienne.—Mais vous blâmez donc ces Dames?...—Moi! point du tout, j'ai même très-bonne opinion de toutes celles que vous venez de nommer, sur-tout de Madame de R***, que j'estime particulièrement, & à qui je crois des sentimens fort nobles...—Et trouvez-vous aussi *fort noble* cette manière de demander continuellement des présens qu'elle ne desire que pour les vendre? Par exemple, hier, au lieu de me dégalonner mon habit, n'eût-il pas été plus simple, plus naturel, plus franc, de me demander dix louis? . . .—— Croyez que si Madame de R*** eût fait quelques réflexions sur ce sujet, elle seroit exempte du petit ridicule que vous lui reprochez; & moi, je l'aurois peut-être, si j'eusse reçu une éducation différente. J'avoue que cette dernière réponse me toucha, car je dois convenir qu'en excusant dans les autres les torts qu'elle est incapable d'avoir, Madame d'Ostalis montre une sincérité qui persuade qu'elle pense en effet tout ce qu'elle dit, & que l'indulgence qu'elle témoigne est aussi vraie qu'estimable. Mais mon projet n'est point du tout de la louer: ainsi, reprenons le récit de mes sujets de plainte. De retour à Paris, je me trouve avec Madame d'Ostalis à souper chez Madame de Limours. Madame de Valcé & deux autres femmes arrivent à dix heures; & nous apprenent qu'elles ont été aux *Variétés amusantes*, & qu'elles ont vu *Jérôme Pointu, Eustache Pointu, & le Fou raisonnable.*

nable. Tout le monde se récrie sur le mérite de ces Pièces ; chacun les vante avec enthousiasme, excepté Madame d'Ostalis, qui garde un profond silence : enfin, nous la questionnons, & elle est obligée de convenir qu'elle ne connoît ni *le Fou raisonnable,* ni *Eustache Pointu,* ni *Jérôme Pointu.* Quoique ces Comédies soient nouvelles, tout Paris les sait déjà par cœur, & il est aussi honteux de n'y avoir point été, qu'il seroit extraordinaire de n'avoir jamais vu jouer Phédre ou Cinna. En effet, Madame d'Ostalis fut huée par tout ce qui étoit dans la chambre, nous la pressâmes unanimement d'aller le plus promptement qu'elle le pourroit aux Variétés amusantes : deux ou trois femmes l'engagent à fixer le jour, se chargent de faire louer une loge, & Madame d'Ostalis, pour se débarasser de leurs persécutions, promet d'y aller le sur-lendemain, *si elle n'est pas obligée de partir pour Versailles.* Le sur-lendemain elle part pour Versailles, & au moment où je vous écris, Madame, elle ne connoît encore de *Jérôme Pointu* & du *Fou raisonnable* que ce qu'elle en a pu apprendre par la renommée, ce qui n'en peut donner qu'une idée très-imparfaite ; car les traits les plus saillans de ces deux Pièces sont justement ceux qu'il est absolument impossible de pouvoir citer dans la conversation. Je me crus obligé de lui parler encore à ce sujet : convenez, lui dis-je, que vous ne voulez point aller aux Variétés amusantes, parce qu'on vous a dit que ce Spectacle n'est pas d'une décence bien exacte ; mais vous

aimez la Comédie Françoise, & vous y voyez jouer souvent des Pièces très-libres: toutes celles de Dancourt, par exemple ?.... —Si l'on n'y jouoit que celles-là, je n'irois point, car alors ce spectacle seroit avili, & l'on ne pourroit s'y montrer sans afficher le mépris des bienséances qu'une femme doit respecter le plus. D'ailleurs, pensez vous que la Pièce la plus libre de la Comédie Françoise le soit autant que le *Chef-d'œuvre* des Variétés amusantes ? — Oh, non certainement ; mais enfin tout le monde y va. .... — Je pourrois vous citer plusieurs femmes que l'exemple n'a point entraînées, Mesdames de S****, de Cr****, & sans doute beaucoup d'autres que je ne connois pas : au reste, quand la mode dont vous parlez seroit absolument universelle, il ne m'en paroîtroit que plus tenant de ne pas l'adopter, puisque je me distinguerois mieux encore en ne la suivant pas. Comment trouvez-vous, Madame, cet excès de vanité dans une jeune personne si simple & si modeste en apparence ? Cet orgueil révolte d'autant plus, qu'assurément aujourd'hui toutes les femmes, en général, en sont bien incapables, on peut même dire, sans les flatter, qu'excepté la petite prétention de se faire remarquer par leur parure, elles sont d'une humilité singulière, car elles n'ont pas le plus léger desir de se distinguer! elles font toutes les mêmes choses, parlent & agissent de même, & surement (si l'on en juge par leur conduite) elles ne prétendent à l'admiration de personne. Pour Madame d'Ostalis,

d'Ostalis, elle parvient, il est vrai, à son but ; elle se distingue, elle jouit d'une très-grande considération dans la société ; elle est si douce, si égale & si obligeante, que ses envieux même ne peuvent la haïr ; elle a des amis sincères ; elle est adorée de sa famille & de son mari ; mais malgré tous ces avantages apparens, la singularité de sa conduite l'expose à tous les traits les plus cruels dont la médisance & la calomnie puissent accabler une jeune femme. Par exemple, on dit qu'elle n'est point *piquante*, parce qu'elle n'est jamais ni dédaigneuse, ni coquette, ni capricieuse ; on compte pour rien l'attachement qu'elle a pour vous, Madame, pour son mari, & pour ses enfans ; & l'on prétend qu'elle n'a point d'amant, uniquement parce qu'elle manque de sensibilité. Le déchaînement va plus loin ; quoique les hommes la trouvent à la fois belle & jolie, les femmes disent seulement qu'elle a *de la beauté*, expression inventée malignement par elles, & qui signifie *de la régularité, sans grâces & sans agrémens* ; d'autres soutiennent qu'elle n'a *point d'aisance dans la taille*, &c. enfin, Madame, vous n'imaginez pas tous les ridicules qu'on lui donne ; & voilà ce qu'elle s'attire elle-même, vous en conviendrez, par des manières qui deviennent tous les jours plus étranges & moins supportables ; mon attachement pour vous, & mon penchant pour elle, m'engagent à vous parler avec cette franchise, qui, j'ose m'en flatter, ne vous déplaira point. Adieu, Madame ; mandez-nous donc s'il est

vrai que votre retour ici soit différé, ou si nous pouvons espérer de vous voir arriver sur la fin du mois.

LETTRE XXI.

Madame d' Ostalis à la Baronne.

CETTE Lettre, ma chère tante, ne vous parviendra peut-être point, car je vous suppose en route à présent ; mais dans le doute, je ne puis m'empêcher de vous écrire quelques détails qui sont faits pour vous intéresser. Madame de Valcé a rompu entièrement avec M. de Creny, elle a tout-à-coup fait connoissance avec la tante du Chevalier de Valmont, Madame d'Olcy ; elle soupe chez elle trois fois par semaine, & tout le monde dit que c'est uniquement pour y rencontrer le Chevalier de Valmont ; enfin, son penchant pour lui n'est plus ignoré que de Madame de Limours. M. d'Aimeri s'en est apperçu, & il a parlé de sa coquetterie à M. d'Ostalis ; le Chevalier de Valmont jusqu'ici se conduit à merveille, je crois qu'il trouve Madame de Valcé fort jolie, mais il est certainement révolté de ses avances, & n'y répond point du tout. Madame de Valcé commence à prendre une autre tournure avec lui ; elle a quitté le ton de la plaisanterie & l'air de la gaieté ; elle affecte la tristesse, & joue la distraction ;

cette

cette manière est plus dangereuse, & il ne seroit pas étonnant qu'elle séduisît un jeune homme sensible & sans expérience. Mais vous arrivez ma chère tante, & mon oncle pourra donner d'utiles conseils au Chevalier de Valmont ; ainsi, j'espère que ce dernier ne sera point la dupe de tous les artifices qu'on va mettre en œuvre pour lui ravir sa liberté. Vous ne le trouverez point ici à votre arrivée ; M. d'Aimeri l'arrache de Paris, peut-être à dessein ; il part demain, & va passer quinze jours dans un château de Picardie, chez une parente de son grand-père. Je ne puis vous dissimuler qu'il paroît quitter Paris avec beaucoup de peine ; il a dîné aujourd'hui chez ma belle-mère, on a parlé de son départ, & j'ai remarqué avec chagrin que cet entretien l'attristoit infiniment.

J'ai été avant-hier, pour la première fois de ma vie, à un *Colin Maillard*, chez Madame de Clarence : car il faut que vous sachiez, ma chère tante, que depuis six mois, on donne, au lieu de soupers dansans, des soupers où l'on joue au Colin-Maillard, à *Traîne ballet*, &c. Vous croyez, sans doute, que ces divertissemens enfantins ne sont point prémédités, & que la seule gaieté les fait naître au sein d'une société peu nombreuse & bien choisie, point du tout ; vous recevrez tout-à-coup une invitation de *Traîne-ballet* quinze jours d'avance, & souvent de la part d'une personne avec laquelle vous n'avez aucune liaison particulière, comme moi, par exemple, avec

Madame de Clarence. J'arrivai donc hier chez elle à neuf heures & demie, & en habit de Colin-Maillard, c'est-à-dire, en lévite; je trouve huit ou dix jeunes personnes, autant d'hommes de leur âge, & cinq ou six belles-mères, toute cette compagnie tristement rangée en cercle, & paroissant attendre sans aucune impatience l'heure indiquée pour les jeux qui ne commencent qu'après souper, car on ne peut se résoudre à se décoëffer & à déranger sa parure avant onze heures ou minuit, disposition qui s'accorde mal avec la gaieté que semblent exiger de semblables parties. Madame de Valcé & le Chevalier de Valmont étoient à ce souper, la première affectant de ne prendre part à rien, & plongée dans une profonde rêverie, cependant de temps en temps, cherchant des yeux le Chevalier de Valmont, & fixant sur lui un regard aussi doux que trompeur.... Enfin, onze heures sonnent, les belles-mères s'établissent à une partie de Wisk, & le Colin-Maillard commence; alors se manifestent très-clairement plusieurs sentimens ignorés, ou seulement soupçonnés, on voit le Colin-Maillard ne s'attacher qu'à saisir celle dont il est occupé; l'embarras feint ou vrai, d'un côté, l'empressement de l'autre, la coquetterie, la fatuité, tous ces différens mouvemens en activité, décèlent aux yeux les moins pénétrans les petites intrigues de la société. Le jeu étoit fort animé, à l'exception de deux ou trois personnes indifférentes, tout le monde couroit & crioit,

mais

mais la gaieté innocente est la seule véritable & la seule communicative : en faisant beaucoup de bruit, de folies, on la contrefait, mais on ne l'inspire point : aussi M. d'Ostalis, Mesdames de S..... & moi, étions-nous d'une tristesse mortelle, & *Traîne-ballet* même, auquel vous nous avez vu jouer de si bon cœur à la campagne, ne put nous égayer un moment. J'avoue que j'éprouvois un embarras insurmontable toutes les fois que j'étois obligée de poursuivre cinq ou six jeunes gens que je connois à peine, & certainement je leur donnois très-gauchement les coups de mouchoir que je recevois d'eux, moi-même, avec encore plus de répugnance. Une *polissonnerie* générale termina cette charmante soirée, on renversa les tables, les meubles, on jeta dans la chambre vingt carafes d'eau : enfin, je me retirai à une heure & demie, excédée de fatigue, assommée de coups, & laissant Madame de Clarence avec une extinction de voix, une robe déchirée en mille morceaux, une écorchure au bras, une contusion à la tête, mais s'applaudissant d'avoir donné un souper d'une semblable gaieté, & se flattant qu'il feroit la nouvelle du lendemain. Je crois que vous êtes bien sûre, ma chère tante, qu'on ne me verra plus à ces bruyantes assemblées, & que je n'y aurois même pas été du tout, si j'avois trois ou quatre ans de moins. Adieu, ma chère tante; envoyez-moi de grâce le fidèle Brunel, pour m'instruire du jour de

votre arrivée, afin que je puisse aller au-devant de vous.

LETTRE XXII.

La Baronne à Madame de Valmont.

De Paris.

JE suis arrivée, Madame, avant hier, & je ne puis vous parler encore de M. d'Aimeri & du Chevalier de Valmont; ils sont toujours en Picardie; mais j'ai reçu aujourd'hui une Lettre de M. d'Aimeri, qui m'annonce que j'aurai le plaisir de le voir dans quatre ou cinq jours au plus tard: au reste, tout ce qui connoît ici le Chevalier de Valmont est enchanté de lui, & l'on vante également ses agrémens, son esprit, sa douceur & sa conduite. Il est bien à desirer que M. d'Aimeri ne le livre à lui-même que dans deux ou trois ans, c'est-à-dire, qu'il le suive par-tout jusqu'à cette époque, comme il a fait jusqu'ici. M. d'Aimeri n'aime pas le monde, mais il n'est permis de suivre ses goûts qu'après avoir rempli ses devoirs, & l'on ne peut songer à vivre pour soi, que lorsqu'on n'est plus utile à ses enfans.

J'ai reçu hier la visite de Madame d'Olcy; le Chevalier de Valmont réussit trop bien dans le monde, pour qu'elle n'ait pas pour lui, non-seulement les sentimens

d'une

d'une tante, mais ceux *d'une mère ;* ce sont ses expressions. Elle m'a fait entendre qu'elle avoit déjà des vues pour son établissement, il me semble qve c'est s'en occuper de bien bonne heure ; & j'avoue que ce ne seroit pas Madame d'Olcy qui me détermineroit dans mon choix, car j'imagine qu'elle compte pour peu de chose le mérite personnel, & pour rien l'avantage d'une bonne éducation, dans une affaire d'où dépend le bonheur de la vie : je crois qu'il ne faut jamais consulter les personnes que la vanité seule conduit & détermine. Je vous envoie, Madame, les Livres que vous desiriez, & j'y joins un Livre nouveau qui fait assez de bruit. C'est le coup d'essai de Porphire, ce jeune homme, élève de M. de Lagaraye, dont vous m'avez entendu parler si souvent. Cet ouvrage me paroît digne de vous intéresser ; quoiqu'il soit moderne, vous le lirez plus d'une fois avec plaisir ; le style en est pur & naturel ; on n'y trouve point des phrases obscures, recherchées, amphibologiques, & de ces disparates choquantes qui décèlent tout-à-coup le mauvais goût d'un écrivain ; on sait bien que le meilleur ouvrage a ses défauts & ses morceaux foibles ; mais un Auteur qui sait écrire aura toujours de la clarté, de la vérité, & le ton qui convient au sujet qu'il traite.

LETTRE XXIII.

La même à Madame d'Ostalis.

EH, bien, ma chère fille, malgré tout le desir que nous en avions l'une & l'autre, vous n'aurez point été témoin de la première entrevue d'Adèle & du Chevalier de Valmont! M. d'Aimeri qui ne devoit partir de S..... que le vingt, est arrivé hier au soir, & j'ai reçu sa visite ce matin; Adèle venoit de me quitter pour aller écrire. J'étois seule dans mon cabinet, quand tout-à-coup on m'annonce M. d'Aimeri & le Chevalier de Valmont; le dernier nom m'a causé une espèce de saisissement qui certainement auroit trahi mon secret aux yeux de Madame de Limours, si elle eût été présente. Nous ne devons pas tirer vanité de notre prudence, car il y a des momens où la femme la moins étourdie est bien indiscrète....Pour revenir au Chevalier de Valmont, il a un maintien, une physionomie, & des manières qui me plaisent également. Au bout d'un quart d'heure de conversation, M. d'Aimeri m'a demandé à voir Adèle, je sonne aussi-tôt, je fais appeller Adèle, & un moment après, elle entre en courant; mais appercevant M. d'Aimeri & son petit-fils, elle s'arrête tout-à-coup avec un air embarassé, & elle fait une grande révérence bien niaise, en rougissant

gissant de la manière la plus marquée..... Quel mouvement l'a fait rougir ? Etoit-ce timidité, surprise, *instinct*, *pressentiment* ? Voilà ce que nous ne saurons peut-être jamais. Vous imaginez bien que, dans cet instant, j'ai regardé le Chevalier de Valmont, & j'ai été très-satisfaite de l'impression que j'ai vue sur son visage; il considéroit Adèle avec autant de plaisir que de curiosité, & je suis bien sûre qu'il l'a trouvée charmante. M. d'Almane est entré dans mon cabinet, & il a retenu M. d'Aimeri à dîner avec nous. En sortant de table, M. d'Aimeri s'approche d'Adèle, & lui dit, que le Chevalier de Valmont se ressouvenant du goût qu'elle témoignoit dans son enfance pour l'Histoire Naturelle, s'est occupé pendant ses voyages, du soin de rassembler plusieurs échantillons de cailloux assez rares; & mon fils, continua M. d'Aimeri, " n'osant prendre la liberté " de vous les offrir lui-même, m'a prié de " vous les présenter." A ces mots, M. d'Aimeri prend des mains du Chevalier de Valmont une grande boîte contenant la plus charmante collection de cailloux, & il supplie Adèle de vouloir bien l'accepter; Adèle interdite, me regarde pour me consulter, je l'autorise par un signe, & la boîte est reçue avec un peu d'embarras & beaucoup de reconnoissance. Je vous le répète, je suis enchantée du Chevalier de Valmont; il est impossible, à dix-huit ans, d'être plus formé, plus aimable, en même temps d'avoir plus de réserve & de simplicité; mais

son

son cœur n'est plus à lui, j'en suis certaine; il a de la mélancolie, de la distraction, il est rêveur, il soupire ; enfin, il est amoureux & passionnément, j'en répondrois d'après tout ce que vous m'avez dit, & d'après ce que j'ai vu moi-même : ce ne peut être que de Madame de Valcé, j'avoue que ce choix m'afflige encore plus que le sentiment !....Ah, s'il a réellement une passion pour Madame de Valcé, il n'aimera jamais Adèle !..... Et je suis très-sûre qu'en effet Madame de Valcé lui tourne la tête. Je mourois d'envie de lui parler d'elle, & j'en ai trouvé une occasion très-simple. Vous savez qu'une des plus jolies miniatures que vous m'ayez données est celle qui représente Madame de Limours avec ses deux filles ; on a parlé de peinture, & j'ai dit que le portrait le plus ressemblant que j'eusse jamais vu étoit celui que vous aviez fait de Madame de Valcé : à cette phrase, le Chevalier de Valmont a rougi jusqu'à perdre contenance. J'ai eu l'air de ne pas m'en appercevoir, il s'est un peu remis de son trouble, & moi j'ai envoyé chercher le tableau ; M. d'Aimeri l'a beaucoup loué ; pour le Chevalier de Valmont, il étoit si hors de lui, qu'il en perdoit jusqu'à la crainte de se trahir ; il contemploit l'image de Madame de Valcé avec un ravissement qui, je ne vous le cache pas, m'a causé autant de surprise que d'humeur. Je ne conçois pas qu'une coquette aussi déclarée, avec un ton si léger, un esprit si médiocre, une femme enfin qui n'a pour tout

mérite qu'une figure de fantaisie, puisse inspirer des sentimens qui paroissent si passionnés! Un jeune homme, en général, décèle son caractère & ses principes par son premier attachement. Que doit on penser de sa délicatesse, & de son cœur, s'il fait un choix véritablement méprisable? D'alileurs, un homme juge toutes les femmes d'après une seule, c'est-à-dire, celle qu'il a le plus aimée; communément c'est l'objet de ses premiers sentimens qui, à cet égard, détermine & fixe son opinion. Je veux sur-tout que le mari de ma fille ne méprise point les femmes en général; ainsi, vous voyez que si le Chevalier s'attache réellement à Madame de Valcé, il cessera de me convenir. Je le regretterois beaucoup, j'en conviens; mais enfin nous verrons, je ne veux point renoncer à une espérance qui me devient encore plus chère depuis que j'ai revu le Chevalier de Valmont. Adieu, mon enfant; M. d'Ostalis m'a dit ce soir que vous resteriez peut-être à Versailles jusqu'à Jeudi; je vous prie de me mander positivement quel jour vous reviendrez.

LETTRE XXIV.

M. d'Aimeri à Madame de Valmont.

ENFIN, ma chère fille, je connois les sentimens de Charles, son *secret* n'en est plus

plus une pour moi, & surement je vais vous causer autant de surprise que j'en ai moi-même éprouvé en recevant cette confidence inattendue. Vous savez qu'il fût le véritable motif de mon voyage en Picardie; je voulois pour un moment éloigner Charles de Madame de Valcé, j'espérois que le besoin de parler d'elle l'engageroit bientôt à m'ouvrir son cœur, mais je fus trompé dans mon attente; Charles, triste & rêveur, cherchoit la solitude, me fuyoit, &, pour la première fois de sa vie, paroissoit craindre de se trouver tête-à-tête avec moi. Enfin, un jour me promenant seul avec lui, je fis tomber la conversation sur Madame de Valcé, je parlai d'elle avec mépris, & Charles ne témoigna pas la plus légère émotion; une dissimulation si profonde m'affligea autant qu'elle me surprit; mais voulant voir jusqu'à quel point elle pourroit aller, je ne la poussai pas davantage, & je revins à Paris sans avoir pu obtenir la confidence que je desirois si vivement; le lendemain de mon arrivée, Lundi dernier, je fus chez Madame d'Almane, & c'est là que Charles se trahit entièrement. Madame d'Almane nous montre un portrait de Madame de Valcé, fait par Madame d'Ostalis; le trouble de Charles, en considérant ce tableau, fut si visible, qu'il n'échappa surement pas aux yeux pénétrans de Madame d'Almane; alors je sentis qu'une prompte explication étoit absolument nécessaire: le lendemain j'entrai dans la chambre de Charles au moment

moment où il alloit se lever, je renvoyai ses gens; & m'asseyant près de son lit, " Charles," lui dis-je, " il est temps de " rompre un silence qui m'afflige & me " blesse. Votre Gouverneur, votre père, " vient vous demander un secret que votre " ami n'a pu obtenir : ce n'est plus de la " confiance que j'exige, vous avez perdu " l'occasion de me la témoigner; j'ai lu, " malgré vous, dans votre cœur, mais du " moins j'attends encore de vous de la " sincérité, & songez que dans cet in- " stant, la plus légère dissimulation de " votre part me prouveroit une ingratitude " qui me raviroit sans retour la seule es- " pérance de bonheur que le Ciel m'ait " laissée." A ces mots, Charles trop attendri pour pouvoir me répondre, saisit ma main & la serra fortement dans les siennes : il trembloit, j'étois moi-meme vivement ému.... Nous fûmes un moment sans parler ; enfin, Charles prenant la parole.... J'ai pu craindre, dit-il, de vous avouer une folie..... mais pourriez-vous me croire capable de dissimuler avec vous? .. — Cependant j'ai dû vous en accuser plus d'une fois. . . . . Mais, quoiqu'il en soit, vous aimez, vous avez livré votre âme à la passion la plus criminelle ; & quels combats avez-vous rendus pour vous en garantir ou pour en triompher ? . . .—En ne cherchant jamais l'objet qui l'a fait naître, en l'évitaut même . . . .— Mais vous la rencontrez par-tout.... Il est vrai que jusqu'ici vous avez reçu ses avances avec assez de réserve.

réserve. . —Ses avances ! . . . . —Que dites-vous ? De qui donc voulez-vous parler ? . . . —Mais de Madame de Valcé..... A ces mots, l'étonnement & le dédain se peignirent également sur le visage de Charles. Madame de Valcé ! s'écria-t-il ; qui moi, j'aimerois une personne si méprisable !. .. Ah, cessez de vous abuser ; le sentiment que j'éprouve est plus excusable, mais il n'en est que plus dangereux..... —Eh, quel est donc l'objet qui l'inspire ? . . . Quoi ! seroit-ce Madame d'Ostalis ?..... A cette question, il rougit en baissant les yeux ; & par cet aveu tacite, il me causa un étonnement que vous partagerez sans doute : j'éprouvai en même temps une joie secrette que j'eus de la peine à cacher. Après un assez long silence ; enfin, repris-je, quelle est votre espérance ? . . . . . —Je n'en ai aucune.—Si vous croyez cela, mon fils, vous vous abusez vous-même ; on n'aime point sans espérance. Je conçois bien que la réputation de Madame d'Ostalis vous effraie un peu, mais vous vous flattez confusément qu'une passion véritable, une constance à toute épreuve, ne trouvent point de rigueur eternelle, sur-tout lorsqu'on posséde les agrémens que vous avez.....—Non, non, j'estime trop Madame d'Ostalis .....—Eh bien, êtes-vous fermement décidé à ne jamais lui parler de votre passion ? Formez-vous de bonne-foi le projet de la lui laisser ignorer toujours ?....Non, sans doute ; au contraire, dans le fond de votre ame,

vous

vous avez peut-être fixé le moment où vous lui ferez connoître vos sentimens, & vous pensez qu'elle vous tiendra compte de la discrétion qui vous les aura fait cacher si long-temps; mais cette prétendue discrétion n'est qu'une politique adroite, qu'un piège de plus que vous lui préparez pour la mieux surprendre un jour: voilà quelles sont les chimères qui vous séduisent. Ah, Charles! seriez-vous assez malheureux pour ne pas croire à la vertu?.......
—Ah, je crois celle de Madame d'Ostalis aussi solide que sincère....—Pourquoi voulez-vous donc essayer de la corrompre?.....
—Je voudrois seulement qu'elle me plaignît....—Vaine erreur! ...... vous vous déguisez à vous-même vos propres intentions: descendez au fond de votre cœur, examinez le bien, vous serez effrayé de sa situation....Je n'ai plus qu'une réflexion à vous offrir; si Madame d'Ostalis, comme je n'en doute pas, est véritablement vertueuse, le fol espoir que vous nourrissez ne pourra que vous rendre malheureux; si au contraire, elle doit sa réputation plutôt aux circonstances qu'à ses principes, vous parviendrez peut-être à la lui ravir; mais dans cette supposition, pouvez-vous envisager, sans frémir, l'abîme affreux dans lequel vous l'entraîneriez? Songez combien elle est heureuse, admirée de tout ce qui la connoît, chérie d'un mari vertueux, & d'une famille dont elle fait la gloire & le bonheur.... Pouvez-vous concevoir le cruel dessein de lui enlever à

jamais une félicité si pure?.... Vous l'aimez éperdument: eh bien, s'il est vrai, respectez donc ses devoirs, sa réputation, son bonheur; triomphez d'une passion insensée, qui ne pourroit que vous rendre ridicule si elle étoit connue. — Ridicule!...Peut-on l'être en aimant la personne la plus digne d'être adorée?...... — En osant paroître amoureux d'elle, vous laisseriez voir une témérité qu'aucun homme encore n'a montrée...... D'ailleurs, réfléchissez donc à la disproportion d'âge qui se trouve entre vous & Madame d'Ostalis; elle a vingt-six ans, & vous n'êtes que dans votre dix-neuvième année; elle est mère de famille, & je ne puis encore songer à vous marier: cette idée seule devroit vous faire sentir l'extravagance d'un attachement dont la raison vous guérira bientôt, si vous le voulez sincèrement. Cette conversation finit par des protestations réitérées de la part de Charles, de suivre tous mes conseils avec une exactitude scrupuleuse. A ne vous rien cacher, ma chère fille, je ne puis être sérieusement effrayé d'un penchant dont l'objet est si estimable, la disproportion d'âge s'oppose nécessairement à sa durée. Madame d'Ostalis est encore dans tout l'éclat de sa beauté; mais dans quatre ou cinq ans, elle ne sera plus comptée parmi les jeunes personnes. Ah, si nous ne nous abusions point dans nos espérances avant ce temps, un sentiment plus heureux pourroit remplir le cœur de Charles!...... En effet, d'après la connois-

sance

sance que j'ai du caractère de Madame d'Almane, je ne doute pas qu'elle n'ait pensé plus d'une fois à Charles, & je suis bien sûr que l'éducation, la conduite, & les qualités personnelles seront les principales considérations qui détermineront son choix. S'il est vrai qu'elle ait déjà quelques vûes, je suis persuadé qu'une des choses qui pourroit le plus nous nuire, seroit l'idée que votre fils éprouve une passion véritable pour une femme de la tournure de Madame de Valcé; ainsi, je crois qu'il est essentiel de la tirer d'erreur à cet égard, &, à l'insçu de Charles, de lui avouer la vérité Si la charmante Adèle avoit seulement deux ans de plus, Charles connoîtroit bientôt l'inconstance; il a été très-frappé de la figure & de la grâce d'Adèle, & il me seroit bien facile de disposer son cœur à l'aimer..... Ah! si mes yeux, avant de se fermer pour jamais, pouvoient voir cette union si desirée, malgré tous les maux que j'ai soufferts, je descendrois au tombeau satisfait de ma destinée. Adieu, ma chère fille; je parlerai demain à Madame d'Almane, & je vous rendrai compte de cet entretien.

LETTRE XXV.

Le Comte de Roseville au Baron.

JE souscrirai sans peine, mon cher Baron, à tout ce que vous dites en faveur des

femmes ; je crois qu'on pourroit citer plus d'une mère en état d'élever son fils aussi bien, & peut-être mieux, que le meilleur père ou le plus habile instituteur. Qui de nous peut se flatter de les égaler en délicatesse, en finesse, tandis qu'elles peuvent s'élever aux qualités qui doivent nous caractériser, le courage & la grandeur d'ame ? Je pense, comme vous, que l'éducation qu'elles n'auront pas ou dirigée ou perfectionnée, ne sera point entièrement finie, mais ce principe n'est rigoureusement vrai qu'à l'egard des particuliers ; & voici sans doute une des différences des plus frappantes qu'on puisse remarquer dans les deux plans d'éducation, d'un particulier (quelle que soit l'élévation de son rang & d'un Prince fait pour régner. Il est important au bonheur de votre fils qu'il ait, en général, une opinion avantageuse des femmes ; c'est sur-tout le desir de leur plaire qui le fera paroître aimable ; ce sont leurs suffrages qui rendront son existence véritablement agréable dans la société, & qui le retiendront dans la bonne compagnie. La femme que vous lui choisirez sera certainement digne de sa tendresse ; il faut donc qu'il ait pour elle un sentiment profond d'estime, & une confiance entière ; mais un Prince, fait pour régner, n'est pas né pour vivre dans ce qu'on appelle le grand monde : les femmes ne peuvent contribuer au succès qu'il doit desirer : sa gloire & sa félicité dépendent uniquement de l'estime du Guerrier, du Magistrat, du

Citoyen

Citoyen vertueux, des suffrages de la Nation, & de l'amour du Peuple. L'épouse qu'on lui donnera ne sera point choisie pour son mérite personnel, c'est la politique seule qui la fera préférer: peut-être sera-t-elle dure, implacable, impérieuse; peut-être, joindra-t-elle à beaucoup d'incapacité le vain desir de dominer. Il est donc important que le Prince soit décidé d'avance à ne point se laisser gouverner par elle. Au reste, je ne prétends point inspirer à mon Elève du mépris pour les femmes en général, mais je veux qu'il sache s'en défier, & qu'il soit convaincu d'une vérité dont je suis persuadé moi-même, c'est qu'on doit toujours les tenir éloignées des grandes affaires: elles peuvent nous égaler par la raison, mais bien rarement par la prudence. Moins sensibles qu'elles, lorsque nous avons passé la première jeunesse, nous sommes à l'abri de ces émotions subites & violentes que les femmes éprouvent si facilement, & qui, manifestées troup souvent par des évanouissemens, d'affreuses convulsions, peuvent découvrir en un insant le plus important secret. La foiblesse de leur constitution, la mobilité de leurs traits, l'expression de leurs yeux, la rougeur involontaire que la moindre surprise excite en elles, la délicatesse même de leur teint qui rend cette rougeur plus visible & plus marquée, tout enfin concourt à rendre leurs premiers mouvemens indiscrets. En un mot, il me semble que la nature ne les a pas mieux formées pour

être dépositaires d'un secret d'Etat, que pour commander des armées. Je sais qu'on a vu des femmes gagner des batailles, & régner avec autant d'éclat que les plus grands Rois; mais aussi je ne parle qu'en général, & j'admets volontiers des exceptions, dont l'histoire même de nos jours pourra fournir plus d'un exemple.

L'Abbé Duguet, dans son *Institution d'un Prince*, porte des femmes, un jugement infiniment plus sévère que le mien, & je trouve même que le portrait qu'il fait d'elles n'est qu'une satyre injurieuse, beaucoup moins fondée sur la vérité, qu'inspirée par l'humeur. Ce portrait aussi long que peu galant, finit ainsi:

" Insensiblement, la Cour où elles ont " du pouvoir dégénère en une Cour pleine " d'amusemens, de plaisirs, d'occupations " frivoles; le luxe, le jeu, l'amour, & " toutes les suites de ces passions y règnent. La Ville imite bientôt la Cour, " & la Province suit bientôt ces pernicieux exemples. Ainsi, toute la Nation, " pleine autrefois de courage, s'amollit " & devient efféminée, & l'amour du plaisir & de l'argent y succède à celui de " la vertu. Il est donc nécessaire, pour " écarter toute faveur, toute brigue, toute " vénalité, tout intérêt, toute passion, de " n'accorder aux femmes aucune part au " gouvernement: elles seront modèstes & " pleines de raison quand elles seront conduites, mais elles rempliront de corrup-

" tion

“ tion la Cour & l'Etat, si elles deviennent
“ maîtresses.”

Vous me demanderez sans doute comment je m'y prendrai pour préserver mon Elève de leur séduction. Je ne me flatte pas de le garantir des traits de l'amour; mais si cette passion dangereuse peut l'égarer quelquefois, du moins je suis bien sûr qu'elle ne le maîtrisera jamais. Il est, aussi que moi, bien persuadé que les femmes ne peuvent avoir la prudence des hommes; il conservera, toute sa vie, cette idée que j'ai gravée dans sa tète, non seulement par des raisonnemens, mais par toutes les preuves que j'ai pu rassembler. J'ai su lui inspirer deux sujets de défiance, au lieu d'un; je ne me suis pas contenté de lui dire que les femmes, en général, sont légères, indiscretes, qu'elles aiment à parler, à se vanter de la confiance qu'on leur témoigne; j'ai ajouté, il en est cependant auxquelles on ne peut reprocher ces défauts, mais elles sont femmes, & par conséquent sujettes à toutes les émotions indiscrètes que produisent toujours en elles l'étonnement, la frayeur, la douleur, & la joie; elles ne divulgent point les secrets qu'on leur confie, mais elles les trahissent involontairement: ainsi, quoique la cause soit différente, l'effet est toujours le même. De semblables discours, répétés depuis la plus tendre enfance, ne peuvent manquer de produire de profondes impressions, sur-tout lorsqu'ils sont appuyés par des exemples, & ceux de

ce

ce genre ne sont pas rares à la Cour. Il vient d'arriver ici un évènement qui nous a fourni plus d'une utile réflexion sur ce sujet. Une femme de la Cour, également distinguée par sa conduite & par sa beauté, dìnoit chez le Comte de ***, avec cinquante personnes; son mari arrive au moment où l'on alloit se mettre à table, & conte tout haut que le Baron de L*** vient de se casser la jambe en tombant de cheval; comme il achevoit ce récit, il jette les yeux sur sa femme, il la voit pâlir, changer de visage, & enfin s'évanouir. Cette fatale imprudence d'un cœur trop sensible, ravit à cette malheureuse femme sa réputation, l'estime & l'amitié de son mari, & toute la tranquillité de sa vie. Plusieurs personnes prétendent qu'elle est innocente, & que le secret qu'elle a trahi étoit ignoré de l'objet même d'une si violent passion. Cette aventure a vivement frappé le Prince, & l'a confirmé plus que jamais dans l'opinion que je lui ai donnée des femmes.

Nous avons eu à cette occasion une longue conversation sur l'amour. C'est une bien dangereuse passion, me dit le Prince : oui, répondis-je, pour les caractères foibles; c'est pourquoi elle a plus d'empire sur les femmes —Elle a plus d'empire sur les femmes ?—Certainement, car elles lui sacrifient souvent l'honneur; & l'homme le moins délicat ne balancera point à sacrifier l'amour à son bonheur.— Mais pour nous, cette alternative est bien rare.— Pas autant que vous le croyez : moi,

moi par exemple, je me suis trouvé dans cette situation ..—Ah ! contez-moi cela.... —J'étois amoureux d'une jeune personne charmante..... —Etoit-elle blonde ou brune ?..... —Elle avoit des cheveux châtain clair.... —Un beau teint, une belle taille ?....—Oui ; elle étoit parfaitement belle. Nous étions libres tous deux, nous nous aimions : nos parens approuvent nos sentimens mutuels, & fixent le jour qui doit nous unir pour jamais. Je servois alors dans la Marine ; la guerre se déclare : au même moment je vole à Versailles, je sollicite un commandement, on me l'accorde, mais à condition que je partirai sans délai, c'est-à-dire, le lendemain. C'étoit me demander un cruel sacrifice ; il falloit différer de quatre ou cinq mois un mariage auquel j'attachois le bonheur de ma vie ; il falloit partir, m'embarquer, & laisser celle que j'aimois, livrée aux plus mortelles alarmes .... Cependant je ne balançai point, j'acceptai le commandement, & je promis de partir à la pointe du jour.—Et vîtes-vous votre maîtresse ?—Il fallut bien lui annoncer cette terrible nouvelle. Elle employa vainement pour me retenir, les prières, les pleurs, les convulsions, les évanouissemens ; je la quittai, je partis, & je m'embarquai. ——Et que devint-elle après votre depart ? —Elle se consola, & à mon retour je la trouvai mariée.—Je ne m'attendois pas à ce denouement.—Si vous étiez plus âgé, il vous surprendroit moins.—Au reste, votre action ne m'étonne point.—Elle est en effet

effet très simple...—Je suis bien sûr que je ne balancerai jamais entre l'amour & mon devoir....—D'ailleurs, l'amour n'est pas un sentiment fait pour vous....—Comment ?—A moins d'être insensé, on ne s'y livre que lorsqu'on peut se flatter d'obtenir un retour sincere....—Eh bien....—Eh bien, dans le rang où vous êtes, qui vous assurera que l'ambition ne sera pas le motif secret des préférences qu'on vous témoignera ?——Cette idée seroit bien cruelle. Je dois donc renoncer aussi à l'espoir d'avoir des amis ?—Oh ! cela est tout différent : c'est par des actions vertueuses, par des services réels, qu'un homme vous témoignera son attachement. De telles preuves doivent obtenir votre confiance & votre estime, tandis qu'une femme, excepté celle qui sera votre épouse, ne pourra vous montrer sa tendresse qu'en se rendant méprisable, même à vos propres yeux. Si quelqu'un, dépositaire d'un secret, vous le révéloit en vous disant qu'il ne peut vous rien cacher, qu'il ne fait cette trahison que par tendresse pour vous, cette prétendue preuve d'affection vous toucheroit-elle ? Vous persuaderoit-elle que vous êtes véritablement aimé ? Non, sans doute, parce que la personne qui se déshonore ne mérite nulle confiance : l'action même qu'elle regarde comme un témoignage de son amitié ne sert qu'à la rendre suspecte...—Cependant il y a des hommes qui se croyent réellement aimés par des femmes qui ne sont point *estimables* . . . .——Assurement. Quand

Quand une femme renonce à sa réputation, au repos, à l'honneur, pour un particulier, on doit croire en effet que c'est la passion seule qui l'égare; mais vous, Monseigneur, pourrez-vous avoir cette certitude? .....—Et si un Prince étoit aimé d'une femme désintéressée qui parût dédaigner la fortune, les honneurs?....——Et qui lui répondra que cette femme ne soit pas au fond du cœur, aussi ambitieuse qu'elle semble modérée? En supposant même qu'elle persévérât dans cette conduite, le Prince pourroit toujours douter de sa tendresse, car on a vu quelquefois des personnes capables de mépriser l'argent & dédaigner des places, quoiqu'en même temps elles fussent cependant très-sensibles à l'espèce de considération que peuvent donner le crédit & la faveur. Je vous dirai bien plus, très souvent le même Prince qui n'a jamais inspiré de passion, s'il eût été particulier, auroit peut-être eu beaucoup de succès dans ce genre....——Mais pourquoi cela, car enfin le rang où je suis ne fait rien à ma personne?——Oui, mais il fait beaucoup sur l'imagination, & l'imagination seule produit & nourrit l'amour. Ce sentiment impétueux & fragile veut de l'égalité; il ne peut s'accorder avec l'ambition, & l'amant de qui l'on attend, ou de qui l'on reçoit une grande fortune, ne doit jamais se flatter d'inspirer une grande passion.——Tout cela est vrai, je le sens. Mais pourtant nous avons vu dans l'histoire, que beaucoup de Princes d'un grand mérite ont

aimé passionnément...— Ils eussent été plus grands, s'ils avoient su se garantir des séductions de l'amour, mais vous avez dû voir aussi que rarement les maîtresses de ces Princes ont pu parvenir à les gouverner, & même à obtenir d'eux les secrets d'Etat ....——Oh, les secrets de l'Etat! il faudroit qu'un Prince fût insensé pour les confier à une femme....——Sans doute, car une femme, outre le peu de prudence dont elle est capable, n'entend rien aux affaires; un Prince ne donne sa confiance à un homme qu'après avoir éprouvé sa capacité, son intelligence; & comment connoître celles d'un femme, puisqu'on ne peut l'employer ni dans les conseils, ni dans les négociations?....——Est-il possible qu'il y ait eu des Princes assez dépourvus de reflexion pour consulter des femmes sur des affaires importantes?....——Tel est l'excès d'aveuglement où peut conduire l'amour, lorsqu'on a la foiblesse de s'y livrer: jugez donc s'il est nécessaire qu'un Prince sache y résister toujours?

Cette conversation, mon cher Baron, doit satisfaire votre curiosité, & répond mieux à vos questions que tous les détails que je pourrois vous faire: enfin, elle vous fait connoître parfaitement quelles sont les idées & les opinions que je veux donner à mon jeune Prince, & sur les femmes & sur l'amour.

LETTRE XXVI.

M. d'Aimeri à Madame de Valmont.

ENFIN, j'ai eu un entretien particulier avec Madame d'Almane, je lui ai tout avoué, & je m'en applaudis : elle m'a dit sans détour qu'elle étoit enchantée que Charles se montrât plus sensible aux charmes de la modestie & des talens, qu'aux séductions de la coquetterie; elle m'a parlé de lui avec un air d'intérêt & même d'amitié qui me confirme dans mes espérances : elle étoit d'avis que j'exigeasse de Charles le sacrifice absolu de sa passion, c'est-à-dire, qu'il partit sur le champ avec moi sans revoir Madame d'Ostalis, & que nous ne revinisions à Paris que dans un an. Mais ce parti m'ayant semblé trop rigoureux, nous sommes convenus que je parlerois fortement à Charles, & que je l'engagerois à éviter Madame d'Ostalis autant qu'il seroit possible. Le jour même de cette conversation, j'ai mené Charles à un Bal d'après dîner. Adèle y étoit; mon petit-fils ne l'avoit jamais vue danser, & il m'a paru charmé de sa grâce; il l'a entendue chanter aujourd'hui, il l'a vue dessiner, & il m'a dit ce soir qu'il étoit persuadé qu'Adèle auroit un jour tous les talens, tous les agrémens, & toutes les vertus de Madame d'Ostalis. Au reste, Madame de Valcé persévère toujours dans ses projets; elle se conduit même à cet égard d'une manière si

imprudente, que tout le monde est convaincu que Charles a remplacé M de Creni ; car on ne suppose pas qu'un jeune homme de dix-huit ans puisse résister à de semblables avances. Dimanche dernier, nous soupâmes chez Madame d'Almane, ou nous rencontrâmes, pour la première fois depuis trois semaines, Madame d'Ostalis. Charles ne put cacher son trouble, & trouva le moyen de se placer à table à coté d'elle ; j'étois trop loin de Charles pour pouvoir l'observer ; mais après le souper, je remarquai sur son visage une impression de tristesse qui m'alarma : je lui en demandai la cause, il me serra la main sans pouvoir me répondre, & je vis que ses yeux étoient remplis de larmes. Inquiet autant que surpris, je cherchai un prétexte pour m'en aller, & je l'emmenai sur le champ. Quand nous fûmes seuls, il cessa de se contraindre, & donna un libre cours à ses pleurs ; je le pressois vainement de m'expliquer le sujet d'un chagrin si violent, je n'en pouvois arracher que des mots entrecoupés ; enfin, s'étant un peu calmé. Je suis, me dit-il, le plus malheureux de tous les hommes, j'ai manqué à mes résolutions, à mes promesses.....Madame d'Ostalis me méprise, & je suis indigne de vos bontés....—Mais que vous est-il donc arrivé ?....— J'ai parlé, j'ai déclaré, ou du moins j'ai fait connoître des sentimens que j'avois promis de cacher toujours....—Quoi ! vous avez osé déclarer à Madame d'Ostalis ?....— Enivré du plaisir de la revoir,

de

de me trover à côté d'elle, j'ai tout oublié jusqu'à la crainte de lui déplaire ; je ne sais moi-même ce que je lui ai dit, mais je ne me rappelle que trop le regard qu'elle a jeté sur moi...—ce regard qui montroit un mépris si froid, une fierté si dédaigneuse!....Et qui m'imposoit un silence si absolu!.....Cet aveu de Charles m'affligea beaucoup, je sentis que Madame d'Ostalis ne manqueroit pas d'instruire Madame d'Almane de tout ce détail, & je résolus d'aller lui en parler moi-même. En effet, le lendemain j'eus à ce sujet une conversation avec elle. Ma confiance parut la toucher ; & après m'en avoir remercié. Vous voyez, me dit-elle, que j'avois quelque raison en vous conseillant de partir sans délai ; les grands partis sont toujours les plus sûrs ; vous eussiez déterminé le Chevalier de Valmont au sacrifice entier de sa passion ; vous n'avez point exigé de lui ce que vous étiez en droit d'en attendre, & vous n'en avez rien obtenu : vous avez augmenté sa foiblesse en la ménageant, vous auriez accrû sa force en paroissant y compter. Ces reflexions de Madame d'Almane m'ont fait beaucoup d'impression ; mais à présent il n'est plus temps de partir, Charles n'y consentiroit qu'avec désespoir ; d'ailleurs, l'amour l'occupe bien moins maintenant que le desir de regagner l'estime de Madame d'Ostalis ; il sent qu'il n'y peut parvenir qu'en la fuyant de bonne-foi, & en lui persuadant qu'il veut sincèrement se guérir d'un sentiment qu'elle con-

damne & qui l'offense. Ainsi, je ne vois nul inconvénient à rester à Paris jusqu'au moi de Mai : au reste, ma chère fille, si je change de dessein, vous en serez instruite aussi-tôt, & je ne quitterai Paris que pour vous aller retrouver.

LETTRE XXVII.

Mde. d'Almane à Mde. de Valmont.

SE peut-il, Madame, que vous me demandiez sérieusement si Adèle se trouve chez moi les soirs, à l'heure où je reçois des visites ? Pouvez-vous vous figurer ma petite Adèle au milieu d'un cercle, assise tristement sur le bord de sa chaise, écoutant une conversation bien décousue, bien frivole, & faisant elle-même tous les petits complimens d'usage ?....—Non, non, Madame, Adèle est une charmante enfant, mais elle n'est encore qu'une enfant, & elle ne verra le monde que lorsqu'elle sera en état d'observer par ses yeux, & de réfléchir d'elle-même. J'ai une nouvelle histoire à vous fournir, Madame, qui peut entrer dans le receuil que vous faites de *toutes les épreuves subies par Adèle.* Ce cours d'*expérience artificielle* ne finira que dans deux ans; lorsqu'Adèle aura quatorze ans & demi, les événemens commenceront à naître natu-

naturellement, je ne serai plus obligée *de les crier.*

Mais revenons au récit de mon épreuve d'avant-hier; il faut vous dire que depuis quatre mois, Adèle reçoit chaque mois deux Louis pour ses *menus plaisirs*, & sur lesquels elle est aussi obligée de s'entretenir d'épingles, de poudre, de pommade, de souliers, de gants, & de papier à écrire. Le premièr mois, les deux Louis ont été dépensés en trois jours en superfluités, & Adèle fut obligée de porter des souliers percés & des gants sales; elle a senti qu'il étoit nécessaire d'avoir plus d'ordre & d'économie, elle écrit exactement sa dépense, & elle a déjà appris à la régler sur son revenu. Avant-hier à midi, j'étois prête à sortir pour aller chez un Ebéniste acheter quelques meubles dont j'avois besoin, lorsqu'Adèle, entrant dans mon cabinet, me demanda en grâce de la mener chez le marchand; j'ai, me dit elle, un peu d'argent de reste de mon mois, & je voudrois faire emplette d'une petite table; j'y consens, répondis-je, d'autant mieux que je desire que vous commenciez à connoître le prix de toutes les choses que vous serez obligée d'acheter un jour, ce qui ne peut s'apprendre qu'en allant quelquefois chez des Marchands. Nous partons, nous arrivons dans une belle boutique: Adèle demande des tables, & on lui en présente une charmante renfermant un pupitre, une écritoire, mais malheureusement elle coute vingt-sept francs, & Adèle n'en possède que

douze : cela est fâcheux, lui dis-je, tout bas ; si vous n'aviez pas dépensé dix huit francs, le mois passé, en découpures, en coffres de paille, étuis de bergamotes, enfin, en babioles que vous avez déjà perdues ou cassées, vous auriez pu acheter cette jolie table. Adèle soupire, je la laisse réfléchir sur cet accident, je fais mes emplettes, ensuite je l'appelle, & nous partons. Quand nous sommes en voiture, je m'apperçois qu'Adèle tient sous son bras une grosse cassete de bois de rose : Comment, dis je, vous avez acheté cela ?...——Oui, Maman.——Et combien ?——Mes douze francs.——Mais c'étoit une table que vous desiriez ?——Oui, mais je n'en ai point trouvé de jolies pour le prix que j'y pouvois mettre.——Et à cause de cela, vous achetez une chose dont vous ne vous souciez pas, & dont vous n'avez nul besoin ?.... N'eût-il pas été plus sage de garder vos douze francs pour vous aider à completter la somme qu'il vous faut pour avoir une table pareille à celle que vous venez de voir ? ——Cela est vrai, j'ai eu tort.——D'ailleurs, on ne doit jamais, pour satisfaire une fantaisie, se dépouiller entièrement de son argent, il peut survenir une circonstance qui le fasse regretter. Mais je toucherai *mon mois* dans trois jours....——Il seroit très possible que d'ici-là, vous desirassiez avoir de l'argent. Le lendemain de cette conversation, un laquais entre dans la chambre d'Adèle, & lui remet une Lettre à son adresse, en lui disant qu'une

femme

femme bien pâle & bien mal vêtue vient de l'apporter. Adèle surprise, donne cette Lettre à Miss Bridget, qui l'ouvre au même instant, & lit tout haut ce qui suit :

" Mademoiselle,

" J'implore votre compassion, j'ai sept " enfans que je viens de laisser dans un " grenier prêts à expirer de misère ; sa- " chant combien Madame votre mère est " charitable, je venois lui demander un se- " cours ; mais en apprenant qu'elle n'étoit " point encore éveillée, je m'adresse à vous, " je vous écris dans votre cuisine où je " vois du feu la première fois depuis huit " jours. Mais, hélas, mes pauvres enfans " périssent peut-être en cet instant de froid " & de faim ! ..... Au nom du Ciel, pre- " nez pitiè d'eux !

" Marianne, femme de Durand."

Ah, grand Dieu ! s'écrie Adèle fondant en larmes, que ferai-je ?—Comment ! Mademoiselle, reprit Miss Bridget, pouvez-vous hésiter à donner à cette malheureuse femme l'argent nécessaire pour lui avoir du pain ? Envoyez-lui un écu, ce secours lui suffira pour aujourd'hui, & certainement vous ne doutez pas que Madame votre mère ne la tire entièrement d'un état si digne de compassion....Un écu, répondit Adèle en sanglottant, un écu ! Je ne l'ai pas !...Ah, mes douze francs, si je les avois ! ..

avois !..... Maudite cassette !..... Oh, Miss Bridget, je vous en conjure, ma chère Miss Bridget, prêtez moi douze francs ! ...—— Que dites-vous, Mademoiselle? Quoi ! vous n'avez rien gardé de votre mois ?....——Ah prêtez-moi douze francs !....——Je ne le puis; Madame votre mère m'a défendu expressément, de vous jamais prêter de l'argent....——Oh, Dieu, Dieu ! & cette pauvre femme !....——Soyez tranquille, elle sera secourue....Moi, je ne dépense point tout mon argent en bagatelles, je n'ai pas besoin de voir les infortunés pour songer à eux, & pour les plaindre ; en achevant ces mots, Miss Bridget sort précipitamment, & laisse Adèle pénétrée de confusion & de remords. Un instant après, Mademoiselle Victoire entre dans la chambre d'Adèle : Oh, Mademoiselle, s'écrie-t-elle, ne pleurez plus sur le malheur de cette pauvre femme, elle est maintenant bien heureuse ; le Louis que Miss Bridget lui a donné vient de la rendre à la vie. Oh, combien vous seriez attendrie, si vous pouviez voir sa joie !....Elle sest jetée aux genoux de Miss Bridget !..... Elle est d'une recounoissance !....Ah, Mademoiselle, quelle bonne action vous venez de faire !....—— Moi !....Que voulez vous dire ?....Ce Louis que vous avez chargé Miss Bridget de lui donner...——Miss Bridget a dit ?...——Que c'étoit de votre part. O Ciel, reprit Adèle, je ne dois pas souffrir......Suivez-moi, Mademoiselle Victoire. En achevant ces paroles, Adele se leve, prend sa cassette de

bois

bois de rose, & prie Mademoiselle Victoire de la conduire auprès de la pauvre femme. Adele arrive dans la cuisine, elle y trouve tous les domestiques, & voit au milieu d'eux Miss Bridget à côté de la pauvre femme : cette dernière en entendant nommer Adèle, s'avance & se précipite à ses pieds en pleurant. Adèle, baignée de larmes, la relève, & lui dit : " Je n'ai " point été assez heureuse pour pouvoir " vous donner le secours que vous avez " reçu ; vous le devez entièrement à Miss " Bridget ; mais acceptez cette cassette, " vendez-la demain, afin qu'au moins je " puisse me flatter de vous avoir été utile " en quelque chose." La femme refusant de prendre la cassette : Oh, débarrassez-m'en, ajouta Adèle, c'est elle qui est cause que je n'ai pu vous secourir ; que je ne la voie jamais. Après cette action, Adèle remonta chez-elle beaucoup moins mécontente d'elle-même : un moment après, Miss Bridget vint la retrouver, & lui dit que la femme étoit partie dans un fiacre avec Brunel, qui s'étoit chargé de la reconduire. Adèle demanda pourquoi Brunel l'avoit suivie. C'est que je veux savoir, répondit Miss Bridget, si tout ce qu'elle a dit est conforme à la vérité. Je n'ai pu refuser ce secours à une personne qui paroissoit aussi infortunée ; mais, en général, je ne donne l'aumône qu'après avoir pris des informations qu'exigent la prudence & même l'humanité bien entendue ; car, pour être en état de soulager, autant qu'on le peut,

les

les vrais pauvres, il faut tâcher de n'être pas la dupe des paresseux & des fripons. A mon réveil, Adèle & Miss Bridget descendent chez moi, la première, les larmes aux yeux, me conte cette histoire ; comme son cœur lui faisoit faire toutes les réflexions qu'une semblable aventure peut inspirer, je ne m'en permis pas une seule ; une remontrance inutile est aussi révoltante qu'ennuyeuse, & souvent elle sèche tout-à-coup les pleurs de repentir les plus sincères. Je me contentai de plaindre Adèle : Que vous avez dû souffrir, lui dis-je, pauvre petite, quelle cruelle matinée !.....Ah, reprit Adèle, cette peine si sensible, je ne l'éprouverai jamais, je suis guérie pour la vie des fantaisies qui peuvent causer de semblables chagrins, & priver du bonheur dont Miss Bridget a joui ce matin...—Ecoutez-moi, Adèle : je veux qu'en rien vous ne soyez extrême ; avant de former un projet, consultez toujours la raison ; & la raison n'exige pas le sacrifice total de vos fantaisies, elle se borne à vous demander que vous ne les satisfassiez pas toutes ; la modération, cette vertu si belle, est bonne & même necessaire en toutes choses ; nous abusons de nos facultés dès que nous en jouissons dans toute leur étendue. Si vous marchez autant que vous pouvez marcher, vous serez excédée de lassitude ; de même, si vous employez en superfluités tout le superflu que la fortune vous donne, vous manquez de modération, & vous perdez la satisfaction, le bonheur qu'on ne peut goûter

goûter sans elle. Ainsi, vous devez donc d'abord par humanité, & pour l'intérêt même de vos plaisirs (*a*) ne pas céder à toutes vos fantaisies, & donner du moins aux malheureux la moitié de votre superflu.— Mais comment savoir précisement quelle est la somme qui forme son superflu?—— Rien n'est plus aisé. Vous recevez deux Louis le premier de chaque mois, n'achetez que ce qui vous est absolument nécessaire; & à moins d'une occasion semblable à celle de ce matin, gardez le reste de votre argent jusqu'au dernier jour du mois; alors cette somme qui sera votre superflu, vous la partagerez en deux parties égales; l'une pour les pauvres, & l'autre pour vos fantaisies.— Mais vous, Maman, vous donnez tout votre superflu aux pauvres, je ne me rappelle pas de vous avoir vu une fantaisie.—Dans quelques années, vous en aurez moins: a mon âge, vous n'en aurez plus. Vous avez quitté les joujoux de l'enfance, vous vous amusez maintenant de ceux de la jeunesse, vous ne vous soucierez plus un jour des porcelaines, des magots, des jolies petites tables, comme vous ne vous souciez plus des poupées: on se dégoûte d'une belle maison, d'un beau jardin, d'une parure de diamans,

(*a*) Montaigne a dit, en parlant de la vertu. "C'est la mere nourrice des plaisirs humains; les "rendant justes, elles les rend sûrs & purs; les "moderant, elle les tient en haleine & en appétit: "retranchant ceux qu'elle refuse, elle nous aiguise "envers ceux qu'elle nous laisse."

des

des grandeurs, d'un trône, de tout enfin, excepté du plaisir de faire du bien....—— Oui, les Rois, les Reines, les Empereurs, dans tous les temps, ont abdiqué, & M. de Lagaraye, par exemple, se trouve tous les jours plus heureux dans l'état qu'il a embrassé.—Sans doute, car il y a une telle douceur à faire le bonheur des autres, que l'homme qui, seulement pendant six mois, seroit véritablement bienfaisant, le seroit pour le reste de sa vie.—Quoique je ne sois qu'une enfant, je sens cela...Ah, Maman, dès-à-présent je veux donner aux pauvres tout mon superflu.—Non, vous n'en êtes point encore digne, bornez-vous à ce que nous avons dit; je desire au contraire que, pendant quelques années encore, vous vous amusiez à faire un amas de toutes ces jolies bagatelles qui vous tentent, afin que vous connoissiez plu-tôt combien facilement on s'en dégoûte.....—Mais surement; par exemple, je n'acheterai jamais de cassettes de bois de rose, je les ai prises dans une aversion....—Et les petites tables de vingt-sept francs?....—Vingt-sept francs! Ah, si je les avois de superflu, je les enverrois à la pauvre bonne femme!

Le soir même, Adèle, en se couchant, vit auprès de son lit la charmante table qu'elle avoit marchandée chez l'Ébéniste; après avoir témoigné sa joie, Ceci, dit-elle, doit m'interdire les fantaisies pour trois mois: ainsi, pendant ce temps, je ne partagerai point mon superflu *en deux parties égales*; il sera tout entier pour les pauvres. Vous con-

concevez, Madame, si une semblable résolution formée de premier mouvement, & qui, j'en suis sûre, sera fidèlement exécutée, doit me payer de mon attention.

Je ne vous parle point du Chevalier de Valmont, car il m'a dit hier qu'il vous écrivoit ce matin; ainsi, je me contenterai de vous dire qu'il passe sa vie chez moi, qu'il ne paroît pas s'y ennuyer, & que je l'aime à présent, non pour vous, Madame, mais bien véritablement pour lui-même.



LETTRE XXVIII.

Madame de Germeuil à Madame de Valcé.

AH, ma chère amie, quel triste hiver je viens de passer! Et quand je pense que mon exil durera peut-être encore un an, je vous avoue que la tête me tourne . . . . . Vivre à soixante lieues de Paris, est-ce vivre? . . . . . Enfermée dans un vieux château avec une belle-mère qui me déteste, & qui est aussi ennuyeuse que dévote, sourde, aigre, & grondeuse; ajoutez à cela *le supplice des voisins*, des hommes d'une tournure!....des femmes mises! . . . . . & un ton, des manières! . . . . La plus supportable de toutes appelle son mari, *mon ami*, devant tout le monde; jugez des autres: d'ailleurs, les divertissemens à la mode ici, sont la prome-

nade *à pied*, la pêche, la lecture, & le *loto*; vous voyez comme ils me conviennent, & si je dois m'amuser: aussi je suis d'un changement, d'une maigreur.....Si l'on veut me forcer à passer encore ici l'hiver prochain, je vous déclare qu'il n'y a point d'extrêmités auxquelles je ne sois prête à me porter.— J'ai fait, il est vrai, quarante mille francs de dettes en deux ans; mais n'ai-je pas apporté cinquante mille livres de rentes à M. de Germeuil; & lui-même n'a-t il pas perdu au jeu plus de cinq mille francs? Croit-il avoir seul le droit de se ruiner?—Il vient d'avoir tout-à-l'heure un procédé avec moi qui met le comble à mon ressentiment. Je me suis avisée de lui écrire pour lui mander que je desirois qu'il retirât ma fille du Couvent, & qu'il me l'envoyât; il m'a répondu sans détour que je devois renoncer à cette fantaisie; que *sa fille* étoit beaucoup mieux élevée dans un Couvent qu'elle ne pourroit l'être sous mes yeux; en un mot, il m'a refusée nettement. Vous savez que naturellement je n'aime pas les enfans; d'ailleurs, une petite fille de six ans ne pourroit pas m'être d'une grande ressource; ainsi, ce refus me touche foiblement quant à l'objet: mais vous conviendrez que le motif en est bien choquant . . . . . . Je vois d'après cela, que non-seulement je ne disposerai jamais de ma fille, mais qu'il ne me sera même pas permis de présider à son éducation; aussi, je parie qu'à quinze ans, elle ne saura ni entrer dans une chambre, ni s'habiller de bonne grâce, ni poser une fleur sur sa tête,

car

car il est impossible qu'un homme puisse élever une jeune personne, & lui tenir lieu de mère.

Croiriez-vous, mon cœur, qu'il y a plus de trois mois que je n'ai entendu parler d'une *certaine personne;* il est cependant cause, en grande partie, de l'ésclavage où l'on me retient ..... Ah si j'avois pu prévoir ! ..... Vous me défendez de révenir sur le passé... A quoi donc penserai-je ? Le présent m'est insupportable, je n'ose envisager l'avenir, je n'ai même jamais conçu quel plaisir on trouvoit à s'y transporter: il renferme deux maux dont la seule idée me glace: la vieillesse & la mort ..... La vieillesse, surtout, quelle horrible chose! ..... Figurez-vous seulement ce que c'est que d'avoir quarante ans, & d'être grand mère.... Vous voyez, ma chère amie, les jolies pensées que m'inspire la solitude ; je vous assure que si cela dure, je mourrai de la consomption. Adieu, mon cœur ; mandez-moi de grâce si les lévites sont toujours à la mode, & si l'on porte encore *des cuts;* dans ce cas, je vous prierois de m'en envoyer deux.

LETTRE XXIX.

Madame de Valcé à Madame de Germeuil.

QUE je vous plains, ma chère amie, & que je suis vivement affectée de votre situation !..... Mais, imaginer que vous pas-

serez peut-être encore l'hiver prochain à soixante lieues de moi . . . . C'est une idée que je ne puis fixer. Vous me manquez à chaque instant du jour; & sur-tout depuis trois mois, j'éprouve une succession de contrariétés, à laquelle je sens qu'il ne m'est plus possible de résister. Madame d'Almane est ici, c'est tout vous dire; vous croyez bien qu'elle dicte à ma mère au moins cinq ou six sermons par jour, qu'il faut avoir la patience d'écouter, le tout pour m'engager à prendre les manières & la tournure de Madame d'Ostalis. Si l'on trouve ce modèle si parfait, que ne m'élevoit-on comme elle? . . . Madame d'Ostalis & moi, nous sommes *ce qu'on nous a faites;* elle est bien prudente, bien raisonnable; je suis bien étourdie, bien légère; elle sait s'occuper, peindre, jouer de la harpe; je sais danser; nous avons également profité l'une & l'autre de l'exemple, des soins, & de l'éducation qu'on nous a donnés. Malgré mon aversion pour les sermons, je pourrois me soumettre à les recevoir avec douceur, si l'on avoit le droit d'en faire . . . . Mais je veux qu'on soit juste & conséquent, & tout Prédicateur qui n'aura pas ces deux qualités, ne me convertira jamais. Par exemple, l'autre jour ma mère vient dans ma chambre, elle trouve sur ma table deux volumes de Comédies *un peu gaies;* & là-dessus, petite remontrance d'une demi-heure, éloge très-éloquent de la *décence*, de la *modestie*, du *goût des bienséances*, &c. &c. Enfin, ce discours ne seroit peut-être pas encore fini, si tout-à-coup, je n'eusse dit

très-

très-naïvement : " Il est vrai que ces Comé-
" dies sont assez libres, mais j'ai cru qu'il
" n'y avoit pas plus de mal à les lire qu'à
" les voir jouer." Or, il faut que vous sachiez, pour sentir tout le sel de cette réponse, que ces mêmes pièces ont été jouées plusieurs fois chez M. de Blézac, il y a quelques années, & que ma mère fut à toutes les représentations de ce Spectacle. Je tiens cette petite anecdote de Madame de Gerville, & je ne puis douter de sa vérité, car ma mère me comprit dans l'instant ; elle rougit à l'excès, se mit en colère, & me quitta furieuse : enfin, elle prendra sa revanche avec ma sœur, elle en fera un *prodige ;* en attendant, c'est bien la plus insipide petite créature que vous ayez jamais vue. A propos de prodige & de *perfection,* il nous est arrivé ici un jeune homme qui tourne la tête à tout le monde, il s'appelle le Chevalier de Valmont : Madame d'Almane le protege beaucoup : &, s'il avoit plus de fortune, je croirois même qu'elle a des vues sur lui relativement à sa fille : au reste, il est véritablement d'une fort jolie tournure, mais il a le plus triste grand-père, le plus ennuyeux !.....D'ailleurs, un Pédant, un Savant, un Dévôt, un Philosophe, enfin un personnage aussi déplacé dans le monde, qu'il est gênant pour son petit-fils qu'il veille, qu'il obsède, & dont il est l'ombre. Pour revenir au Chevalier de Valmont, on prétend qu'il est amoureux de moi ; j'en serois fâchée, il m'intéresse, & je ne voudrois pas lui inspirer un sentiment dont mon cœur n'est

plus susceptible..... Je ne perdrai plus cette paix si douce que j'ai su retrouver enfin après tant d'agitations... Il est vrai que s'il faut éprouver une fois dans sa vie une grande passion, mon tribut n'est pas encore payé, car vous savez combien je m'abusai moi-même ..... Ah, si j'aimois véritablement, ce seroit avec excès, je le sens .... Mais je ne veux point aimer ; au moindre mouvement de préférence, je fuirai, j'irai vous trouver, vous confier ma foiblesse, vous m'en ferez triompher ..... S'il est des préservatifs contre l'amour, l'amitié seule peut les donner. Adieu, mon cœur. Ah, que n'êtes-vous ici ? que votre absence peut-être me coûtera cher !

LETTRE XXX.

Madame d'Almane à Madame de Valmont.

OUI, Madame, l'aventure de la pauvre femme a eu des suites, nous avons appris son histoire, & nous savons qu'elle avoit dit l'exacte vérité : qu'elle a sept enfans ; qu'elle est dans la plus grande misère ; qu'elle étoit autrefois *Marchande de modes ;* que les crédits immenses qu'elle faisoit à un nombre infini de *jeunes personnes*, l'ont forcée à faire banqueroute : qu'enfin elle s'est dépouillée de tout ce qu'elle possédoit pour faire hon-

nenr à ses affaires, &c. Ce récit, fait par Miss Bridget, qui venoit de chez la femme, a vivement ému Adèle ; mais, a-t-elle dit, toutes ces jeunes personnes qui prenoient à crédit ont fini par payer. . Point du tout, répondit Miss Bridget, la plus grande partie se trouva dans l'impossibilité de s'acquitter.. —Mais comment cela ? .... Un marchand qui vend à credit fait avec raison payer plus cher, parce qu'il veut retirer l'intérêt dé l'argent qu'on lui retient ; une femme qui achete de cette manière n'a pas le droit de marchander, & communément même elle prend la marchandise sans s'informer du prix ; ce qui fait qu'au bout d'un an ou deux, n'ayant souvent que six ou sept mille francs de pension, elle se trouve pour quinze ou vingt de mémoires.... . Par conséquent elle ne peut payer.....—Le Marchand la fait assigner....—Le Mari de la femme est obligé de payer les mémoires, mais il les fait réduire, il obtient de longs termes ; et pendant tout ce temps, le pauvre Marchand, pressé par ses propres créanciers, & ne pouvant rassembler ses fonds, se trouve bientôt ruiné. ...—Il est cependant affreux pour une femme d'être la cause d'un semblable événement !... —Tenez, vous connoissez Madame de Germeuil ?....—Oui, elle est en Province ?.... Et pourtant son mari est ici, cela m'a paru singulier....—C'est qu'elle est brouillée avec ce mari, & pour avoir fait des dettes énormes, parce qu'elle ne payoit rien.—Mais comment peut-on être extravagante à cet excès ?....—Quand on manque de justice & de

de réflexion, quand on s'accoutume à céder follement à toutes ses fantaisies, quand on a la sotte & folle prétention d'effacer toutes les femmes par la recherche & l'élégance de sa parure: avec une telle manière de penser on a des mémoires extravagans chez sa Marchande de modes, on est fripponnée, volée, on se ruine, on se déshonore; & pour quelques pièces d'étoffes, des plumes, des fleurs, de la gaze & des rubans, on perd la confiance de son mari, la douceur de son intérieur, & l'estime du public.—Ah, juste Ciel, quel effrayant tableau! Eh, comment peut-on être tentée, pour des choses si frivoles, de s'engager dans de tels malheurs?....Pour moi, la seule crainte de contribuer à la banqueroute d'un pauvre Marchand, suffiroit pour m'en préserver.

Ainsi, le danger des mémoires, l'obligation d'apprendre à resister à ses fantaisies, la nécéssité d'être économe, si l'on veut être bienfaisante; voilà des idées à jamais gravées dans l'esprit & dans le cœur d'Adèle.

M. d'Aimeri vous a mandé, Madame, que le mariage projeté entre la petite Constance & Theodore, n'est point un mystère dans la société de Madame de Limours. En effet, malgré toutes ses résolutions à cet égard, Madame de Limours en parle ouvertement. La manière seule dont elle caresse Théodore, & dont elle le regarde, pourroit faire pénétrer facilement le secret qu'elle m'avoit tant promis de garder. Ce qui me fait le plus de peine, c'est qu'elle a eu l'indiscrétion de le confier à sa fille même, un enfant de onze ans!....

ans'...Madame de Limours, honteuse de cette foiblesse, veut en vain me la nier, je ne la pénètre que trop par le penchant extraordinaire que Constance témoigne déjà pour Théodore : elle ne le voit jamais paroître sans rougir à l'excès; elle ne lui parle qu'avec une voix basse, & presque toujours tremblante; & s'il s'éloigne, ou s'il est absent, elle est triste, distraite & rêveuse. C'est ainsi que son jeune cœur est déjà troublé par un sentiment dangereux dont elle devroit ignorer jusqu'au nom ! Si, par une confidence imprudente, l'on n'eût pas exalté sa tête & enflammé son imagination, elle jouiroit de l'aimable & douce tranquillité faite sur-tout pour son âge, & elle verroit Théodore sans le remarquer plus qu'un autre. Hélas ! qui sait jusqu'à quel excès cette indiscrétion de Madame de Limours, peut la rendre malheureuse !.... Adieu, Madame ; dans un mois j'aurai le plaisir de vous revoir; mais malheureusement je ne resterai que bien peu de temps avec vous, car M. d'Almane veut absolument que nous nous soyons rendus à Toulon vers les derniers jours d'Avril.

LETTRE XXXI.

M. de Lagaraye à Porphire.

QUOI ! Porphire, après un grand succès, vous êtes étonné de vous trouver des ennemis, & d'avoir perdu l'ami sur lequel

quel vous comptiez le plus ?....Mais cette surprise fait honneur à ton âme; va, conserve toujours les nobles sentimens qui la produisent. Oh, puissent les anneés & la triste expérience de l'âge mûr, ne te ravir jamais entièrement cet étonnement profond que t'inspirent l'envie, la mauvaise foi, l'injustice & la méchanceté !.... Sois, s'il le faut, victime de la haine; qu'importe, si, même lorsqu'elle t'accablera, tu ne peux concevoir les fureurs qu'elle cause ?.... Si jamais tu vois en noir l'espèce humaine, cesse d'écrire, laisse-là tes travaux, il faut aimer les hommes pour être capable de les instruire & de les éclairer, & ce sentiment sublime donne aux ouvrages qu'il produit un droit certain à l'immortalité. Pourquoi mépriserois-tu les rivaux qui t'envient, les ennemis qui te persécutent ? Parce qu'ils sont méchans ?....Orgueilleux ? Es-tu bien sûr d'être né plus vertueux qu'eux ?....Et si l'éducation les a corrompus, s'ils n'ont jamais entendu la voix persuasive de l'amitié fidèle; dis-moi, faut-il les haïr ou les plaindre ?....Et toi, penses-tu ne devoir qu'à la nature les qualités que tu possèdes ?.....Ingrat jeune homme, aurois-tu déjà perdu le souvenir des jours heureux de ton enfance ? ...... Ah, mon fils, rappelle-toi l'école de Lagaraye, & tu seras plus modeste & plus indulgent ! Dix brochures anonymes déchirent votre Ouvrage, & cherchent à ridiculiser votre personne; quelques Journalistes s'amusent & s'égayent en vous persifflant bien lourdement, semblables à cer-

tains

tains conteurs de profession, qui seuls peuvent rire des histoires insipides, usées, & rebattues qu'ils répandent dans la société. Eh, quoi donc ! prétendez-vous à l'empire universel ? C'est trop de vouloir à la fois plaire aux gens d'esprit & aux sots ; choisissez, car vous ne réunirez jamais en votre faveur ces différens suffrages...... Si vous ne méprisez pas toutes ces petites attaques, vous les multiplierez, vous leur donnerez de l'importance, & vous montrerez une foiblesse indigne de votre caractère. Imitez M. ****; il donna au public un Ouvrage utile, & par conséquent estimable ; M. de V....... fit de cet ouvrage une critique très-injuste & très-mal fondée, mais également spirituelle & plaisante ; un ami de l'Auteur critiqué, allant le voir un matin, l'entendit rire tout seul dans son cabinet ; l'ami surpris s'arrêta à la porte, il vit M. * * * * lisant une Brochure, & de temps en temps s'écriant, en éclatant de rire : *Ah ! le drôle de corps, mon Dieu, qu'il est gai !* . . . . . &c. Cette Brochure si plaisante, c'étoit la Satyre faite par M. de V.... L'homme qui rit d'aussi bonne foi de la critique de son propre Ouvrage, n'a certainement pas une âme commune ! il est vrai qu'il est difficile que les critiques d'aujourd'hui puissent produire de semblables effets. Du moins ne répondez jamais à celles qu'on fera contre vous, excepté cependant si l'on attaquoit les principes moraux de vos Ouvrages, alors seulement vous devez vous défendre simplement, avec noblesse, sans

ironie

ironie & sans aigreur. Mais gardez vous bien, mon cher Porphire, de confondre parmi des satyres remplies de partialité, les critiques véritablement fondées ; celles-là n'ont jamais le ton insultant du persifflage & de la moquerie. Dictees par la raison, le goût & la vérité, elles vous éclaireront, vous enseigneront les moyens de perfectionner vos Ouvrages, & vous devez les lire, non seulement sans humeur, mais avec reconnoissance. Comme on se trompe facilement dans sa propre cause, envoyez-moi toutes les critiques qu'on a faites de votre Ouvrage, je les lirai avec attention, & je vous dirai sincèrement ce que j'en pense : quand un ami ne seroit bon qu'à rendre un tel service, un homme de Lettres feroit bien de s'en attacher un ; heureux celui que l'orgueil n'empêcha jamais de consulter l'amitié, & de suivre les conseils salutaires qu'elle seule peut avoir le courage de donner !

LETTRE XXXII.

La Baronne à Madame de Valmont.

JE pars demain, Madame, je m'arrêterai à D.... jusqu'au sept, mais j'aurai certainement le plaisir de vous embrasser avant dix jours. Madame de Limours est moins affectée de mon départ que vous ne l'imaginez, parce qu'elle part elle-même pour quatre

quatre mois, elle suit M. de Limours qui commande cette année en **** ; & faisant un voyage à quatre-vingts lieues de Paris, pour la première fois de sa vie, elle est si occupée des préparatifs de son départ, qu'elle n'a guère le temps de songer au mien. Le Chevalier de Valmont est venu me faire ses adieux cet après-midi. Il a serré bien fortement la main qu'il m'a baisée, & il s'est sauvé de ma chambre sans pouvoir dire une seule parole. C'est un charmant enfant, quel dommage s'il se gâtoit !... Vous n'imaginez sûrement pas à quel point j'en serois affligée. Adieu, Madame ; j'espère que vous voudrez bien me donner à dîner le quatorze ou le quinze.

LETTRE XXXIII.

La même à la Vicomtesse.

D'Antibes, ce premier Mai.

NOUS sommes arrivés à Antibes hier, ma chère amie, & peut-être n'en partirons-nous pas demain, car les vents sont absolument contraires. Adèle a commencé hier à s'apprivoiser avec les précipices ; nous fûmes sept heures & demie en route pour faire les douze lieues de Fréjus à Antibes, parce que les chemins sont également mauvais & dangereux ; la montagne

d'Estrel (*a*), entr'autres, est véritablement effrayante par les précipices qui la bordent. J'ai vu plusieurs fois Adèle s'étonner & pâlir, & me regarder fixement, comme pour m'interroger sur le danger; elle auroit bien voulu que j'eusse découvert sa frayeur, mais elle n'osoit me l'avouer; j'ai toujours feint de ne remarquer aucun de ces mouvemens, & même par quelques discours indirects, j'ai su (sans qu'elle pût m'en supposer le dessein) lui inspirer le desir de dissimuler la peur qu'elle éprouvoit; le soin de la cacher cause une distraction qui en diminue l'excès; aussi peu-à-peu Adèle s'est-elle remise, & elle a fini par avoir un assez bon maintien. Au reste, elle est toujours enchantée de voyager; tout ce qu'elle voit l'étonne & la charme, & rien, pour elle, n'est comparable au plaisir d'écrire son Journal; si elle n'acquiert pas plus de précision, ce Journal aura au moins trente ou quarante volumes. Elle a déjà écrit huit pages sur Antibes, il est vrai qu'il y en a quatre qui ne contiennent qu'une nomenclature des fleurs & des plantes qui se trouvent aux environs d'Antibes, car nous avons fait ce matin une longue promenade, & Adèle a été bien frappée de voir des champs remplis de fleurs, de romarin, de thym,

---

(*a*) Cette montagne est d'une longueur extraordinaire, elle a quatre lieues; elle offre, en plusieurs endroits, des points de vue admirables.

de marjolaine, de buissons d'althæa, de myrthe, de jasmin jaune, de chevre-feuille, &c.

Vous me demandez la manière dont nous voyageons, la voici : Nous sommes dans cette grande voiture que vous me connoissez, M. d'Almane, Miss Bridget, Dainville, mes enfans & moi ; nous avons une voiture de suite dans laquelle sont mes femmes & Brunel ; nous nous arrêtons toujours quatre heures pour dîner & donner à nos enfans plusieurs leçons. Adèle écrit & dessine ; pendant ce temps j'accorde sa harpe, ensuite elle en joue une heure. En voiture, nous tâchons que la conversation ne soit pas sans fruit pour eux : cet art d'instruire les jeunes gens, sans qu'ils s'en doutent, en causant familièrement avec eux, ce grand moyen si négligé dans les éducations communes, est peut-être le plus efficace & le plus utile de tous. Pourquoi voyons-nous tant de gens qui, nés avec de l'esprit, ne savent cependant ni *causer*, ni écouter les autres ? C'est qu'on les a mis de trop bonne heure dans le monde. Une jeune personne de quatorze ou quinze ans n'entend parler dans un cercle que de choses frivoles qui ne laissent rien dans sa tête, ou qui n'y peuvent faire naître que des idées fausses & dangereuses. Si la conversation tombe sur des sujets intéressans & solides, on la traitera d'une manière à laquelle l'intelligence de quatorze ans ne peut atteindre ; alors cette jeune personne s'ennuyera mortellement, elle prendra &

conservera l'habitude de ne point écouter, & toute conversation suivie lui paroîtra toujours une froide & lourde dissertation ; elle les évitera soigneusement, ou, pour mieux dire, la distraction & l'indolence qu'elle y porteroit, suffiroient pour l'empêcher de s'y mêler ou même de la comprendre. Faites lire à une jeune personne des Livres au-dessus de son intelligence, & elle n'aimera jamais la lecture ; faites-lui écouter souvent des entretiens de gens raisonnables qui causeront pour leur propre plaisir & non pour elle, & jamais elle n'aimera la conversation ; & voilà cependant la route que suivent les mères les plus spirituelles & les instituteurs les plus habiles ! Pour revenir à nos occupations en voiture, nous contons beaucoup d'histoires, quelquefois nous récitons des vers, nous faisons quelques réflexions sur la Poésie, nous critiquons les vers que nous avons déclamés, nous parlons alternativement Anglois, Italien, François, & puis nous avons chacun un Livre, nous lisons tous à différentes reprises deux ou trois heures par jour ; nous nous rendons compte mutuellement de ce que nous avons lu, ce qui produit de nouveaux sujets de conversation.

A présent, ma chère amie, que j'ai répondu à toutes vos questions, parlons de Madame de Valcé, & parlons-en avec détail. Tout ce que vous me dites relativement à elle, m'afflige, &, je vous l'avoue, m'indigne au dernier point. Elle *est au désespoir*

espoir de quitter Paris pour quatre mois, parce qu'elle y laisse ses amis & sa société; elle a vingt ans, elle part avec son mari & pour suivre son père & sa mère; elle pleure, & elle est au désespoir de *quitter ses amis & sa société!* Eh, devroit-elle avoir une autre société que la vôtre?.... Tout le mal vient de Madame de Germeuil, de cette première amie contre laquelle je me déclarai si vivement dès le commencement de cette liaison. Madame de Valcé ne manqua pas d'adopter *les amis & la société* de son amie intime, & tout-à-coup dix ou douze étrangers s'introduisirent chez vous, & vous enlevèrent les préférences, la confiance & le cœur de votre fille! Je vois sans cesse Madame de Valcé recevoir sans vous ses amies à déjeûner, & aller seule souper chez elles; figurez-vous ce qui se passe dans ces comités dangereux: soyez bien sure qu'on y cherche tous les moyens d'éloigner Madame de Valcé de ses plus importans devoirs, celui d'aimer son mari & de révérer sa mère; là, elle se plaît, parce qu'elle est approuvée, louée & admirée; on y tourne en ridicule toute autre société, & certainement on n'y épargne pas la vôtre, composée en général de gens sages & d'un âge mûr. Ces plaisanteries, cette liberté, s'etablissent sous le nom de la confiance & de l'amitié, qui permettent de tout dire, & de cette manière on en vient facilement au point de traiter de préjugés les choses les plus respectables, & quelquefois même les plus sacrées.

Je crois qu'il vaut mieux s'adresser à l'esprit de Madame de Valcé qu'à son cœur ; je vous conseille de l'observer avec soin, & à la première occasion de mécontentement qu'elle vous fournira de lui parler avec la plus grande fermeté, &, quand vous partirez de ****, de l'emmener pour six mois dans votre terre en Anjou, où vous savez bien que M. de Limours desire depuis long-temps d'aller passer un automne : d'ailleurs, ce voyage peut servir aussi à vous rapprocher de votre mari ; & certainement il sera très-utile à Madame de Valcé. Vous la verrez d'abord triste, abattue, elle se croira malheureuse, traitera avec dédain les Provinciaux qui s'efforceront de lui plaire, elles les regardera comme une espèce particulière, indigne de juger de ses agrémens & de les apprécier, elle trouvera qu'elle est bien à plaindre d'être obligée de vivre avec des femmes mises de mauvais goût, & des hommes qui n'ont pas le ton & les manières de la cour : mis peu-à peu ces idées s'affoibliront, elle deviendra plus traitable, plus juste, plus obligeante ; elle pourra connoître enfin que l'esprit & le bon cœur sont de tous les pays ; que les formes toujours variées suivant les lieux, sont aussi toujours frivoles & indifférentes aux yeux de la raison. Rien n'est plus fatiguant à la longue, que le dédain pour celle qui l'éprouve ; on finit bientôt par s'en lasser ; l'orgueil qui le donne en devroit aussi corriger, car on n'est pas toujours mécontent

tent sans déplaire, & cette réflexion en peut guérir. Enfin, Madame de Valcé, dans cette solitude, éloignée de tous *ses amis*, livrée entièrement à vous, auroit le temps de faire quelques réflexions utiles, vous la rameneriez à Paris, corrigée d'une partie de ses travers; elle auroit sûrement moins de caprices, moins d'humeur; elle se feroit moins d'ennemis, elle auroit plus de réserve & de prudence; &, si elle a réellement de l'esprit, elle sentiroit combien il importeroit à son bonheur de conserver votre amitié, & de regagner celle de son mari. Voilà, ma chère amie, le parti que je prendrois à votre place: aussi tôt que vous serez arrêtée à une décision à cet égard, je vous prie de me le mander. Adieu, je vous écrirai de Nice. Adressez-moi toujours vos Lettres à Gênes.

LETTRE XXXIV.

La même à la même.

De Nice.

NOUS cheminons lentement, car depuis ma dernière Lettre nous n'avons fait que quatre lieues (*a*). Nous avons tous été horriblement malades sur mer, excepté M. d'Almane & Dainville. Adèle & Théo-

(*a*) D'Antibes à Nice.

dore souffroient cruellement, mais, ainsi que moi, vomissoient sans se plaindre; on avoit mis dans la felouque des matelats sur lesquels les malades s'étoient couchés. Au bout d'une demi-heure, M. d'Almane a dit à son fils que cette délicatesse étoit ridicule dans un homme, & qu'il vomiroit aussi bien étant assis que couché: Théodore, au même moment, s'est levé; alors j'en ai fait autant, en disant que le courage étoit aussi nécessaire à une femme qu'à un homme, & que d'ailleurs, quand il nous seroit moins utile, il suffiroit qu'il fût une vertu, pour qu'on dût rougir de paroître en manquer un moment. A ces mots, la triste Adèle s'est traînée vers moi, & s'est assise à mes côtés. Cettes action a piqué d'émulation, Théodore, qui, voulant absolument surpasser *des femmes* en courage s'est mis à causer de l'air du monde le plus dégagé; il s'interrompoit souvent pour vomir, ensuite il reprenoit la conversation comme s'il eût été en parfaite santé. M. d'Almane triomphoit, la joie petilloit dans ses yeux, qui sembloient me dire: *On n'obtiendroit pas cela d'une femme.* Je me suis penchée vers l'oreille d'Adèle: Voulez-vous, lui dis-je, prouver à votre père que vous avez tout autant de force que Théodore? chantons un Duo. Adèle m'a serré la main, & dans l'instant nous avons commencé un Duo que nous avons chanté un peu faux mais à tue-tête, & avec une mine extrêmement gaie! M. d'Almane est venu embrasser sa fille:

Conservez,

Conservez, mes enfans, a-t il dit, ce louable desir de vous égaler mutuellement en vertus; une semblable émulation ne peut établir de rivalité entre vous, car, en vous perfectionnant mutuellement, elle vous rend tous deux plus dignes de notre affection & de la tendresse que vous avez l'un pour l'autre. Comme M. d'Almane finissoit ces paroles, Théodore est venu se mettre à genoux devant moi; il a pris une main de sa sœur & une des miennes, & les unissant ensemble, il les a baisées avec cet air ouvert & sensible que vous lui connoissez & qui rend tous ses mouvemens si obligeans & si agréables. Nous sommes toujours décidés à aller à Gênes par *la Corniche*, c'est-à-dire, par terre, dans des espèces de litières portées par des hommes. Ce petit voyage sera de quatre ou cinq jours. M d'Almane dit qu'il est très-intéressant, très-peu connu, & qu'enfin il achevera entièrement d'aguerrir nos enfans sur les précipices & les mauvais gîtes. Nous partons après demain à six heures du matin. Nice est une très-jolie Ville, & l'air en est si pur & si bon pour les nerfs, que des malades viennent de fort loin le respirer sans faire d'autres remédes; les montagnes qui environnent Nice produisent beaucoup de plantes & de simples. Nous avons *herborisé* hier & aujourd'hui une partie de la journée; Adèle a dessiné & peint plusiers plantes, entre autres, *l'aspèrge sauvage*, arbuste dont le feuillage épineux d'un vert d'émeraude, & char-

& charmant par ses formes & sa délicatesse. Elle vous destine ce petit tableau, que je vous enverrai quand nous serons à Gênes.

LETTRE XXXV.

Le Baron à M. d'Aimeri.

De Nice.

OUI, Monsieur, la confiance que vous me témoignez m'honore & me touche également, votre franchise doit exciter la mienne, & je vais vous répondre sans détour. Le mariage que Madame d'Olcy vous propose pour le Chevalier de Valmont, est trop avantageux (relativement à la fortune) pour vous laisser le moindre doute sur ma façon de penser; ainsi, je vous avouerai que vous ne vous abusiez point dans vos conjectures, & qu'il est très-vrai que si le Chevalier de Valmont répond à vos soins & aux espérances qu'il donne, Madame d'Almane & moi, nous le préférerions à tout autre. Mais je dois vous prévenir en même temps que nous voulons que ce projet (qui ne peut être que bien vague encore) soit absolument ignoré de ma fille; ainsi, je vous demande votre parole, de ne confier à personne, pas même à Madame de Valmont, l'aveu que je vous fais; je connois votre prudence & votre parfaite discrétion, & je suis sans inquiétude sur un secret auquel j'attache la plus grande importance.

Vous

Vous sentez qu'un semblable projet, quelque cher qu'il puisse nous être, dépend entièrement de la conduite du Chevalier de Valmont. Adèle n'a que douze ans & demi; Madame d'Almane est décidée à ne la marier que lorsqu'elle en aura dix-huit; d'ici-là nous pourrons juger avec certitude du caractère & des principes du Chevalier de Valmont; & si, pendant cet espace, il ne fait rien qui puisse détruire l'opinion que nous avons de lui, je suis bien certain que Madame d'Almane lui donnera sa fille avec transport : je dis *Madame d'Almane*, car elle seule disposera du destin d'Adèle, c'est un droit que la justice & ma tendresse lui assurent également ; sa conduite avec moi, les soins qu'elle a consacrés à ses enfans, méritent en effet cette preuve de mon estime & de ma reconnoissance : d'ailleurs, puis-je mieux travailler au bonheur de ma fille, qu'en remettant son sort entre les mains d'une mère si tendre & si éclairée ? Voyez, Monsieur, si cet engagement conditionel doit vous faire rejeter la proposition de Madame d'Olcy. Mademoiselle de V...., il est vrai, n'est point une fille de qualité, mais elle est beaucoup plus riche qu'Adèle ne le sera jamais. Ne la refusez donc qu'après une mûre réflexion, &, de grâce, ne vous pressez point de me répondre. Je sens, comme vous, toutes les inquiétudes que doivent vous causer pour le Chevalier de Valmont les deux années qui vont s'écouler : car elles décideront peut-être sans retour de ce qu'il sera tout le reste de sa

vie.

vie. Vous ne devez pas juger de l'année prochaine par l'experience de l'hiver passé. Le Chévalier n'avoit que dix-huit ans; il trouvoit fort simple d'être encore dans une entière dépendance; il débutoit dans le monde, son défaut d'usage & sa timidité lui faisoient sentir à chaque instant combien il avoit besoin d'un Mentor & d'un guide; enfin, il étoit amoureux d'une femme aussi vertueuse qu'elle est charmante: ainsi, il devoit être insensible à tout le manège que la coquetterie employoit pour le séduire. Mais l'hiver prochain, il aura un an de plus, il sera familiarisé avec le monde, il y verra tous les jeunes gens de son âge aller seuls & livrés à eux-mêmes, il sera guéri de sa passion pour Madame d'Ostalis, car l'amour s'éteint bientôt avec l'espérance: alors à combien de dangers ne sera-t-il pas exposé? Si vous le quittez, il y succombera: si vous le suivez malgré lui, vous ne l'en préserverez pas mieux; il faut que ce soit lui qui vous retienne, qui vous desire, qui ne puisse se passer de vous, & voilà ce qu'on ne peut obtenir que d'une confiance sans bornes, & de l'habitude de ne s'être jamais quittés. Vous n'avez pas élevé le Chevalier de Valmont dès sa plus tendre enfance; depuis même qu'il a l'âge de raison, vous vous en êtes séparé quelquefois pour plusieurs mois; vous ne l'avez point accoutumé à penser qu'à moins de circonstance extraordinaires; vous étiez nés l'un & l'autre pour être à jamais inséparables; il ne seroit donc pas étonnant

(quelque

(quelque bien né qu'il puisse être) qu'il desirât bientôt une dangereuse independance; il faut même s'y attendre, il vous échappera; mais si son cœur est bon, il reviendra vous chercher, vous le regagnerez facilement, & du moins vous le préserverez de ces égaremens que le répentir même ne peut ni réparer ni expier. Passons-lui donc quelques écarts, pourvu qu'il conserve de la décence, le goût des mœurs, une âme sensible, & des principes. Vous me demandez comment vous le garantirez de la passion du jeu; il a de l'esprit, des connoissances, de l'instruction; du moins le désœuvrement & l'oisiveté ne lui feront pas faire de folies, c'est beaucoup; mais vous devez toujours redouter l'occasion & l'exemple: pour l'arracher à ce danger, je n'ose vous conseiller le moyen que j'employerai avec mon fils, parce qu'il peut avoir les plus grands inconvéniens, si votre Elève n'a pas de l'empire sur lui même, & si vous n'êtes pas certain qu'il est incapable de manquer à une resolution raisonnable sérieusement prise. Pour moi, quand Théodore entrera dans le monde, je lui demanderai sa parole d'honneur de ne jamais jouer aux jeux de hazard, & je serai sûr qu'en effet il n'y jouera de sa vie. Je compterois beaucoup moins sur sa raison, si j'en exigeois moins, c'est-à-dire, si je me bornois à lui demander de ne jamais jouer gros jeu. Un sacrifice absolu est plus facile a obtenir qu'un demi-sacrifice, qui ne soustrait ni aux tentations, ni aux dangers de

l'occasion, car il est plus aisé de renoncer aux choses qui plaisent, que d'en user modérément. Mais si vous n'êtes pas parfaitement sûr que le Chevalier de Valmont ait assez de force pour tenir une semblable promesse, ne l'exigez pas de lui, laissez-le plutôt s'instruire & se corriger à ses dépens par l'expérience que de l'exposer à manquer à sa parole. Quand j'aurai reçu votre réponse à cette Lettre, je vous ferai part d'un autre moyen que vous pourriez sans inconvénient employer comme un excellent préservatif contre tous les dangers qui vont environner le Chevalier de Valmont. Adieu, Monsieur; permettez-moi de vous recommander encore de ne me répondre qu'après avoir bien mûrement réfléchi à la proposition de Madame d'Olcy.

LETTRE XXXVI.

La Vicomtesse à la Baronne.

TANDIS que vous courez les chemins & les grandes aventures, que vous traversez les mers, que vous étendez vos idées, que vous acquérez de nouvelles connoissances; tandis que vous couchez dans de mauvais lits, que vous mangez des côtelettes bien dures & des soupes à l'oignon, moi, je végète tristement tous les jours au milieu de cinquante personnes, ne pensant à rien, ne disant que des lieux communs, faisant des nœuds, ou jouant au *loto*, & passant trois

trois heures à table. Vous savez que j'ai desiré suivre M. de Limours, je m'étois fais de ce voyage une idée délicieuse ; premièrement, j'imaginois que je représenterois en * * * * d'assez bonne grâce, & la représentation ne me déplaît pas ; & puis, je me flattois que quatre mois passés à quatre-vingt lieues de Paris & de Madame de Gerville, pourroient apporter un grand changement dans mon sort & dans les sentimens de M. de Limours. D'ailleurs, emmenant avec moi Madame de Valcé, j'espérois encore reprendre dans son cœur des droits auxquels je n'ai pu renoncer sans une extrême douleur ; mais ces espérances si douces sont absolument anéanties. J'ai été fort heureuse les quinze premiers jours que j'ai passés ici : j'avois le plus grand desir d'y plaire & d'y réussir ; tous les Militaires, tous les Gentilshommes des environs, toutes les Dames de la ville, exaltoient à l'envie ma *grâce*, ma *politesse*, & mon *égalité ;* & M. de Limours lui-même daigna plusieurs fois me louer sur la manière dont je faisois les honneurs de sa maison. J'étois dans cette situation, lorsqu'un beau matin Madame de Gerville arrive de Paris, sous prétexte de voir une de ses tantes établie ici depuis vingt ans, & à laquelle, dans tout cet espace de temps, elle n'a peut-être pas écrit quatre Lettres. Cette subite arrivée m'a d'autant plus déconcertée, que j'ai appris en même temps que Madame de Gerville comptoit ne retourner à Paris

que dans deux mois. Elle vient régulièrement dîner chez moi tous les jours; elle donne des Bals, des Fêtes, elle fait les délices de la Ville. M. de Limours affiche publiquement ses sentimens pour elle, & Madame de Valcé elle-même lui témoigne la plus vive amitié. Tout ce redoublement d'intimité vient sur-tout de ce que Madame de Gerville a su persuader à M. de Limours qu'il lui doit le Commandement qu'il a obtenu, & il est juste de payer, de son estime & de sa tendresse, de si rares talens pour l'intrigue. Vous imaginez bien que tout ceci a nui beaucoup à mon *égalité*, à mes *grâces*, & même à ma *politesse;* d'abord, j'ai pris de l'humeur, ensuite j'ai eu l'ambition de me former un parti : je commençois à y réussir; un assez grand nombre de personnes préféroient ma maison & ma société à celle de Madame de Gerville, quand tout-à-coup je me suis ennuyée de mes partisans, & j'ai fait tout ce qu'il falloit pour m'en débarrasser. Je suis maintenant entièrement délaissée, je ne vois du monde qu'à dîner & à souper, & je passe le reste du jour avec ma petite Constance, mon unique ressource & ma seule consolation. Après avoir éprouvé beaucoup de dépit, de chagrin, & d'humeur, je me trouve enfin dans une situation d'esprit assez tranquille; j'ai pris mon parti philosophiquement; une parfaite indifférence m'a rendu le repos & même une sorte de gaieté : je suis enchantée de moi-même, de ma résignation, de ma douceur

ceur; je devrois être fort à plaindre, & je suis calme & raisonnable! .... C'est une bonne chose que le dépit, du moins pour moi; il m'agite d'abord, mais ensuite il me guérit ..... car je ne puis ni haïr ni me désespérer long-temps ..... Ah! certainement, si j'étois capable de haine, je haïrois, non Madame de Gerville (je ne lui ferois pas cet honneur) mais M. de Limours! ..... N'en parlons plus, le *dépit* pourroit bien me reprendre si je m'arrêtois à cette idée. Je vous avoue que je m'ennuie ici mortellement, je brûle de rétourner à Paris, & certainement je n'aurai de long-temps la fantaisie de voyager. Adieu, ma chère amie; écrivez-moi, parlez-moi avec détail de tout ce qui vous intéresse, de vos aimables enfans, des lieux que vous parcourez, des gens que vous voyez; pensez à moi, aimez-moi toujours: Ah, votre amitié m'est si nécessaire! ..... Croyez qu'au vrai je suis plus malheureuse que je ne paroîs l'être & que vous ne pouvez l'imaginer. Le fond de mon cœur est bien triste & bien blessé!...... Adieu, je vous envoie une Lettre de mon frère pour le Baron; & d'après votre itinéraire, j'adresse mon paquet à Nice; mandez-moi toujours votre marche avec la plus grande exactitude.

LETTRE XXXVII.

Le Comte de Roseville au Baron.

OUI, mon cher Baron, mon jeune Prince a conservé pour le Comte de Stralzi ce penchant dont je vous ai parlé, & même, depuis le départ du Chevalier de Valmont, cette amitié paroît fort augmentée. Le Comte de Stralzi, a été malade, le Prince envoyoit savoir de ses nouvelles dix fois par jour, témoignoit la plus grande inquiêtude ; un soir qu'il m'en parloit avec le ton de l'intérêt le plus tendre. Je ne croyois pas, lui dis-je, que vous l'aimassiez à cet excès....——Il est aimable, je crois qu'il a beaucoup d'attachement pour moi. & ainsi il est tout simple que j'aie de l'amitié pour lui....—Et quelles preuves vous a-t-il données de son attachement ¿—Il vient me voir souvent, il ne me flatte jamais !.....—Etes vous bien sûr de cela ! . . . . — Oh, très-sûr . . — Il a de l'esprit, il sait que vous en avez, que vous êtes bien élevé ; ainsi, il ne vous louera pas ouvertement, mais il a une manière de vous écouter, & un certain sourire d'approbation dont, à votre place, je me défierois quelquefois ; & puis, je me défierois aussi des éloges généraux qu'il donne à toutes les qualités que vous annoncez.— Il faut donc qu'un Prince ait une défiance continuelle ?....—Il faut qu'il craigne d'être trempé,

trompé, parce qu'une nation entière seroit la victime de son aveuglement. Il doit donc n'accorder sa confiance & son amitié qu'à l'homme dont il connoîtra parfaitement le caractère ——J'ai bonne opinion du Comte de Stralzi, j'ai de l'inclination pour lui; cependant, si j'avois des secrets, je ne les lui dirois pas, & je n'aurois de confiance en lui que lorsque le temps & les circonstances m'auroient fait connoître qu'il en est véritablement digne.—— Pourquoi attendre du temps, & du hasard ce que vous pouvez découvrir par vous même beaucoup plus sûrement?——Comment?——Je vous en fournirai les moyens, si vous le desirez, & je vous les détaillerai dans quelques mois.

Depuis long-temps j'ai fait sentir au Prince combien il étoit important qu'il acquît une exacte connoissance de l'état du Royaume en général, des Provinces en particulier, & même des personnes de mérite qui s'y trouvent. J'ai conseillé au Prince d'envoyer le jeune Sulback voyager secrètement dans toutes les Provinces, avec ordre de faire les mémoires les plus détaillés sur l'état de ces Provinces. Le jeune Sulback doit partir dans huit jours, il voyagera sous un nom supposé, & dira, en prenant publiquement congé du Prince, qu'il va passer six mois en France; quand il reviendra, j'engagerai le Prince à proposer le même voyage au Comte de Stralzi, qui certainement acceptera cette commission avec d'autant plus de plaisir, qu'il ignorera

rera que le Baron de Sulback en avoit été chargé avant lui. Vous imaginez bien qu'au retour du Comte, nous confronterons ses mémoires avec ceux du Baron de Sulback, nous trouverons surement peu de rapport dans les relations des deux voyageurs; alors, pour connoître quel est celui des deux qui a le mieux vu, & qui a dit la vérité avec le plus d'exactitude, nous ferons, le Prince & moi, ce même voyage, & le Prince verra par ses propres yeux auquel e ces deux hommes il doit donner son estime & sa confiance. Vous croyez avec raison, mon cher Baron, que je n'ai rien épargné pour inspirer à mon Elève l'*aversion des impôts*, j'ai commencé par émouvoir sa sensibilité en faveur des pauvres; & après lui avoir donné l'humanité & la compassion, je lui donne maintenant les lumières sans lesquelles des vertus si précieuses ne pourroient ni contribuer à sa gloire, ni à la félicité de ses peuples. Les circonstances présentes viennent de forcer le Ministre à établir un nouvel impôt, mais qui ne tombe en aucune manière sur le peuple; cependant ce mot *impôt* a produit unefâcheuse impression sur le jeune Prince, il m'en a fait part; je lui ai facilement prouvé que le Ministre ne démentoit point dans cette occasion sa sagesse & sa modération ordinaires: enfin, ai-je ajouté, il est des cas où le meilleur des Princes est absolument forcé d'établir des impositions nouvelles, & alors il ne peut rien faire de plus équitable que de les mettre sur les

gens

gens riches, car il vaut mieux prendre une légère portion du superflu de quelques particuliers, qu'une partie du nécessaire d'une multitude de malheureux. . . . . Et cependant on a vu souvent le dernier parti préféré au premier. . . .——O Ciel ! & par quelle raison ?......——C'est que les murmures des gens riches font du bruit, & que les gémissemens du pauvre ne peuvent être entendus.—Et comment un Prince peut-il se résoudre à priver ses sujets de leur subsistance ?....—Son ignorance seule cause un si grand mal. On lui dit que l'impôt qu'on lui propose, non seulement ne ravira point au laboureur, à l'artisan, l'absolu nécessaire, mais qu'il lui laissera même de l'aisance, il le croit, il est trompé,——Il faudroit donc qu'un jeune Prince sût positivement jusqu'à quel point on peut taxer le peuple sans le fouler & le rendre malheureux; & de cet instant, voilà ce que je brûle d'apprendre.——Je ne puis rien vous enseigner de plus véritablement utile: pour acquerir cette connoissance, il faudra que vous entriez dans beaucoup de petits détails très-minutieux, mais le motif qui vous anime saura vous les rendre tous intéressans. Deux jours après cette conversation, nous causions un soir, le Prince & moi, sur ce méme objet, quand tout-à-coup, jetant les yeux sur sa pendule, il s'écria : « Il est onze heures, j'ai dans cet « instant quinze ans; embrassez-moi, & sou-« venez-vous de votre promesse."—-Que voulez-vous dire?....—Vous m'avez toujours

jours dit que lorsque j'aurois quinze ans, si vous étiez content de ma raison, vous me donneriez ce Livre que je desire depuis si long-temps ..... Etes-vous satisfait de moi? ... —Oui, beaucoup. — Eh bien, donnez-moi donc Télémaque.....—Télémaque! Quoi! déjà .... Si vous vouliez attendre encore un an, vous me feriez plaisir....—Un an! O Ciel! — Allons, ne vous fâchez pas, demain, à votre réveil, vous aurez Télémaque. Le lendemain le Prince étoit éveillé avant sept heures: j'entrai dans sa chambre avec Télémaque sous mon bras, & m'approchant du Prince: Tenez, Monseigneur, lui dis-je, voici le Livre immortel dans lequel vous trouverez tous vos devoirs tracés par un homme qui, vivant à la Cour, osa dire la vérité, & ne craignit point de dévoiler les artifices les plus profonds de l'intrigue & de la flatterie; si vous lisez cet Ouvrage, aussi touchant que sublime, sans être ému, sans être attendri à chaque page, ah, rendez-le moi, ne l'achevez pas, vous ne seriez pas encore digne de le lire! ....——Ah, reprit le Prince! donnez-le moi; s'il ne faut qu'être sensible pour l'apprécier, que craignez-vous?....Un cœur que vous avez formé pourroit-il n'en pas connoître tout le prix? ... Vous devinez bien, mon cher Baron, qu'à ces mots je lui donnai enfin Télémaque, qui fut reçu avec autant de joie qu'il avoit été desiré vivement.

J'attends avec impatience les détails que vous m'avez promis sur votre voyage. Adieu, mon

mon cher Baron; n'oubliez pas *le petit Journal de la Corniche,* car je n'ai nulle connoissance de cette partie de l'Italie.

LETTRE XXXVIII.

La Baronne à la Vicomtesse.

De l'Hospitaletta.

NOUS sommes partis de Nice ce matin à cinq heures, Adèle, une de mes femmes, & moi, en chaises portées par des hommes, & M. d'Almane, Dainville, mon fils, & Brunel, sur des mulets. Miss Bridget a préféré d'aller à Gênes par mer dans les felouques, avec le reste de mes gens. En sortant de Nice, on trouve le vieux château de Montalban, pris par les François en 1744. A deux lieues de Nice, Dainville me pria d'arrêter à la vue de la tour d'Eze, dominant sur la mer, & dont la situation est admirable. Dainville, Adèle, & Théodore ont dessiné ce point de vue. Pendant ce temps, M. d'Almane & moi, nous lisions & nous cousions alternativement; & au bout d'une heure, nous avons repris notre marche. Cette route est parfaitement bien nommée *Corniche:* c'est en effet presque toujours une vraie corniche, en beaucoup d'endroits si étroite, qu'une seule personne y peut à peine passer: d'un côté, d'énormes rochers forment une espèce de muraille,

muraille qui paroît s'élever jusqu'aux Cieux ; & de l'autre, on se trouve exactement sur le bord de précipices de cinq cents pieds, au fond desquels la mer se brisant contre des rochers, produit un bruit aussi triste qu'effrayant. Dans tous les passages véritablement dangereux, M. d'Almane nous a fait mettre pied à terre, & nous les a fait passer en nous donnant le bras. Depuis Monaco jusqu'à Manton, l'on respire, le chemin est très-beau ; cette dernière Ville est agréable, elle est située sur le bord de la mer, & l'on y trouve une quantité de citronniers & d'orangers dont l'air est embaumé. Après Manton, le chemin redevient effroyable ; cependant nous commencions à nous y accoutumer, & la vue d'une prodigieuse quantite de jolies cascades naturelles charmoit tellement Adèle, qu'elle en oublioit presque les précipices. Arrivés à la Bourdeguierre, petite Ville où l'on trouve de superbes palmiers dispersés parmi des ruines d'un très-bel effet, il a fallu s'arrêter encore pour dessiner le plus ravissant point de vue que nous ayons rencontré. Enfin, à sept heures, la nuit tombante nous a forcés de nous arrêter & de coucher à l'Hospitaletta, le plus affreux gîte où l'on ait jamais donné l'hospitalité, & qui n'est qu'à dix lieues de Nice ; les pauvres gens chez lesquels nous sommes ne logent point ordinairement ; aussi n'avons-nous trouvé ni soupers ni lits. Adèle & son frère mouroient de faim. Après beaucoup de peine, Brunel est parvenu à obtenir des

œufs,

œufs & du beurre fort dont il a fait une omelette qu'il nous apportée d'un air triomphant dans notre grenier, où j'écris depuis que nous y sommes ! l'odeur de l'omelette, qu'on pouvoit sentir de très-loin, a transporté de joie Adèle & Théodore ; mais la vûe de ce mets si desiré les a fort attristés, non parce qu'il étoit bien noir & bien brûlé, la faim n'est pas délicate, & les passions sont aveugles, mais parce que l'omelette n'étoit que de cinq ou six œufs. J'ai remarqué leur inquiétude ; & quoique j'eusse aussi quelque envie de l'omelette, j'ai dit que je ne voulois pas souper. M. d'Almane, par l'effet du même sentiment, a dit la même chose : alors Adèle & Théodore se sont jetés sur l'omelette & l'ont mangée avec une avidité qui m'a causé un des plus singuliers mouvemens que j'aie éprouvé de ma vie. Je regardois mes enfans mangeant d'un air affamé dans ce triste grenier, éclairé seulement par une lampe, & je me disois : " Combien de mè-
" res infortunées sur la surface de la terre,
" dans ce même moment, subissent le sort
" affreux dont la seule image me fait fré-
" mir ! . . . . . & voyent leurs malheureux
" enfans partageant un foible repas qui ne
" peut suffire à leur subsistance ! . . . . De
" telles calamités existent, & l'on y peut
" être insensible !" . . . Ces réflexions remplissoient mon ame d'une amertume inexprimable ; les yeux fixement attachés sur Adèle & sur Théodore, j'éprouvois un at-

tendrissement, une pitié qui déchiroient mon cœur; mes larmes couloient, & je ne m'en appercevois pas, tant j'étois profondément absorbée dans cette triste réverie; enfin, Adèle tourne la tête de mon côté, me regarde, tressaille & vole à moi; Théodore la suit, je les serre l'un & l'autre dans mes bras, jamais je n'ai senti comme dans cet instant, à quel point ils me sont chers! Je veux répondre à leurs questions, je ne le puis, mes larmes redoublent, ils pleurent aussi tous deux. M. d'Almane, confondu de cette scène, demande en vain une explication; ce n'est qu'au bout d'un quart d'heure que je suis en état de la donner. Après une conversation qui nous conduisit jusqu'à neuf heures, M. d'Almane s'est retiré avec son fils & Dainville dans une chambre à côté de la nôtre; alors on apporte de la paille dont on forme trois lits pour Adèle, Mademoiselle Victoire & moi; je fais étendre des draps sur cette paille; Adèle s'y couche très-gaiement, & s'y endort bien-tôt aussi profondément que si elle étoit dans le meilleur lit du monde. Tandis qu'elle dort j'écris ce Journal; il est près d'onze heures, il est temps de me reposer aussi.

Continuation du Journal de la Baronne.

De Saint-Maurice.

CETTE journée a été très-fatigante, quoique nous n'ayons fait que cinq lieues & demie; mais nous avons trouvé de si mauvais chemins que nous avons fait presque toute la route à pied, toujours, comme hier, côtoyant la mer, tantôt au haut d'un précipice, tantôt sur un rivage fort étroit, & marchant sur de gros cailloux pointus : d'ailleurs, tout le pays que nous avons parcouru est aride & affreux : nos Porteurs sont les plus vilaines gens du monde, ils n'entendent ni le François ni l'Italien; ils parlent un jargon inintelligible; ils s'enivrent, jurent, & se querellent sans cesse; il est difficile de ne pas s'intéresser à leurs disputes, quand, porté par eux, on les voit sur le bord d'un précipice, tout-à-coup trembler de colère, s'agiter, chanceler, & ne porter la litière que d'une main, afin d'avoir la liberté de faire des gestes menaçans de l'autre (*a*).

(*a*) Les Porteurs suspendent les chaises à leurs épaules, par le moyen de longues courroyes : mais il est toujours nécessaire qu'ils tiennent les bâtons qui les portent.

Ces litières ne ressemblent nullement à des chaises-à-porteurs ordinaires, ce sont des espèces de *chaises longues*, étroites & peu allongées; l'endroit sur lequel on est assis est couvert d'un petit berceau en toile cirée; fait pour garantir de la pluie. On a les jambes étendues, sans avoir la liberté de les plier; & moi, comme je suis grande, mes pieds passent la chaise. Nous sommes assez bien logés à Saint-Maurice, petit port de mer, & nous irons demain coucher à Piétra.

CONTINUATION du Journal.

D'Albenga, ce Mardi.

ENFIN mon Journal devient intéressant, & sûrement, ma chère amie, tout ce que je pourrai vous mander de Venise & de Rome, ne vous causera pas autant de plaisir que la relation que je vais vous faire. Je ne veux point vous prévenir, afin qu'en lisant ce Journal vous ayez une partie de la surprise que j'ai éprouvée moi-même. Le chemin de Saint-Maurice à Albenga est rempli de passages très-effrayans; mais cette route offre des points de vûe admirables, entr'autres celui qu'on trouve au haut de la montagne qui domine la ville de Languella; la descente de cette montagne est très-escarpée, & fort dangereuse. Nous l'avons descendue à pied, & nous pouvons

même

même dire à pieds nuds, car les rochers que nous gravissons depuis trois jours, ont tellement usé & percé nos souliers, que les semelles en sont presqu'entièrement emportées; & ne prévoyant pas que nous dussions autant marcher, nous n'avons pas eu la précaution d'en prendre plusieurs paires. A dix heures du matin, nous faisons arrêter nos Porteurs sur le sommet d'une montagne de laquelle nous découvrons la ville d'Albenga au milieu d'une plaine délicieuse, ce qui est une singularité très-remarquable sur cette côte; toutes les autres villes étant situées fur des rochers. Nous descendons la montagne & nous nous trouvons dans une plaine immense & fertile, entourée de rochers & de montagnes majestueuses, dont quelques-unes sont couvertes de glaces. L'aridité des rochers, l'aspect imposant des montagnes, forment un contraste singulier avec la beauté riante & la fertilité de la plaine; les prés y sont émaillés de Pensées & de Lys: le Laurier-Rose y croît fans culture; on y voit tous les champs entourés de longs berceaux de vigne, & à travers ces charmantes galeries à jour, on découvre la verdure, les fleurs & les fruits renfermés dans l'enceinte de ces légers treillages, dont toutes les arcades sont ornées de guirlandes de pampres élégantes & flexibles, & que le moindre vent fait mouvoir; il semble, dans ce délicieux séjour, que la terre y soit cultivée, non pour les besoins de l'homme, mais seulement pour ses plaisirs. Tous les objets qu'on y

 ren-

rencontre sont agréables ; c'est-là, ma chere amie, que vous verriez de véritables *Bergères*, au lieu de ces paysannes dont *les bonnets de nuit* vous font tant de peine. Toutes les jeunes filles sont coëffées en cheveux avec un bouquet de fleurs naturelles, placé sur la tête de côté gauche ; elles sont presque toutes jolies, & sur-tout remarquables par l'élégance de leurs tailles (*a*). Figurez-vous les transports d'Adèle & de Théodore, en voyant des objets si charmans & si nouveaux pour eux. Ils nous demandèrent la permission de courir dans la plaine, & d'aller se promener sous les berceaux ; & presque au même instant ils se trouvèrent à deux cents pas de nous. Théodore s'arrêta pour cueillir un bouquet, & sa sœur continuant sa course, entra dans un petit sentier où je la perdis de vûe ; je l'appelai deux ou trois fois, elle étoit trop éloignée pour m'entendre : j'envoyai Dainville la chercher, il revint un moment après & sans elle ; mais en me criant qu'il l'avoit trouvée, & qu'elle alloit revenir ; je doublai le pas, & Dainville s'approchant de moi, me dit en riant que nous ne partirions point d'Albenga sans pouvoir écrire sur notre Journal une charmante aventure ; mais où est ma fille, interrompis-je ? A deux pas d'ici, reprit-il, avec une dame belle comme le jour. . . . . . Comme Dainville achevoit ces

(*a*) Cette description n'est point exagérée, elle est absolument conforme à la vérité, & prise du Journal que l'Auteur a écrit à Albenga même.

mots,

mots, Adèle parut en courant, elle nous rejoignit; mais elle étoit si émue, si essoufflée, si transportée de *son aventure*, qu'elle ne pouvoit répondre qu'en bégayant & par monosyllabes. Enfin, quand elle fut remise de son trouble, nous nous assîmes sur l'herbe, & elle nous conta qu'aussi-tôt après nous avoir perdus de vûe, elle avoit apperçu de loin, dans une espece de bosquet sur la gauche du chemin où elle étoit, une femme seule couchée sur le gazon; la curiosité ayant fait approcher Adèle, elle vit distinctement une belle femme lisant avec beaucoup d'attention, elle étoit vêtue d'une robe de gaze blanche; elle avoit l'air triste, mais une physionomie pleine de douceur & de majesté; une jeune personne, qui paroissoit une Femme-de-chambre, étoit assise à dix pas d'elle. *L'Héroïne*, au bruit que fit Adèle, leva les yeux, & parut très-surprise en la regardant: Adèle lui fait une *profonde révérence*, & reste debout à sa place sans oser avancer. L'inconnue la regarde toujours, & lui sourit; alors Adèle enhardie s'approche; l'inconnue lui dit en Italien qu'elle la trouve charmante, en ajoutant: *Vous ne m'entendez sûrement pas*. Adèle lui répond en Italien. Nouvelle surprise de l'inconnue, qui fait à Adèle quelques questions, l'embrasse tendrement plusieurs fois, ensuite se lève, appelle sa Femme-de-chambre, & s'en va. Adèle ajouta que l'inconnue n'étoit pas de la *premiere jeunesse*, mais qu'elle étoit d'une beauté parfaite; & Dain-

ville

ville dit que, quoiqu'il ne l'eût vue que de loin, sa figure l'avoit en effet singulièrement frappé. Après ce recit Adèle me conjura de coucher à Albenga, au lieu d'aller à Pietra, comme nous en avions le projet, & M. d'Almane y consentit. Nous nous sommes établis dans une assez jolie maison, nous avons pris des informations de notre inconnue ; & d'après le portrait qu'en fait Adèle, on assure que ce ne peut être que la Duchesse de C . . . . ., une personne aussi distinguée & aussi extraordinaire par ses vertus & ses malheurs, que par sa naissance & sa beauté ; elle est depuis quatre ans à Albenga, retirée dans une maison qu'elle a fait bâtir dans la partie la plus solitaire de la plaine ; elle vit dans la plus grande retraite, & l'on ajoute que sa bienfaisance & sa piété la rendent l'objet de l'admiration de tout le pays. Quant à son histoire, on ne la sait que très-confusément, & les détails que j'ai pu recueillir sont si extraordinaires & si peu vraisemblables, que je ne les écrirai point encore. Vous croyez facilement que nous avons quelque curiosité de connoître plus particulièrement la Duchesse de C . . . . Adèle surtout le desire avec passion. Ne sachant comment engager la Duchesse à nous recevoir, nous avons enfin suivi le conseil de M. d'Almane, qui étoit d'avis qu'Adèle lui écrivît à ce sujet ; nous espérons quelque succès de la grâce enfantine & de la naïveté du billet d'Adèle ; il y a environ une heure qu'il

est

est parti, & nous n'avons point encore de réponse.

Bonne nouvelle & grande joie. La réponse arrive dans l'instant, la Duchesse de C. . . . .consent à nous recevoir, & nous invite à souper. Comme elle mande à Adèle qu'elle soupe à sept heures, & qu'il en est près de six, nous allons partir dans l'instant.

Ah, Dainville avoit bien raison de nous annoncer une charmante aventure !....Nous ne savons plus quand nous partirons d'Albenga, nous y resterons jusqu'à ce que nous ayons pu obtenir une connoissance un peu approfondie de l'histoire de la plus intéressante personne que j'aie jamais vue. Jugez vous-même, par le détail de notre première entrevûe, si notre curiosité est fondée & doit être vive. Nous sommes arrivés ce soir chez elle à six heures un quart ; sa maison est de la simplicité la plus élégante : après avoir traversé deux antichambres & une assez longue galerie, nous entrons dans un petit cabinet. Adèle appercevant la Duchesse, me quitte & court à elle ; la Duchesse la prend dans ses bras, l'embrasse deux ou trois fois; je m'approche, je prie Adèle *de me présenter*, & Madame de C . . . . nous reçoit tous avec la grâce la plus obligeante. Nous nous asseyons, & pendant que M. d'Almane parle de notre voyage, & répond aux questions de la Duchesse, j'examine cette dernière avec autant de plaisir que d'étonnement ; elle a trente-huit ou quarante ans,

mais

mais elle est en effet d'une beauté aussi régulière que frappante ; elle a des yeux noirs qui, par leur grandeur & leur forme, ressembleroient aux vôtres, si le regard en étoit moins languissant ; sa taille est de la plus belle proportion ; quoique loin d'avoir la tête haute, elle ait au contraire l'habitude de la tenir un peu penchée en avant, elle a cependant l'air infiniment noble, & elle paroît véritablement majestueuse quand, par hasard, elle tourne ou relève la tête ; elle n'a rien de la vivacité Italienne, tous ses mouvements sont lents ; elle parle doucement, & s'exprime même avec quelque difficulté. On s'apperçoit au bout d'un quart d'heure qu'elle est d'une extrême distraction; tout-à-coup elle tombe dans une rêverie qui a quelque chose de sombre & de frappant ; & lorsqu'elle en sort, elle regarde avec un étonnement stupide tout ce qui l'entoure. . . . . . Sa physionomie est également douce, intéressante, triste ; elle a habituellement l'air souffrante, ses manières sont affectueuses & caressantes ; & autant qu'une visite de deux heures peut en faire juger, je crois qu'elle est d'une excessive sensibilité, que son imagination est très vive, & qu'elle a beaucoup d'esprit. Pendant le souper, elle m'a fait plusieurs questions sur ma fille, elle m'a dit qu'elle en avoit une aussi qui faisoit son bonheur, & que je la verrois à Rome. Je lui ai témoigné ma surprise de la distance qui l'en séparoit ; elle m'a répondu que sa fille venoit tous les ans passer deux ou trois mois avec elle ; & après cette réponse.

ponse, elle a soupiré & changé de conversation. En sortant de table, j'ai remarqué que sa maison étoit plutôt illuminée qu'éclairée, car tous les appartemens sont remplis de lustres, de torchères & de girandoles. Ah! Madame, m'a dit la Duchesse, si vous saviez combien je dois apprécier la clarté, & à quel point je dois haïr l'obscurité & les ténèbres!.....En prononçant ces mots, ses yeux se sont remplis de larmes, & au même instant elle est tombée dans la plus profonde rêverie. Nous avons pris congé d'elle à neuf heures. Quand je l'ai quittée, elle m'a dit qu'elle pensoit avec peine que je partirois le lendemain: alors j'ai répondu que si elle vouloit me recevoir encore, je resterois; elle m'a serré la main, & m'embrassant, Albenga, dit-elle, attire peu de voyageurs: cependant, depuis quatre ans, j'ai su que plusieurs étrangers s'y sont arrêtés: j'ai refusé de les voir, mais je voudrois, Madame, pouvoir vous fixer ici: ainsi, du moins promettez-moi donc de venir demain dîner chez moi. Vous jugez bien que j'ai accepté avec plaisir, & que je serai exacte à me trouver au rendez-vous. Oh, si je pouvois obtenir d'elle quelques détails sur son histoire!. . . . . Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne quitterai point Albenga sans avoir fait à cet égard toutes les tentatives imaginables.

ÇON-

Continuation du Journal de la Baronne.

D'Albenga, ce Mercredi au soir.

JE la possède enfin, cette histoire si desirée, si intéressante, si extraordinaire !..... Ce précieux manuscrit, écrit de la main même de la Duchesse de C.... il m'est confié pour ving-quatre heures, & j'ai la permission de le traduire & d'en prendre une copie ! .... Je l'ai lu .... & je ne quitterai sûrement pas sans un regret inexprimable, l'Héroïne d'une semblable histoire !....Cette femme aussi vertueuse, aussi touchante qu'elle fut infortunée !..... Oh, quelle destinée que la sienne !.... Mais reprenons le fil de mon récit. Pendant que M. d'Almane & Dainville sont enfermés & traduisent en François l'histoire de la Duchesse de C.... je vais vous rendre compte de la journée qui nous a valu cet inestimable présent. Nous arrivâmes ce matin chez la Duchesse à onze heures, elle nous proposa un tour de promenade avant le dîner, & nous conduisit à un petit belvedère duquel on découvre un point de vûe si charmant, que mes enfans & Dainville eurent envie de le dessiner ; ils ent firent une légère ébauche, & la Duchesse desirant voir des ouvrages d'Adèle, j'envoyai chercher son porte-

feuille.

feuille. La Duchesse s'étonna qu'un enfant de douze ans & demi sût plusieurs Langues, & dessinât d'après nature aussi bien, j'ajoutai qu'elle chantoit & jouoit de la harpe, il fallut faire venir sa harpe. Adèle avoit grande envie de plaire, elle y réussit, & réellement la Duchesse parut enchantée d'elle. Après le dîner, elle me proposa une nouvelle promenade, c'est-à-dire, de sortir hors de la maison, car elle ne peut marcher ni long-temps, ni vîte. Nous nous assîmes toutes deux seules sur un banc de gazon, & elle me parla encore d'Adèle. Elle me paroît bien sensible, me dit-elle : Oui, répondis-je, elle l'est extrêmement. Ah, Madame, reprit la Duchesse, mettez tous vos soins à garantir son cœur des funestes impressions de l'amour ! qu'elle ne connoisse jamais cette passion fatale qui peut produire tant de malheurs & tant de crimes !. . . . Elle prononça ces paroles d'un ton qui me fit frémir, elle s'en apperçut ; & prenant affectueusement ma main, Je ne sais, dit-elle, si l'on vous a parlé de mon histoire . . . . . . Ah, repris-je vivement, quel seroit mon bonheur si je la tenois de votre bouche ! . . . . De ma bouche, s'écria-t-elle : Ah, Madame, elle est si terrible, qu'il me seroit impossible d'avoir le courage de la conter, mais j'ai eu celui de l'écrire, j'ai desiré laisser à mes petites filles, encore dans la plus tendre enfance, un détail qui peut leur être utile un jour, une leçon frappante qui leur apprendra deux importantes vérités ; la première, que les passions

peuvent nous précipiter dans le plus profond abîme des misères humaines; & la seconde, qu'il n'est point de maux que la religion ne puisse faire supporter. O Ciel, interrompis-je, ce précieux manuscript existe, & jamais Adèle ne le lira ! ..... Non, Madame, reprit la Duchesse, ce n'est point à une mère telle que vous que je pourrois le refuser ; restez encore deux jours ici, & je vous le confierai.... A ces mots, j'éprouvai un mouvement si vif de reconnoissance & de joie, qu'il me fut impossible de l'exprimer autrement qu'en embrassant la Duchesse avec un transport qui dut lui faire connoître tout le prix que j'attachois à une semblable grâce. Ce n'est point, reprit-elle une marque de confiance que je vous donne, ce n'est qu'une preuve d'amitié ; mon histoire n'est ignorée de personne, on pourra vous en dire à Rome toutes les particularités ; mais je peux seule vous instruire de mes sentimens & de mes réflexions, & sans doute ce détail ne sera pas pour vous le moins intéressant. Après cet entretien nous rentrâmes dans la maison : la Duchesse me conduisit dans son cabinet, elle ouvrit une petite armoire, & en tirant deux gros cahiers d'une écriture très-fine, Tenez, me dit-elle, emportez ce manuscrit; si vous l'en jugez digne, faites-le copier, & offrez-le de ma part à la charmante Adèle : elle ne le lira point, j'en suis sûre, sans répandre quelques larmes. Puisse-t-il offrir à sa jeunesse une utile leçon, & fortifier encore, s'il

s'il est possible, tous les principes qu'elle tient de vous.

Enfin, à cinq heures je m'arrache d'auprès de la Duchesse pour aller lire le tresor qu'elle m'a confié ; je ne vous parlerai point de l'impression qu'a produite sur moi cette lecture, vous en jugerez vous-même ; depuis que je vous écris, M. d'Almane & Dainville ont traduit plus de la moitié de l'histoire de la Duchesse, ils auront fini demain ; alors Brunel en fera deux copies, l'une pour Adèle, & l'autre pour vous, & je vous enverrai la vôtre, avec mon Journal de la Corniche, aussi-tôt que je serai à Gênes.

D'Albenga, ce Jeudi.

NOUS avons soupé hier chez la Duchesse. Avec quel profond attendrissement nous avons revu cette personne si intéressante ! Elle nous avoit priés de ne lui point parler de ses aventures, parce qu'elle ne peut supporter cet entretien ? mais Adèle, en l'embrassant, a fondu en larmes, & toute la soirée la Duchesse a seule fait les frais de la conversation, car nous ne pouvions que la regarder & penser à ses malheurs. Elle nous a fait promettre ce matin de passer encore demain toute la journée avec elle ; ainsi, nous ne partirons que Samedi après dîner. Je lui ai rendu son manuscrit, & Brunel m'apporte dans l'instant

ſtant la copie que je vous destine, & que je place à la suite de ce cahier de mon journal.

HISTOIRE

DE LA DUCHESSE DE C.....

Ecrite par elle-même (*a*).

COMMENT aurai-je la force de me rappeller avec détail des malheurs dont, pendant si long-temps, le seul souvenir excitoit en moi de si terribles révolutions ! .... Comment pourrai-je l'écrire cette déplorable histoire ?.... O mes filles, vous la lirez, elle pourra vous offrir d'utiles & de frappantes leçons; cette idée soutiendra mon courage.

Et toi, qu'un lien funeste, mais sacré, rendit l'arbitre de mon sort; toi, dont je

---

(*a*) Le fond de cette Histoire est parfaitement vrai; les neuf ans de captivité dans un souterrain, où le jour ne pénétra jamais; la supposition de la mort de la Duchesse; la manière dont cette dernière vécut, & dont elle fut nourrie; la délivrance, tous ces détails sont exactement vrais; il n'y a d'invention dans cette Histoire, que l'amour & les personnages de l'Amant & de l'Amie. L'Auteur en 17.. a vu à Rome Madame la Duchesse de C........ & tous les jours dînoit avec le Père de cette Personne intéressante.

vais à regret troubler la cendre, & retracer les fureurs & les crimes, pardonne!..... Tes forfaits & mes malheurs ne sont que trop connus ; s'ils étoient ignorés j'aurois su respecter ta mémoire & m'imposer un silence éternel.... Si cet écrit en renouvelle le souvenir, du moins n'y dissimulerai-je pas les imprudences & les fautes qui me précipitèrent dans ce gouffre de maux, & m'attirèrent de si cruels châtimens.

Je naquis à Rome, unique héritière d'une fortune immense, & d'une des plus illustres maisons d'Italie ; je reçus une éducation distinguée ; élevée par la meilleure des mères, chérie d'un père tendre, & d'une famille dont j'étois la seule espérance ; la fortune & la nature sembloient avoir tout fait pour moi.....J'atteignis ma quinzième année sans avoir, jusqu'à cette époque, éprouvé un seul chagrin, sans avoir eu de maladie, sans avoir versé d'autres larmes que celles que l'attendrissement ou la joie font répandre : j'aimois à me rappeller le passé, je jouissois avec transport du présent, & je ne voyois dans l'avenir qu'un sort aussi brillant qu'heureux. J'avois eu pour compagne de mon enfance une jeune personne, fille d'une amie de ma mère ; je pris pour elle une amitié passionnée ; elle étoit honnête, sensible, mais elle n'avoit point d'expérience ; elle ne pouvoit ni me conseiller, ni me guider ; cependant j'avois en elle une confiance sans bornes, je chérissois, je re-

spectois ma mère, mais je ne la regardois point comme mon amie, parce qu'elle m'en avoit laissé prendre une autre; elle s'étoit même plu à former une liaison si dangereuse. Cette imprudence me couta cher; elle fut la principale cause de tous mes malheurs. Mon amie se maria, elle épousa le Marquis de Venuzi, qu'elle aimoit depuis un an; je savois ce secret, & cette confidence n'avoit que trop exalté mon imagination & séduit mon cœur. Mon amie, deux jours après son mariage, partit pour la campagne; le Marquis de Venuzi l'emmena dans une maison charmante, à trente milles de Rome. Ma mère fut de ce voyage, & me mena avec elle. La Marquise de Venuzi étoit plus âgée que moi de trois ans, elle paroissoit également réfléchie & raisonnable: ainsi, quoiqu'elle ne fût que dans sa dix-neuvième année, ma mère nous laissa une entière liberté de nous voir seules à toute heure. Un soir la Marquise, après souper, me proposa d'aller nous promener dans le parc; nous y fûmes tête-à-tête, nous entrâmes dans un petit labyrinthe, & au détour d'une allée, nous vîmes très-distinctement un jeune homme assis sur un banc: il se leva en nous appercevant, & la surprise qu'il témoigna en nous voyant, nous en causa une très grande. La lune donnoit sur son visage, nous étions fort près de lui, & nous fûmes également frappées de la beauté de sa figure, & de l'air de noblesse répandu sur toute sa personne. Après un

moment de silence, comme il ne s'éloignoit pas, la Marquise lui demanda qui il étoit; il lui répondit avec autant de respect que de galanterie, mais il refusa de se nommer, & s'eloigna au même moment. Fort étonnées de cette aventure, nous rentrâmes aussi-tôt, & nous la confiâmes au Marquis de Venuzi; il sourit, & nous laissa pénétrer que ce jeune homme ne lui étoit pas inconnu; & comme je lui montrois un vif desir d'en savoir davantage, Tout ce que je puis vous dire, répondit-il, c'est que ce jeune homme est libre, qu'il est d'une naissance distinguée, que depuis long-temps, il souhaitoit passionnément de vous voir, & que s'il y consent, je vous dirai demain son nom. Le lendemain je renouvellai mes questions, & je n'obtins que des réponses vagues. Le soir lorsque ma mère fut couchée, je descendis chez mon amie, & je m'enfermai avec elle dans son cabinet : nous parlions de l'aventure de la veille, quand tout-à-coup la porte s'ouvrit, & je vis entrer le Marquis de Venuzi, tenant d'une main une lanterne sourde, & conduisant de l'autre ce même jeune homme que j'avois tant d'envie de connoître; je restai immobile de surprise; & le Marquis s'approchant de moi, Je vous présente, me dit-il, mon prisonnier, auquel je crois, continua-t-il en riant, qu'il ne me sera plus possible maintenant de rendre la liberté, puisqu'il a eu l'imprudence de vouloir vous voir une seconde fois. A ces mots, je rougis, & j'éprouvai

prouvai le plus mortel embarras : malgré mon extrême jeunesse, je sentois confusément les consequences d'une semblable aventure ; je fus un moment tentée de sortir, d'aller trouver ma mère, de lui tout avouer, mais la curiosité me retint & me fit oublier mon devoir. Le Marquis prenant un air plus sérieux, nous dit qu'il alloit nous confier un secret important : Je connois, ajouta-t-il, votre discrétion à l'une & à l'autre, & je suis bien sûr que vous justifierez la confiance que vous savez inspirer. Après ce préambule, le Marquis me fit promettre un secret inviolable, & le jeune homme prenant la parole, nous apprit qu'il s'appelloit le Comte de Belmire, que son père, le Marquis de Belmire, étoit frère du Duc de C......., un des plus grand Seigneurs de Naples ; que ce dernier, l'aîné de sa maison, brouillé avec son frère, trouva le moyen de le perdre à la Cour, & le persécuta avec tant d'acharnement, qu'il le força de s'expatrier & d'aller s'établir en France, où le Marquis de Belmire, au bout de quatre ans, eut une affaire malheureuse qui l'obligea à chercher encore une autre retraite ; que le Marquis de Venuzi, son ami intime, alors en France, & sur le point de repasser en Italie, le décida à revenir secrétement aux environs de Rome, en lui offrant un asyle dans sa maison de campagne ; qu'il étoit caché depuis trois mois dans cette même maison que nous habitions ; que le jeune Comte de Belmire, ayant

entendu

entendu parler de moi, n'avoit pû résister au desir de me voir; qu'après m'avoir apperçue la nuit au clair de lune, il avoit conjuré le Marquis de Venuzi de lui procurer une entrevûe à laquelle il attachoit un si grand prix, & qu'enfin il partoit le lendemain pour Venise avec son père. Après avoir écouté ce récit, je me levai, &, malgré les instances du Marquis, je me retirai. Je remontai dans ma chambre, accablée de tristesse; je n'osois réfléchir à tout ce qui venoit de se passer; je craignois d'interroger mon cœur, d'examiner ma conduite; je ne pouvois concevoir que j'eusse été capable d'écouter, à l'insçu de ma mère, au milieu de la nuit, un jeune homme, un inconnu, qui avoit osé m'entretenir de sa passion; j'entrevoyois clairement que je devois me défier des conseils du Marquis de Venuzi, & même que sa femme n'étoit pas en état de me guider; je frémissois du danger de ma situation. Un pressentiment affreux sembloit m'avertir que j'allois perdre sans retour ma réputation, mon repos, enfin, tout le bonheur dont jusqu'alors j'avois joui. La Marquise de Venuzi reprit bientôt sur moi son ascendant ordinaire; elle me parloit sans cesse du Comte du Belmire. Ces dangereux entretiens achevèrent d'égarer ma raison, sans pouvoir cependant dissiper ma tristesse. Nous restâmes trois mois à la campagne, au bout desquels nous retournâmes à Rome. Vers la fin de l'hiver, il y eut beaucoup de fêtes. Le Marquis de

Venuzi donna un Bal masqué, & j'y fus avec ma mère. Sur les deux heures après minuit, la Marquise me proposa d'aller changer d'habit dans sa chambre; nous sortîmes de la salle, & en traversant une petite galerie assez obscure, je remarquai qu'un masque nous suivoit. Quelle fut ma surprise, lorsque ce masque s'approchant de moi, & tombant à mes genoux, nous reconnûmes le Comte de Belmir lui-même! Malgré mon saisissement & la joie secrète que j'éprouvois en le revoyant, mon premier mouvement fut de chercher à m'échapper; il me retint par ma robe, en me suppliant de lui accorder un moment d'entretien; il conjura la Marquise de m'engager à l'écouter, elle s'unit à lui, & j'eus la foiblesse d'y consentir enfin. Le Comte me dit que l'affaire de son père étoit heureusement arrangée, que depuis six semaines il étoit à Naples, qu'il y avoit revu le Duc de C...... son frère, avec lequel il s'étoit sincèrement raccommodé. " Mon " père, continua-t-il, part dans un mois " pour la France; quelques intérêts relatifs " à sa fortune l'y rappellent, mais il est ab- " solument décidé à revenir dans sa Patrie; " & moi, avant de le suivre dans ce dernier " voyage, j'ai voulu savoir mon sort, je me " suis échappé de Naples uniquement pour " apprendre si les vœux que j'ose former ne " sont point entièrement rejetés !..... Par- " lez, Mademoiselle; si vous me haïssez, " je vais vous dire un éternel adieu..... Me- " prisé par vous, c'en est fait, je rénonce à

" l'Italie,

" l'Italie, l'on ne m'y reverra jamais, " parlez...... Votre réponse me rappellera " dans ma Patrie. ou m'en exilera pour " toujours." Comme le Comte prononçoit ces dernieres paroles, je ne pus reténir mes larmes, cette réponse ne fut que trop bien entendue. Le Comte n'en demanda pas d'autres ; il me répéta mille fois l'assurance d'un amour éternel! certain d'être aimé, & de revenir à Rome dans six mois, fait pour pretendre à ma main, quoique sa fortune ne fût pas aussi considérable que la mienne, tout sembloit justifier ses espérances : & cependant, malgré moi, mon cœur ne pouvoit le partager. Deux mois après cette entrevûe, qui me ravit à jamais toute la tranquillité de ma vie, le Duc de C...... vint à Rome, & je le vis à une Conversation (*a*) chez l'Ambassadeur de France. Quand on me le nomma, j'éprouvai une espèce de saisissement très-extraordinaire, mais qui cependant pouvoit venir de toût le mal que j'avois entendu dire de lui au Marquis de Venuzi, qui, en me parlant de ses procédés avec le Marquis de Belmire, m'avoit dépeint le Duc comme un homme d'un caractère également vindicatif & dissimulé. Le Duc de C...., âgé alors de trente-six ans, étoit parfaitement beau : cependant on remarquoit dans ses yeux, & dans ses sourcils je ne sais quoi de sombre & de sinistre qui frappoit au premier abord beaucoup plus que la noblesse & la régula-

(*a*) On nomme ainsi en Italie *une Assemblée.*

rite

rité de sa figure: il avoit un regard perçant, dur, & farouche; & quand il vouloit l'adoucir, il le rendoit équivoque & faux; ses manières étoient en général dédaigneuses; & quoiqu'il ne manquât pas de politesse à certains égards, son ton étoit aussi tranchant qu'impérieux. Enorgueilli de sa naissance, de ses emplois, de sa fortune, de son crédit à la Cour, & de ses succès auprès des femmes, il ne pensoit pas que rien dût jamais s'opposer à ses volontés, ou résister à ses desirs; emporté, violent, corrompu par l'orgueil & par la prospérité, il ne savoit ni vaincre ses passions, ni surmonter ses ressentimens; implacable par foiblesse & par vanité, il mettoit sa gloire à ne pardonner jamais; il haïssoit avec fureur, & sacrifioit tout à l'affreux plaisir qu'il trouvoit à se venger. Tel étoit le Duc de C..... Je me sentis pour lui une antipathie invincible dès la première fois que je le vis, &, pour mon malheur, je produisis sur lui une impression bien différente; il se fit présenter chez ma mère, & quinze jours après mon père me déclara que le Duc avoit demandé ma main & que je devois me décider à l'épouser dans un mois. Mon père ajouta, J'ai donné ma parole sans vous demander votre consentement, car je n'ai pas douté que vous n'acceptassiez avec plaisir le plus grand parti de l'Italie, un homme qui vous adore, & dont le personnel est si agréable. Je reçus cette déclaration (qui me parut l'arrêt de ma mort) sans pouvoir proférer une seule parole; mon

père

père m'aimoit, mais il étoit absolu: d'ailleurs, que pouvois-je dire! Avois-je même la ressource de m'addresser à ma mère? de quel front avouer mes fautes! comment oser lui déclarer enfin que j'avois disposé de mon cœur sans son aveu!... Ce fut alors que je connus dans toute son étendue la fatale imprudence de ma conduite, & que je sentis que le plus grand malheur qui puisse arriver à une jeune personne, c'est de n'avoir pas toujours regardé sa mère comme sa confidente & sa véritable amie. Ne pouvant ni me plaindre, ni parler, renfermant au fond de mon ame & mes chagrins & mes regrets, j'évitai la Marquise de Venuzi, dont je craignois les dangereux conseils; je pensai que l'obéissance pouvoit seule expier mes fautes; je me soumis à ma destinée, & je sacrifiai mon bonheur au respect que je devois à la volonté de mes parens. J'épousai le Duc de C...., & je partis presque aussi-tôt avec lui pour Naples. En arrivant dans cette ville, en entrant dans le palais où je devois passer ma vie, séparée de ma mère, de mes amis, de ma famille, j'éprouvai un mouvement de désespoir dont je ne puis dépeindre l'amertume. Le Duc, n'attribuant ma profonde tristesse qu'à mon affection pour mes parens, s'efforçoit de m'en distraire par les protestations d'un sentiment qu'il n'étoit plus en mon pouvoir de partager. Je parus à la Cour, & je m'apperçus bientôt que le Duc étoit excessivement jaloux; je m'en affligeai peu, j'aurois préféré la retraite au

grand monde, mais la vanité du Duc me retenoit à la Cour malgré mon goût & sa jalousie. J'étois mariée depuis sept mois, lorsque j'appris que le Marquis de Belmire étoit mort en France, qu'il avoit nommé par son testament le Duc de C...., tuteur de son fils, âgé seulement de dix-huit ans, & que ce dernier, en revenant en Italie, étoit tombé malade à Turin. Quinze jours après, le Duc entrant dans ma chambre, me dit qu'il venoit de recevoir des nouvelles de son neveu, dont la santé étoit rétablie : il ne veut point venir à Naples, ajouta le Duc, & il vous écrit pour vous prier de m'engager à lui accorder la permission de voyager pendant deux ans ; voici sa Lettre. A ces mots, le duc me donne une Lettre sous un cachet volant ; je la prends en tremblant, & je lis tout haut, d'une voix mal assurée, ce qui suit :

MADAME,

« Quoique je n'aie pas l'avantage d'être
« connu de vous, il me semble que je suis
« assez malheureux pour pouvoir espérer
« de vous inspirer quelque compassion !.....
« J'ai perdu le plus tendre, le meilleur
« des pères !........ La douleur, le déses-
« poir m'ont conduit sur le bord du tom-
« beau ?........ Des secours inhumains, des
« amis cruels m'ont rappellé à la vie !......
« Mais quelle existence m'est rendue !......
« j'ai perdu tout ce qui pouvoit me la faire
« chérir .... Pardonnez-moi, Madame, de
« vous

“ vous entretenir d'une douleur qui vous
“ est étrangère, mon cœur en est si plein!
“ ..... Ah, daignerez vous du moins m'ex-
“ cuser & me plaindre !......... Les dernières
“ volontés de mon père me mettent dans
“ l'entière dépendance de mon Oncle, mais
“ je ne puis obéir à l'ordre de revenir à
“ Naples !...... Mon père y reçut le jour,
“ il y vécut vingt ans........ Tout m'y rap-
“ pelleroit des souvenirs déchirans !.........
“ Non, je n'irai point ! .. ... Je suis sûr,
“ Madame, que vous approuverez cette
“ délicatesse, & que vous engagerez mon
“ Oncle à révoquer un ordre qu'il est au-
“ dessus de mes forces d'exécuter. Obte-
“ nez-moi, Madame, la permission de voy-
“ ager .... de fuir .... de m'éloigner de
“ Naples ...... enfin, la liberté de porter
“ loin de l'Italie une douleur & des regrets
“ que je conserverai jusqu'à mon dernier
“ soupir.

“ Je suis, avec respect, &c.

“ Le Comte de Belmire.”

Je ne puis donner une idée du trouble affreux & de l'effroi que j'éprouvai en lisant cette Lettre : il me sembloit qu'il étoit impossible de n'en pas pénétrer le double sens ..... D'ailleurs, le Duc étoit le plus défiant & le plus soupçonneux de tous les hommes ; mais cependant, ignorant que son neveu eût été à Rome, convaincu que je n'avois jamais pu le voir, il n'eut pas le plus léger soupçon de la vérité. Pour moi,

ne pouvant plus renfermer au fond de mon cœur des sentimens qui le déchiroient, j'écrivis le lendemain à la Marquise de Venuzi une Lettre dans laquelle j'osois enfin me plaindre de mon sort, & gémir sur la funeste passion dont je ne pouvois triompher. La Marquise, dans sa réponse, me questionnoit sur la conduite du Duc ; je lui répondis avec franchise, & je ne lui cachai pas que je découvrois chaque jour, dans le Duc, des défauts, des vices, & une certaine férocité de caractère qui ne justifioit que trop l'antipathie que j'avois pour lui. C'est ainsi que, par de nouvelles imprudences, j'achevois de creuser l'abîme entr'ouvert sous mes pas. . . . . Vers ce temps, je jouis du bonheur de revoir mon père & ma mère, j'étois au moment d'accoucher, ils vinrent à Naples pour mes couches ; je donnai le jour à une fille, je demandai & j'obtins la permission de la nourrir : cette douce occupation, tout le temps qu'elle dura, suspendit mes chagrins, & me rendit insensible aux mauvais traitemens du Duc, qui depuis long-temps cessoit de se contraindre, & me laissoit voir toute la violence & l'inégalité de son caractère. Le lendemain du jour où j'eus sevré ma fille, le Duc entra chez moi, & me dit, qu'il falloit partir dans l'instant pour une terre qu'il avoit à douze lieues de Naples ; ma fille étoit auprès de moi, je la pris dans mes bras, &, sans dire une seule parole, je me levai & je suivis le Duc : nous montâmes en voiture, je tenois ma fille sur

mes

mes genoux, je la caressois ; le Duc gardoit le silence, & pendant toute la route, il parut plongé dans la plus profonde rêverie. En arrivant à son château, nous passâmes sur un pont-levis ; le bruit des chaînes du pont me fit tressaillir ; dans ce moment, je regardai le Duc. Qu'avez-vous ? me dit-il ; l'aspect antique de ce château paroît vous surprendre. Quoi donc ! croyez-vous entrer dans une prison ? Il prononça ces paroles avec un sourire aussi forcé qu'amer, & je remarquai dans ses yeux une joie si cruelle, que j'en fus épouvantée.... Voulant cacher mon effroi, je penchai ma tête sur celle de ma fille, & je ne pus retenir mes larmes ; ma fille les sentant couler sur son visage, se mit à crier, ses cris me pénétrèrent jusqu'au fond de l'ame, je la serrai contre mon sein avec le mouvement de tendresse le plus passionné, & mes sanglots redoublèrent ; dans cet état, je descendis de voiture ; le Duc arrachant, pour ainsi dire, ma fille de mes bras, la donna à un de ses gens, & saisissant une de mes mains, il me conduisit, ou plutôt m'entraîna vers le château, me fit monter un escalier au haut duquel nous trouvâmes une longue galerie : le jour commençoit à tomber, la galerie que nous traversions étoit excessivement vaste & sombre ; le Duc marchoit d'une vitesse extrême, lorsque, s'arrêtant tout-à-coup, vous tremblez, me dit-il, d'où peut venir cette frayeur ? N'êtes-vous pas avec un époux que vous aimez, qui doit vous chérir ? . . . . . O Ciel, m'écriai-je,

criai-je, que signifie cet air sombre, égaré, ce son de voix terrible ? ...... Venez, venez, reprit-il, nous allons achever cette explication. A ces mots, me portant presque dans ses bras, car je ne pouvois ni le suivre ni marcher, il me traîna hors de la galerie, & me conduisit dans une grande chambre à coucher : je me jetai sur une chaise, & je donnai un libre cours à mes larmes. Il sortit & revint presque aussi-tôt, en tenant une lumière qu'il posa sur une table vis-à-vis de moi, & auprès de laquelle il s'assit. Je n'osois le regarder, respirant à peine, pénétrée de terreur, les yeux baissés, j'attendois, en tremblant, qu'il rompît le silence...... Toutes mes fautes se retraçoient à la fois à ma mémoire, je craignois confusément que le fatal secret de mon cœur n'eût été pénétré : ce cœur rempli d'une passion criminelle palpitoit d'effroi, & frémissoit devant un juge irrité..... Oh combien l'innocence m'eût donné de courage !...... Mais je me sentois coupable, & je n'avois pas la force de supporter des pressentimens affreux, causés sur-tout par mes remords. Enfin, le Duc prenant la parole, C'est assez jouir, dit-il, du trouble secret de votre conscience ; ...... il est temps de porter au comble la confusion qui vous accable ..... Lisez ces Lettres que j'ai copiées moi-même....Alors il me donne un paquet de papiers, & voyant que j'hésitois à le prendre, il en tire une feuille, & lit tout haut. Dès les premiers mots, je reconnus une des Lettres que j'avois écrites

à la

à la Marquise de Venuzi, & dans laquelle je lui parlois sans déguisement & du sentiment qui remplissoit mon âme, & de mon invincible aversion pour le Duc. Ah, je suis perdue! m'écriai-je . . . . Perfide, reprit le Duc, je n'ai pu faire votre bonheur !...... Je vous avois choisie, préférée, je vous adorois, & vous me haïssiez, & vous vous trouviez infortunée ; . . . . je vous inspire *une invincible aversion !* . . . . . Ah, je justifierai votre haine . . . . vous aurez désormais le droit de me haïr !..... Trahi, déshonoré par vous, croyez-vous que je puisse souffrir impunément tant d'outrages ? . . . . . Arrêtez, interrompis-je, vous pouvez m'accuser, & me punir sans me calomnier ; je suis coupable en effet, mais si je n'ai pu triompher d'une passion malheureuse, du moins votre honneur & le mien sont sans tâche, & je n'ai à me reprocher que les imprudens aveux que l'amitié sut m'arracher. Parjure, reprit le Duc avec fureur, en reprenant une des Lettres, écoutez votre condamnation ; alors il lut la phrase suivante :

" Cet objet, que rien ne peut arracher
" de mon cœur, hélas ! il est aussi à plain-
" dre que je le suis moi-même ! Ne sait-
" il pas à quel excès il est aimé !....Ne sait-
" il pas à quel excès je me reproche un aveu
" qui me rend aujourd'hui si coupable & si
" malheureuse !....."

Je ne me rappellai que trop ce passage d'une de mes Lettres ; je me rappellai parfaitement aussi que, dans aucune de mes Lettres,

Lettres, non-seulement je n'avois nommé le Comte de Belmire, mais que même je n'avois parlé de lui que d'un manière si vague, qu'il étoit impossible de savoir par ces Lettres dans quel temps ou à quelle époque la passion que j'avouois avoit pris naissance ; & le Duc, violemment jaloux, dès le commencement de mon mariage, de deux hommes de la Cour de Naples, dont les sentimens pour moi avoient éclaté, ne doutoit pas que l'un des deux ne fût l'objet que j'aimois. Cette supposition me rendoit véritablement criminelle à ses yeux, car, d'après la phrase qu'il venoit de me citer, il sembloit prouvé que j'eusse avoué mes sentimens depuis mon mariage : il falloit, pour me justifier, lui déclarer qu'en lui donnant ma main, mon cœur déjà n'étoit plus à moi, mais je n'ignorois pas combien il méprisoit les femmes, & combien il étoit susceptible de former les plus odieux soupçons ; & d'après cette connoissance, l'intérêt même de ma fille me fermoit la bouche. Je n'avois quitté Rome que six semaines après mon mariage ; le Duc, en apprenant que j'aimois avant de le connoître, n'étoit que trop capable de concevoir d'injurieuses défiances sur la naissance de sa fille.... D'ailleurs, cet aveu pouvoit aussi le conduire à pénétrer l'entière vérité ; il pouvoit tout-à-coup se rappeller mille circonstances faites pour l'éclairer ; la Lettre que j'avois reçue de son neveu, mon trouble en la lisant, ma rougeur, toutes les fois qu'il m'avoit prononcé son nom ; il

pouvoi

pouvoit enfin découvrir les liaisons du Marquis de Venuzi avec le père du Comte de Belmire : en un mot, lui ôter la préoccupation qui fixoit tous ses soupçons à Naples, c'étoit risquer un secret qu'il m'étoit impossible de trahir sans exposer ce que j'aimois à toutes les fureurs de son ressentiment, d'autant plus redoutable, que le Comte de Belmire dépendoit absolument de lui, puisqu'il n'avoit pas dix-neuf ans, & que le Duc étoit son oncle & son tuteur. Toutes ces réflexions se présentèrent à la fois à mon imagination, & me plongèrent dans le plus mortel embarras : ne pouvant me justifier, je n'osois répondre. Le Duc prit mon silence pour l'aveu tacite qui confirmoit son déshonneur & ma honte, alors son emportement n'eut plus de bornes ; il se leva, & s'approchant de moi avec un visage enflammé de fureur, & des yeux étincelans : Ainsi donc, dit-il, vous ne pouvez plus rien alléguer pour votre défense ?....Hélas ! répondis-je, êtes-vous en état de m'entendre ?..... Je suis innocente, j'en atteste le Ciel.....Vous innocente ! interrompit-il ; osez-vous le soutenir ?—N'avez-vous pas écrit vous-même que votre amant *sait à quel excès il est aimé ?*—Et cependant, repris-je, en versant un torrent de larmes, je suis innocente, oui, je le suis.—O monstre d'imposture, s'écria le Duc, frémis de la vengeance prête à tomber sur toi ! — A ces mots, prononcés d'une voix menaçante & terrible, je crus entendre l'arrêt irrévocable de ma perte, je me

jetai

jetai à genoux : & levant les bras au Ciel, O Dieu, m'écriai-je, Dieu, mon seul recours, protegez-moi ! Levez-vous, me dit alors le Duc avec un ton plus calme, asseyez-vous, & écoutez moi. J'obéis en le regardant d'un air timide & suppliant : il fut quelques instans sans parler ; ensuite, poussant un profond soupir, Vous devez comprendre, dit-il, à quel point je suis offensé !—Vous, qui m'accusiez d'être féroce & vindicatif ; vous ingrate, à qui jusqu'ici je n'ai donné que des preuves d'amour, vous êtes en droit maintenant de craindre les effets d'un ressentiment si fondé.—Cependant—il m'est possible encore de vous pardonner—mais votre sincérité seule peut désarmer ma colère, songez-y ; désormais le moindre déguisement vous perdroit sans rétour.—Je puis me contenter d'une victime.—Mais il m'en faut une——Nommez-moi, sans hésiter, le vil séducteur qui vous a fait trahír & vos sermens & vos devoirs les plus sacrès. —— Non, interrompis-je, non, je n'ai trahi ni mes sermens, ni mes dévoirs.—— Je veux, reprit le Duc en élévant la voix, je veux savoir le nom de votre amant ; je vous ordonne de me le dire. Dans cet instant, je pressentis toute l'horreur de mon sort ; mais, avec mon danger, je sentis mes forces s'accroître ; & préférant la mort même à la lâcheté qu'on me proposoit, S'il vous faut une victime, repondis-je, immolez celle que vous tenez en votre pouvoir ; faites tomber

ber sur moi tout le poids de votre vengeance, car ce nom que vous me demandez, vous ne le saurez jamais. Etonné, confondu de ma hardiesse & de ma fermeté, le Duc reste un moment immobile, il ne troûve point d'expression qui puisse rendre sa rage & son indignation ; enfin, éclatant impétueusement : Malheureuse, dit-il, je ne le saurai jamais !——Ah ! je le vois ; vous n'avez point d'idée des excès où je puis me porter, vous ne me connoissez point encore !....—Je m'attends à tout, & je suis assez infortunée pour savoir braver la mort.—La mort !....Cesse de te flatter : va, ce n'est pas la mort que je te destine.—Depuis un an, je renferme au fond de mon ame & ma haine & ma fureur ; depuis un an, je médite le châtiment de ton infidélité, & tu crois que la vengeance d'un instant pourroit me satisfaire ! —Non, tu ne mourras point.—Ta tombe en effet est préparée, mais c'est vivante qu'il y faudra descendre, & tu n'y trouveras point la mort que tu desires. A cet affreux discours, je sentis tout mon sang se glacer, mes yeux se fermèrent, & je perdis entièrement l'usage de mes sens. En reprenant ma connoissance, je me trouvai dans les bras de mes femmes, je demandai avec empressement celle qui m'étoit le plus attachée, & la seule que j'eusse amenée de Rome ; on me répondit qu'elle étoit restée à Naples ; je compris que c'étoit par les ordres de Duc, qui sans doute avoit craint un témoin importun

tun & vigilant, & cette circonstance mit le comble à ma terreur. Je passai la nuit entourée de mes femmes, gênée par leur présence, & redoutant de me trouver seule, n'osant ni me plaindre devant elles, ni les renvoyer, & souffrant intérieurement tous les tourmens que peuvent causer le repentir, l'effroi, & l'attente d'une affreuse catastrophe. Sur les six heures du matin, je demandai qu'on me conduisît dans l'appartement de ma fille; elle dormoit encore; je renvoyai ses femmes, & je m'assis auprès de son berceau: sa vûe, loin d'adoucir mes peines, les accrût encore. Hélas, chère enfant, disois-je, tu dors paisiblement, tu goûtes les douceurs du repos, tu ne peux ni sentir ni partager les chagrins déchirans de ta malheureuse mère!——Je te vois peut-être pour la dernière fois.—O, reçois mes plus tendres bénédictions!—O Dieu, poursuivis-je en me jetant à genoux, je me résigne à mon affreuse destinée, mais que ma fille soit heureuse!—Qu'elle vive innocence & paisible!—S'il est vrai qu'on ait la barbarie de me l'arracher, grand Dieu, protégez-la, tenez-lui lieu de sa mère!——A ces mots, des sanglots redoublés me coupèrent la parole; dans cet instant, la porte de la chambre s'ouvrit brusquement, & le Duc parut. Je frémis en le voyant, mes larmes s'arrêtèrent, je me levai, & ne pouvant me tenir sur mes jambes, je retombai dans le fauteuil. Eh bien, dit le Duc, la réflexion vous a-t-elle rendue plus raisonnable?

sonnable?

sonnable; Sentez vous enfin tout ce que vous risquez en résistant à mes volontés ?— Un profond soupir fut toute ma réponse — Ce nom que je vous ai demandé, reprit-il, êtes-vous encore décidée à ne jamais me le dire ?—Je levai les yeux au Ciel, & je continuai toujours à garder le silence. — Je veux une réponse positive, dit le Duc, *me le nommerez vous ou non ?*— Je ne le puis, répondis je.—Ah, s'écria le Duc, c'est ta sentence que tu prononces!—Regarde cette enfant; & dis-lui un eternel adieu. Non, interrompis-je, vous n'aurez point la barbarie de m'en séparer — Ah, laissez-moi ma fille! que du moins je puisse la voir quelquefois, & je supporterai sans murmure tout ce que votre haine voudra m'imposer.—Eh quoi donc! votre cœur est 'il en effet inaccessible à la pitié? — Ah, s'il étoit vrai, quel que soit le sort que vous me prépariez, vous seriez encore plus à plaindre que moi!— Mais je ne puis le croire.—Non, vous ne m'arracherez point ma fille pour toujours!——Dans ce moment, ma fille se réveilla, elle ouvrit les yeux, &, regardant son père, elle sourit, & leva vers lui ses deux petites mains presque jointes. Hélas, dis-je, elle semble vous implorer pour moi! O ma fille, ma chère fille, que ne sais-tu parler, tu fléchirois ton père!—Alors je voulus la prendre dans mes bras; mais le Duc la saisissant: Laissez-la, dit-il, elle n'est plus à vous.—— Ah, m'écriai-je, arrachez-moi la vie, ou

rendez-moi ma fille !—Faut-il pour vous fléchir, tomber à vos genoux ? vous m'y voyez.——-En disant ces paroles, je me precipitai à ses pieds, je les arrosai de larmes, j'embrassai ses genoux ?—Rien ne coûtoit à mon orgueil, je demandois ma fille. — Le barbare parut jouir de mon abaissement, il me contempla un instant dans cette situation, ensuite il me repoussa avec fureur, & fit quelques pas vers la porte ; je me traînai toujours sur mes genoux, en criant : *Ma fille, ma fille !*— L'enfant, d'un air effrayé, fit un cri plaintif en me tendant les bras —— Elle sembloit me dire un douloureux adieu.— Hélas ! au même instant, je la perdis de vûe ; le Duc sortit impétueusement de la chambre, & me laissa au comble du désespoir. Au bout d'un moment, il revint, & me força d'aller dans mon appartement ; alors, composant son visage : Vous me croyez, dit-il, un cœur impitoyable, & cependant. — Il s'arrêta & baissa les yeux, ces yeux dont le regard sinistre & farouche auroit pu découvrir son horrible artifice. — J'étois en son pouvoir, j'ignorois ses affreux projets, je ne lui voyois aucun intérêt à dissimuler ; je n'avois que dix-huit ans, je crus qu'en effet il se reprochoit l'excès de sa cruauté, & que du moins il adouciroit la vengeance qu'il avoit méditée d'abord : un rayon d'espoir vint ranimer mon cœur : je reparlai de ma fille ; le Duc m'écouta d'un air sombre, mais sans témoigner de colère ; il

teign

feignit même d'éprouver un attendrissement qu'il vouloit cacher ; il me fit entendre que sa passion pour moi causoit seule les fureurs auxquelles il s'étoit livré, & il finit par me dire que si je prenois soin de ma santé, je pourrois revoir ma fille. Une espérance si chère me fit oublier tout ce que j'avois souffert. Voyant le Duc moins cruel, je me trouvai plus coupable, je sentis qu'en effet il devoit me haïr, & que, d'après mes Lettres, il pouvoit me croire véritablement criminelle : enfin, j'excusai ses fureurs, je fus profondément touchée de la compassion qu'il me laissoit entrevoir ; & tandis que le repentir le plus sincère faisoit couler mes larmes, le cruel auteur de mes maux s'applaudissoit en secret du succès de ses noirs artifices, & préparoit tout pour ma perte.

Cependant une fièvre assez considérable, causée par des chagrins si violens, me força de me mettre au lit. Le Duc parut alors éprouver la plus vive inquiétude, il dépêcha un Courier à Naples, & en fit venir deux Médecins ; il ne quitta plus le chevet de mon lit ; il me donna, devant mes femmes, les plus grands témoignages de tendresse, me dit en particulier tout ce qui pouvoit me persuader que sa passion l'emportoit sur son ressentiment, & il m'assura positivement que je reverrois ma fille aussitôt que je serois sans fièvre. A cette promesse, j'oubliai tout ce qu'il m'avoit fait souffrir, je saisis une de ses mains, je la

serrai dans les miennes, & j'arrosai des larmes de la reconnoissance cette main barbare qui devoit, dans quelques heures, m'entraîner & me précipiter au fond d'un horrible cachot. Les Médecins assurèrent que ma maladie n'étoit point dangereuse, & pressés de retourner à Naples, ils partirent au bout de deux jours. Le matin même de leur départ, le Duc affecta un redoublement d'inquiétude sur mon état ; & quoique je n'eusse plus de fièvre, il me força de rester dans mon lit. Comme il avoit obligé toutes mes femmes à me veiller les trois jours précédens, elles étoient accablées de lassitude, il les envoya se reposer pour la journée entière, déclarant qu'il me garderoit, avec un de ses valets-de-chambre & une vieille femme, Concierge du Château. Ces deux témoins n'étoient pas choisis sans dessein : il leur donna la préférence sur tous les autres, parce qu'il les connoissoit pour être l'un & l'autre aussi crédules que bornés. Les rideaux de mon lit étoient tirés ; je me croyois toujours gardée par mes femmes, lorsqu'à midi je m'apperçus que je n'avois dans ma chambre que les deux personnes dont je viens de parler ; j'en témoignai ma surprise ; le Duc s'approcha de mon lit, en me disant que je n'en serois pas moins bien servie, & qu'il ne me quitteroit point. Eh ! pourquoi donc, repris-je avec émotion ?—Je ne suis pas plus mal—A cette question, pour toute réponse, il me pria de ne point parler & de tâcher de me tranquilliser,

quilliser, & il s'assit au chevet de mon lit. Sans savoir pourquoi, je me sentis troublée, & mes yeux se remplirent de pleurs : le Duc parut inquiet, agité, & je remarquai sur son visage une altération extraordinaire. Vers les trois heures après-midi, il me demanda mon bras, je le lui donnai en tremblant, il me tâta le pouls, & tout-à-coup il fut vers mes deux gardes, & tout haut il dit au valet-de chambre de courir aux écuries, d'envoyer un Courier à Naples chercher un Médecin, & à la vieille femme, d'aller chercher le Chapelain & de l'amener. Après avoir donné ses ordres, il ajouta d'un ton désespéré : *Elle se meurt ! elle se meurt !*—Qu'on se figure, s'il est possible, l'excés de ma surprise & de mon effroi.—Mon premier mouvement fut de me lever, de fuir, mais je retombai sans force sur mon lit, avec un battement de cœur qui m'ôtoit la respiration, & une terreur qui me glaçoit & me rendoit immobile. Mes deux gardes, après avoir reçu chacun une commission qui les éloignoit au moins pour trois quarts d'heure, partent, & je me trouve seule avec le Duc. Alors il s'approche de moi, & me présentant une tasse : Tenez, dit-il d'une voix étouffée, prenez cette boisson.—A ces paroles, mes cheveux se dressèrent sur ma tête, une sueur froide inonda mon visage : je crus être aux derniers instans de ma vie, car je ne doutois point qu'il ne m'offrit du poison, — Buvez donc, reprit-il. — Ah, répondis-js, que me donnez-vous ?—Ce qu'il

faut que vous preniez.....—Laissez moi donc le temps d'implorer la miséricorde éternelle. ...—Qu'osez vous soupconner! M'accusez-vous d'un crime?.?....—Hélas! j'accuse sur-tout mon imprudence & ma destinée......O mon Dieu, continuai-je en joignant les mains, pardonne-moi, pardonne à mon persécuteur, console ma mère, mon père, & protège mon enfant! Après cette courte prière, je sentis tout mon courage se ranimer, j'osai croire que ma résignation me rendoit digne de paroître devant Dieu, je jetai sur le Duc un œil assuré: il étoit pâle, interdit, & tremblant; il balbutia quelques mots entrecoupés, & d'une main soulevant ma tête, de l'autre il approcha le vase de mes lèvres; alors, sans réristance, je bus toute la liqueur qu'il me présentoit; &, croyant avoir reçu la mort, je retombai sur mon oreiller, ayant fait entièrement le sacrifice de ma vie. Quelques minutes après, mes yeux appesantis se fermèrent, un engourdissement total m'ôta jusqu'à la faculté de parler & de penser, & je tombai dans le sommeil léthargique le plus profond. Au bout d'une demi-heure, la vieille femme, & le valet-de-chambre revinrent. Le Duc, les cheveux en désordre, le visage baigné de larmes, courut au-devant d'eux & leur dit que je venois d'expirer; il les ramena dans ma chambre, afin, ajouta-t-il, d'acquérir la confirmation de son malheur, ou de me secourir si j'avois encore quelques restes de vie. Il approcha de mon lit:

lit : ayant eu le soin d'en fermer les rideaux, & de rendre ma chambre extrémement obscure, il feignit de me donner tous les secours imaginables; ensuite il parut se livrer au plus violent désespoir. Le Chapelain arriva, il lui ordonna de réciter les prières pour les morts : pendant ce temps, mes femmes réveillées, & tous les domestiques accoururent ; le Duc étoit à genoux à mon chevet ; mes deux gardes contoient à toute la maison rassemblée tout ce qu'on avoit tenté pour essayer de me rappeler à la vie. Après ce récit, le Duc entr'ouvrit un instant mes rideaux, on me vit pâle & sans mouvement, & personne ne douta de ma mort. Le Duc fit retirer tout le monde dans la chambre prochaine, il resta dans la mienne, & garda avec lui le Chapelain, vieillard âgé de quatre-vingts ans : il fit continuer les prières des morts jusqu'à minuit ; alors il envoya tous ses gens se reposer ; il déclara qu'il ne me feroit ensevelir que le lendemain au soir & que ne pouvant s'arracher d'auprès de moi, il y passeroit le reste de la nuit : il ferma toutes les portes de mon appartement ; il établit le Chapelain & mes deux gardes dans une anti-chambre séparée de ma chambre par trois grandes pièces : il leur dit qu'il ne me quitteroit qu'à sept heures du matin, & qu'il vouloit rester seul chez moi, afin, ajouta-t-il, de n'être distrait ni dans sa douleur ni dans ses prières. Toute la maison, excédée de fatigue & de veilles, profita avec empressement

de

de la permission d'aller se reposer; tout le monde dormoit profondément à quatre heures après minuit, lorsque, sortant par degrés de ma léthargie, je me réveillai. En ouvrant les yeux, & reprenant l'usage de mes sens, j'apperçus le Duc debout à côté de mon lit; sa vue me fit tressaillir, quoique cependant je n'eusse aucun souvenir de tout ce qui m'étoit arrivé; ensuite, le regardant fixement, je me rappelai confusément qu'il étoit irrité contre moi, j'éprouvai un mouvement de frayeur, je détournai la tête, & voulant me recueillir, afin de rappeler les idées du passé, mille images vagues & fantastiques s'offrirent à mon imagination, & je tombai dans une rêverie stupide qui fut suivie d'une espèce d'assoupissement; alors le Duc me fit respirer une eau spiritueuse, & avaler quelques gouttes d'une liqueur qui me ranima entièrement. Je me soulevai, je regardai autour de moi avec surprise; mes idées se débrouillant peu-à-peu, je me rappelai que j'avois cru prendre du poison, & je doutois presque de mon existence. — O quel miracle me rend à la vie? m'écrai-je enfin. Vous n'avez éprouvé qu'une vaine terreur, dit le Duc, calmez-vous, & bannissez ces craintes outrageantes. Je n'osai répondre, j'entr'ouvris mon rideau, je regardai dans la chambre, & voyant que j'étois seule avec le Duc, je fus d'autant plus effrayée, que j'avois repris toute ma connoissance. Pourquoi donc, lui demandai-je, me veillez-vous seul? Vous le saurez,

rez, répondit-il ; levez-vous maintenant. A ces mots, il me présente une robe, il m'aide à la passer, & me soutenant dans mes bras, il me conduit ou plutôt me porte dans un fauteuil. Comme il me vit également foible & tremblante, il me fit prendre encore de la liqueur dont j'avois déjà bu ; & après un moment de silence : Je ne vous cacherai rien à présent, me dit-il ; la boisson que vous prites hier étoit un breuvage assoupissant.....— Et pourquoi?.......— Ecoutez-moi sans m'interrompre. Vous m'avez trahi, déshonoré ; je vous offrois votre pardon, vous l'avez refusé ; convaincue d'infidélité, vous nourrissez toujours au fond de l'ame une passion criminelle ; ma colère & mes menaces n'ont pu vous décider à me déclarer le nom de votre amant ; vous avez cru peut-être que ma considération pour votre famille m'empêcheroit de vous arracher votre fille, & de vous priver de la liberté ; vous pensiez sans doute (car il n'est point de crime dont votre haine ne me juge capable) vous pensiez que le seul moyen que j'eusse de me venger de vous, étoit d'attenter en secret à votre vie, & cette *invincible aversion* que vous avez pour moi vous déterminoit facilement à mourir!.. Mais sachez enfin que vous vivrez, & que vous serez pour jamais soustraite à vos parens, à vos amis, à vos domestiques, au monde entier !......O Ciel! m'écriai-je ; & croyez-vous, cruel, que je ne sois redemandée ni par un père tendre, ni par la meilleure des mères ? .... Ils recevront demain,

main, reprit le Duc, la fausse nouvelle de votre mort.... — Grand Dieu !....Et comment pourrez-vous ?....—J'ai déjà annoncé votre mort dans ce château; durant votre assoupissement, tous mes gens vous ont vue.....Hélas, interrompis-je, en fondant en larmes, je n'existe donc plus que pour vous ? Ah, je vois à présent toute l'horreur de ma destinée !.....Vous ne savez pas tout encore, dit le Duc; apprenez que j'ai dans ce château de vastes souterrains inconnus à tout le monde, le jour n'y pénétra jamais.....O Dieu, m'écriai-je, c'en est donc fait, je suis perdue sans ressource !.....Non, reprit le Duc, votre sort est encore dans vos mains; je puis aller dans un moment réveiller mes gens, & déclarer que vous n'etiez qu'en léthargie; je n'ai point fait partir ma Lettre pour votre père, je puis encore vous faire reparoître & vous pardonner..... Je n'exige de vous qu'un mot, un seul mot..... Il me faut une victime, je vous l'ai dit . . . Nommez-moi votre amant, & vous rentrez dans tous vos droits, & je vous rends au monde, à la vie !...Que me proposez-vous, interrompis-je?...De livrer à votre ressentiment un objet, je vous le répète, qui ne vous a point outragé......Ah, je serois indigne de vivre si j'avois la lâcheté d'y consentir !.... Pensez-y bien, dit le Duc, en me lançant un affreux regard; encore un refus, & je vous traîne dans la demeure ténébreuse d'où rien ne pourra vous arracher. Il faut que demain votre père, votre mère se désespèrent de votre perte, ou se

réjouissent

réjouissent de votre convalescence; demain vous réverrez votre fille & le jour, ou vous serez à jamais privée de la lumière, & gémissante au fond d'un horrible cachot; demain, enfin, l'on vous verra dans ce château, jouissant d'une santé parfaite, ou l'on fera vos funérailles.....Songez-y; ce moment passé, plus d'espoir de pardon; en vain votre repentir l'imploreroit, je n'aurois plus la possibilité de vous l'accorder. A ce discours pressant & terrible je me lève éperdue, je tourne avec effroi mes yeux du côté de la porte, & poussant un cri lamentable: Eh quoi, m'écriai-je, suis-je donc abandonnée de l'univers entier?.... Ma fille! je vivrois, & je ne la reverrois plus!.... Mon père, ma mère, demain vous pleureriez ma mort?.... Ma fille!..... Ah, laissez-moi voir ma fille encore une fois!.... Dites un mot, répondit le Duc, & dans un quart d'heure votre fille sera dans vos bras. A ces mots, je sentis mon cœur se déchirer, je gardai le silence un moment; je pensai que le Comte de Belmire étoit absent, qu'il ne devoit revenir que dans un an; que, pendant cet espace, il me seroit facile de le faire prévenir; que d'ailleurs, un aveu naïf feroit connoître mon innocence; mais tout-à-coup, songeant à la cruauté de mon persécuteur, je rejetai promptement cette légère tentation. Qui m'assuroit qu'un tel aveu put me rendre & ma fille & ma liberté? Ne devois-je pas croire, au contraire, que le Duc, certain de ma haine, ne renonceroit point à la vengeance qu'il avoit méditée,

ditée, ou que du moins il se contenteroit d'en adoucir l'inhumaine rigueur? Et, dans ce doute, pouvois-je être tentée de livrer à sa fureur l'objet que j'aimois?..... Toutes ces réflexions le présentèrent à mon esprit avec une extrême rapidité; le Duc crut que je balançois, il me pressa de nouveau, en ajoutant: Le jour bientôt va paroître, il est temps de vous décider; je vais réveiller mes gens, & leur annoncer que vous vivez, ou je vais vous conduire dans votre tombe. Parlez.....Voulez vous me nommer l'auteur de vos maux, & les miens? A cette question, je levai les yeux au Ciel, & rassemblant toutes mes forces: Je ne le puis, repondis-je.... Que dites-vous, malheureuse!..... interrompit le Duc. Non, repris-je, perdez cette espérance,, je ne le nommerai jamais. Perfide, s'écria le Duc, ainsi donc tu préfères ton amant à ta fille, à la liberté, à la vie!...à l'univers! Tremble maintenant... L'instant de la vengeance est arrivé enfin!.. Comme il achevoit ces mots, il voulut me saisir par le bras; pénétrée d'épouvante & d'horreur, je m'échappai, je courus à l'autre bout de la chambre & passant mes deux bras autour d'une des colonnes de mon lit, je m'y attachai fortement; en faisant ce mouvement, ma coëffure de nuit se détacha & mes cheveux tombèrent sur mes épaules. Le Duc, qui venoit à moi, s'arrêta; il parut surpris, frappé, & me regarda un instant en silence; ensuite, m'arrachant de la colonne, il me porta vis-à-vis d'une glace; Infortunée, dit-il contem-

ple

ple pour la dernière fois cette beauté que d'affreuses ténèbres vont cacher pour toujours !.... Lève les yeux, regarde-toi.... Ne sois pas plus barbare que je ne le suis moi-même....Songe à ta jeunesse, à tes charmes, prends pitié de ton sort . . . . . Tu pourrois encore le changer ? . . . . Alors je ne pus me défendre de jeter sur la glace un regard craintif & languissant. Je fermai les yeux aussitôt, & je sentis quelques larmes s'échapper à travers mes paupières . . . . . . Eh bien, reprit le Duc, êtes-vous toujours inébranlable ?......Ah, répondis-je, ne m'avez-vous pas vainement offert de revoir ma fille !.... A peine eus-je prononcé ces paroles, que le Duc, transporté de rage, m'enleva dans ses bras, & m'emporta hors de la chambre....Je n'opposai nulle résistance, l'excès de ma terreur me rendoit immobile & muette ; après avoir traversé deux ou trois pièces, il me fit descendre un petit escalier dérobé, & je me trouvai dans une grande cour, au bout de laquelle étoit une porte que le Duc ouvrit : nous sortîmes, & je vis que nous étions dans le jardin ; dans cet instant, le Duc s'appercevant que le jour paroissoit : Cette aurore, dit il, est la dernière que tes yeux verront jamais ! . . . . Je me jetai à genoux, & levant la tête vers le Ciel ? O Dieu, m'écriai-je ; Dieu, qui connoissez mon innocence, souffrirez-vous que je sois enterrée vivante, & privée pour jamais de la clarté des Cieux ?..... Comme je disois ces mots, le Duc m'entraîna vers un rocher à vingt pas de nous, & posant une clef derrière

une énorme pierre, tout-à-coup une espèce de trappe s'abattit.... Je frémis.... Le Duc s'arrêta : Ce moment vous reste encore, me dit-il, voici votre tombe, elle n'est qu'entr'ouverte ...Repentez-vous enfin, montrez-moi vos remords par un aveu sincère, & je suis prêt à vous pardonner. Vous croyez peut-être, coutinua-t-il, qu'à l'instant de consommer ma juste vengeance, j'en crains les suites pour moi-même, mais je l'ai médité depuis long-temps ; tout est prévu, & rien ne peut m'arrêter : alors il entra dans l'affreux détail de toutes les précautions qu'il avoit prises : il m'apprit qu'il avoit fait faire une figure de cire pâle & livide, qu'il placeroit dans mon lit, & que, sous le prétèxte de vouloir remplir un acte de piété, il l'enseveliroit, avec l'aide de la vieille femme dont j'ai déjà parlé, sans être obligé de mettre cette femme dans sa confidence, qui ne seroit que spectatrice & témoin de cette action. Enfin, ajouta-t-il, acceptez-vous le pardon que je daigne vous offrir encore pour la dernière fois ? Parlez, sacrifiez votre amant à mon ressentiment, apprenez-moi son nom, ou renoncez pour jamais à la liberté, au monde, à la lumière. A ces mots, je tendis les bras vers le soleil naissant, comme pour lui dire un eternel adieu ; le Ciel, chargé de nuages brillans & majestueux, offroit l'aspect le plus imposant ; cette contemplation éleva mon ame, & me rendit tout mon courage ; je jetai avec mépris mes regards sur la terre, & me tournant vers le duc ; Prenez

votre

votre victime, lui dis-je d'un ton ferme..... Au même instant, il m'entraîne, mon cœur palpite avec violence, je tourne la tête pour voir encore une fois le jour que j'abandonne pour jamais; nous descendons dans une obscure caverne, mes jambes tremblantes ne peuvent me soutenir; agitée par d'affreuses convulsions, je me débats dans les bras de mon cruel persécuteur, & je tombe à ses pieds sans mouvement & sans connoissance. J'ignore combien de temps je restai dans cet état. Hélas, je ne devois revenir à la vie que pour abhorrer une si funeste existence! Comment dépeindre l'horreur dont je fus saisie, lorsqu'en ouvrant les yeux, je me trouvai seule dans ces vastes souterrains, environnée d'épaisses ténèbres, & couchée sur des nattes de paille! .... Je pousse un cri plaintif, & du fond de la caverne, l'écho, en le répétant, me fait tressallier & redouble encore l'épouvante & la terreur qui m'oppressent! O Dieu, m'écria-je, voilà donc désormais la seule voix qui me répondra, le seul son que j'entendrai? .. Cette idée me fit répandre un déluge de larmes..... Dans ce moment, j'entendis ouvrir la porte de ma prison, & le Duc parut, une lanterne à la main; il posa à côté de moi une cruche remplie d'eau & un pain: Voici, dit-il, quelle sera désormais votre nourriture, vous la trouverez chaque jour dans le tour que vous voyez vis-à-vis de vous; je vous l'apporterai moi-même, je la mettrai dans ce tour, & je ne rentrerai plus dans cet af-

freux cachot (*a*). A ces mots, je regardai autour de moi, je vis une caverne immense dont l'œil ne pouvoit embrasser toute l'étendue ; la partie que j'occupois étoit tapissée de grosses nattes de paille, afin de préserver du froid & de l'humidité, car la barbarie qui me précipita dans cette horrible demeure avoit pris aussi toutes les précautions qui pouvoient m'y conserver la vie !.....Après avoir considéré, en frémissant, tout ce qui m'entouroit, je me retournai vers mon cruel geolier ; & faisant éclater enfin une haine si long-temps cachée & si fondée, dans ce moment j'osai lui reprocher l'excès de sa barbarie, & lui peindre toute l'horreur & tout le mépris qu'il m'inspiroit ; il m'écouta quelque temps avec une fureur concentrée ; ensuite, ne pouvant plus se contenir, il se livra à l'emportement le plus terrible, & tout-à-coup il me quitta brusquement. Depuis ce jour, il n'entra plus dans ma prison : lorsqu'il venoit m'apporter ma nourriture, il frappoit au tour jusqu'à ce que j'eusse répondu, & il s'en alloit sans proférer une seule parole. Je me repentis bientôt d'avoir, par mes reproches, augmenté encore, s'il étoit possible, sa haine & son ressentiment : je me ressouvins qu'il étoit le père de ma fille, que cette enfant

(*a*) La malheureuse Duchesse de C*** reçut aussi, dans la suite, assez régulièrement, par ce même tour, du linge & quelques vêtemens, lorsqu'elle en avoit un indispensable besoin.

si chère étoit entre ses mains ; d'ailleurs, malgré l'horreur de ma situation, l'espérance n'étoit point encore absolument anéantie dans mon cœur; plus j'y réfléchissois, moins il me sembloit vraisemblable qu'il eût en effet le projet de me retenir à jamais dans cette affreuse captivité ; je me flattois même qu'il n'avoit annoncé ma prétendue mort ni dans sa maison ni à ma famille, qu'il avoit trouvé quelqu'autre moyen de me soustraire à leurs recherches, & qu'il s'étoit réservé la possibilité de me faire reparoître quand il le voudroit. Comment pouvois-je imaginer enfin qu'il eût pu s'imposer à lui-même la pénible nécessité de m'apporter tous les deux jours les choses nécessaires à la vie, & par conséquent, qu'il se fût réduit au triste esclavage de ne pas s'absenter de son château plus de deux ou trois jours, puisqu'il étoit mon seul geolier, & qu'il n'avoit mis personne dans sa confidence ? ... Hélas, je ne croyois pas que la haine, pour se satisfaire, fût capable de s'imposer des chaînes que l'amour le plus passionné porteroit à regret !... D'après mes réflexions, je parvins à me persuader qu'il mettroit un terme à sa vengeance ; & remplie de cette idée, toutes les fois qu'il frappoit au tour, je lui parlois ; & quoiqu'il ne me répondit point, j'implorois sa compassion, & je l'assurois de mon innocence. Comme j'étois absolument privée de la lumière, je ne puis dire combien de mois, combien de temps je conservai l'espérance, mais enfin je la perdis : alors la raison m'abandonnant en-

tièrement, j'accusai la Providence, je murmurai contre ses décrets éternels ; mon ame abattue, flétrie par la douleur, perdit sa force & ses principes, & je tombai dans le plus sombre & le plus funeste désespoir. J'osai croire que l'excès de mon malheur me donnoit le droit de disposer de ma vie, comme si l'on pouvoit rompre un lien sacré, parce qu'il cesse d'être agréable !.... Décidée à mourir, je fus près de deux jours sans prendre de nourriture & sans l'aller chercher au tour ; en vain le Duc frappoit & m'appelloit, je m'obstinois à ne lui pas répondre. Enfin, il entra dans ma prison : quand il parut, sa lanterne à la main, malgré l'horreur que m'inspiroit sa présence, je sentis un mouvement de joie en revoyant de la lumière. mais je ne lui parlai point ; il m'offroit d'adoucir ma captivité, de me donner de la lumière, des Livres, une meilleure nourriture, si je voulois enfin lui dire ce nom souvent demandé. A cette proposition, je le regardai fixement avec le plus profond mépris : Maintenant, lui dis-je, que vous avez rompu tous les liens funestes qui nous unissoient, mon cœur est libre, il se livre sans remords aux sentimens qu'il a jadis vainement combattus.....Cet objet, dont vous ne me demandez le nom que pour l'immoler à votre ressentiment, je l'aime plus que jamais, mon dernier soupir sera pour lui..... Jugez à présent si je vous le dénoncerai !.... Ainsi donc, reprit le Duc, tout sentiment de religion est éteint dans votre ame ?....

Vous

Vous nourrissez au fond du cœur une flamme adultère, & vous renoncez à la vie! .... Barbare, interrompis-je, suis-je encore votre femme? Osez-vous le dire, vous qui m'avez précipitée dans cet abîme, vous qui portez mon deuil? , ... Il est vrai, je n'ai plus le courage de supporter la vie, mais ce Dieu qui vous entend & qui nous juge, ne punira que vous du désespoir où vous me reduisez......Dans l'état où je suis, si je commets un crime, vous seul en serez responsable.....Nul être vivant ne peut entendre mes plaintes & mes cris !....Mais quel antre profond, quelles épaisses voutes peuvent dérober à l'Eternel les gémissemens du foible injustement opprimé : ..... Tremblez, il nous voit, il m'excuse, il est prêt à me pardonner! ..... & son bras vengeur est levé sur vous . . . . . A ces mots, le Duc frémit, & me regarda d'un air égaré; je jouis un moment du plaisir d'avoir rempli d'épouvante & de remords son ame aussi foible que féroce. Pâle, interdit, troublé, les yeux baissés, il garda quelques instans un farouche silence; enfin, prenant la parole : N'imputez, dit-il, qu'à vous-même les maux dont vous gémissez ..... vous étiez criminelle, j'en ai les preuves certaines, vous n'avez pu les désavouer, & cependant je ne vous ai puni qu'après vous avoir cent fois offert votre grâce; je vous propose encore d'adoucir votre châtiment, & vous me refusez! Oui, si vous l'eussiez voulu, malgré votre infidélité, malgré votre haine pour moi, vous seriez encore dans

mon

mon palais, vous y verriez votre fille ? .... O ma fille, interrompis-je, hélas ! vit-elle encore ? Qu'est-elle devenue ?....—Elle est avec votre mère — Elle n'est plus dans vos mains, est-il bien vrai ? ...... »Alors le Duc, voyant que cette idée me ranimoit, tira de sa poche une Lettre de ma mère, & me permit de la lire. Cette Lettre, que j'arrosai de larmes, étoit conçue dans ces termes :

" Ma petite fille est arrivée hier au
" soir ..... Oh, comment vous dépeindre
" tous les sentimens qui ont déchiré mon
" cœur en l'embrassant ! .... Vous me la
" donnez, elle est à moi, je sens que déjà je
" l'aime avec excès, elle pourra m'arracher
" à la vie, mais non me consoler ! ....
" Hélas ! maintenant puis-je, sans éprouver
" d'affreuses inquiétudes, jouir du bonheur
" d'être mère encore ! Après la perte que
" j'ai faite, est-il sur la terre un bien sur
" lequel j'ose compter ? ..... J'irai vous
" voir & vous mener votre fille l'été pro-
" chain, nous passerons deux mois avec
" vous ; puisque vous ne pouvez vous ar-
" racher du triste séjour que votre douleur
" vous rend si cher, j'aurai le courage
" d'aller vous y chercher ..... Je verrai
" ce superbe monument que votre amour
" élève à la mémoire d'un objet si digne
" de nos regrets ! ... Peut-être trouverai-je
" auprès de vous le terme de mes peines ?...
" Eh quoi donc, seroit-il possible qu'une
" mère, sans mourir, pût embrasser le
" tombeau de sa fille ? .... Cependant je

" veux

« veux vivre ; . . . la religion me l'ordonne,
« la nature même m'en impose la loi ;
« je vivrai pour l'enfant que vous daignez
« me confier. Ah, comment reconnoîtrai-
« je jamais un tel bienfait, un tel sacrifice !
« A quel point vous devez la chérir cette
« enfant ! Helas ! elle a tous les traits
« de sa mère, elle en a tous les charmes ;
« c'est me rendre ma fille dans son en-
« fance ! . . . . O trop flatteuse illusion ! . . .
« Malheureuse mère, tu n'as plus de fille,
« l'excès de ta douleur ne peut te délivrer
« de la vie !...."

A peine eus-je achevé de lire cette Lettre, que me jetant à genoux : Dieu, m'écriai-je, ma fille est dans les bras de ma mère ! Cette tendre mère consent à vivre pour ma fille ! O Dieu, je te bénis, tu n'as frappé que moi ! . . . Eh bien, je me soumets enfin à mon sort, pardonne-moi des murmures insensés, rends heureux tout ce que j'aime, & prolonge à ton gré ma pénible existence . . . . En achevant ces mots, je retombai sur ma paille, car j'étois si foible, que je ne pouvois me soutenir. Le Duc saisit cet instant pour m'offrir quelques alimens que je pris au moment même, ensuite, il me quitta ; &, depuis cette époque, je ne l'ai jamais revu. Cependant, fidèle au vœu que j'avois formé, je pris soin de ma vie ; l'idée que mes prières & ma résignation attireroient sur ma mère & sur ma fille toutes les bénédictions du Ciel, cette idée consolante eut le pouvoir de ranimer & de soutenir mon courage ; le

souvenir de mes fautes devint ma peine la plus réelle : Hélas, disois-je, tous mes malheurs sont mon ouvrage ; j'ai manqué de confiance en ma mère ; en cessant de la consulter, je me suis égarée ; fille ingrate & coupable ! le Ciel, pour me punir, aveugla mes parens dans leur choix : l'époux qu'ils me donnèrent ne pouvoit faire mon bonheur ; cependant, sans de nouvelles fautes, les sentimens de la nature auroient pu me rendre heureuse ; mais loin de chercher à triompher d'une passion criminelle, je la nourissois en secret, & j'osai même, dans les Lettres imprudentes qui m'ont perdue, en parler, en peindre toute la violence, & me plaindre en même temps de l'époux que j'outrageois ! ... Ces réflexions me faisoient répandre des torrens de larmes ; cependant je trouvois une sorte de douceur à pleurer sur mes fautes, j'aimois à les sentir aussi vivement : en gémir, c'est les expier. Le remords d'un crime doit flétrir l'ame, mais le repentir d'une foiblesse involontaire n'a rien de déchirant ni d'amer ; ce sentiment vertueux nous console de nos fautes, & nous racommode avec nous mêmes. Dénuée de tout, séparée de l'univers, mon cœur fait pour aimer se livra bientôt tout entier à la passion sublime qui pouvoit seule me rendre la vie supportable ; la religion me fit connoître & goûter toutes les consolations inépuisables qu'elle peut offrir : insensiblement elle bannit de mon ame cet amour infortuné, le plus grand de mes maux ; elle sut enfin me donner tout ce

que

que la sagesse humaine & la seule philosophie ne pourroient procurer, le courage de supporter, sans désespoir & sans murmures, neuf ans de captivité dans un cachot impénétrable au jour ! . . . J'avouerai, cependant, que j'éprouvai, dans les deux ou trois premières années, des peines dont le seul souvenir me fait frémir encore. Le temps où je supposai (d'après le calcul que j'en avois pu faire) que ma mère & ma fille devoient être arrivées dans ce même château où j'étois prisonnière, ce temps s'écoula pour moi d'une maniere bien douloureuse, & forme l'époque la plus cruelle de ma captivité. Mon cœur se déchiroit en pensant que ma mère & ma fille étoient si près de moi, sans qu'il me fût possible de conserver l'espoir de les revoir jamais ! . . . . . . O ma mère, m'écriois-je, vousgémissez de ma mort, & j'existe ! . . . Et quelle main, Grand Dieu, choisissez-vous pour essuyer vos larmes ! c'est dans le sein de mon persécuteur, de mon bourreau, que vous les répandez ! . . . Ah, ce n'est point où l'on vous conduit qu'est ma tombe ! Hélas, vous la foulerez aux pieds sans la connoitre, vous verrez d'un œil sec ces rochers qui la cachent ! . . . . Peut-être, dans le silence de la nuit, ne pouvant goûter les charmes du sommeil, viendrez-vous errer autour de ma caverne ! Peut-être, en cet instant même, êtes-vous assise près de cette trappe affreuse qui ne s'ouvrira plus pour moi ! . . . . Ah, s'il est vrai, sans doute vous pensez à votre mal-

heureuse

heureuse fille, vous la pleurez, & vous ne pouvez entendre ses cris & sa voix qui vous appelle ! . . . . . Ces idées déchirantes m'arrachoient l'ame, & souvent troubloient ma raison : à ces cruels accès de douleur, succédoit une espèce d'anéantissement stupide, plus affreux peut-être que le désespoir même ; mais à mesure que la piété se fortifia dans mon cœur, ces violens transports s'affoiblirent, je trouvai dans la prière des consolations inexprimables ; toutes les méditations, qui communément attristent les hommes, étoient pour moi les plus agréables sujets de rêverie. Avec quel plaisir je réfléchissois à la briéveté de la vie ! avec quelle sérénité j'envisageois la mort ! . . . . L'être le plus heureux, me disois-je, est-il jamais pleinement satisfait de ce bonheur foible & fragile qu'on peut goûter sur la terre ? Il est moins occupé des biens qu'il possède que de ceux qu'il attend ; au sein de sa félicité trompeuse, son imagination se plaît à s'égarer dans l'avenir. Mais qu'importe que sa destinée soit fortunée ou malheureuse ! Qu'importe que ses espérances soient satisfaites ou trompées ? Ne formera-t-il pas toujours de nouveaux desirs ? Sait-il jouir du présent ; sait-il s'en contenter ? .... Pourquoi donc regretterois-je avec tant d'amertume tous les biens dont je suis privée, puisqu'enfin ils ne peuvent procurer le bonheur ? ... Je dois, il est vrai, passer ma vie dans ces affreuses ténèbres : l'avenir n'offre à mon imagination glacée qu'une longue & triste nuit ? . . . Eh bien,

bien, ne songeons qu'au réveil !. . .Oublions cette vie périssable, ne voyons que l'éternité !. . . . Méprisons cette douleur d'un moment à laquelle doit succéder une immortelle félicité !. . . . . . Portons tous nos desirs, toutes nos espérances vers le seul objet digne de fixer & de remplir le cœur humain ! C'est ainsi que, par de salutaires réflexions, je m'élevois au-dessus de mon sort, & que je parvins enfin à m'y résigner entièrement. Rendue à la raison, à moi-même, non-seulement mes peines s'adoucirent, mais je m'accoutumai aux ténèbres, à ma captivité ; je me formai des occupations. Ma prison étoit spacieuse. Je me promenois une grande partie de la journée (ou de la nuit) ; je faisois des vers que je récitois tout haut ; j'avois une belle voix ; je savois parfaitement la musique ; je composois des espèces d'hymnes, & un de mes grands plaisirs étoit de les chanter & d'écouter l'écho qui me répondoit. Mon sommeil devint paisible, des songes agréables me représentoient mon père, ma mère, ma fille ; je voyois ces objets si chers toujours satisfaits & heureux. Quelquefois, je me trouvois transportée dans de brillans palais, ou dans de charmans jardins ; je revoyois les Cieux, de sarbres, des fleurs, enfin ces douces illusions me rendoient tous les biens que j'avois perdus. Je me réveillois en soupirant, il est vrai, mais je m'endormois avec plaisir ; même éveillée, la joie cessa d'être étrangère à mon cœur, mon imagi-

nation s'exalta : sous les yeux de l'Etre Suprême, j'osois me flatter que ma patience & ma résignation n'offroient point à ses regards un spectacle indigne de lui. Témoin de toutes mes actions, il m'entendoit, il parloit à mon cœur, il le ranimoit, l'élevoit jusqu'à lui, & je ne me trouvois plus seule dans ma caverne. Après la privation des objets que j'aimois, la seule chose que je regrettasse encore malgré moi, c'étoit la lumière & la vue du Ciel : je ne comprenois plus comment on pouvoit se livrer au désespoir dans le plus triste esclavage, si l'on jouissoit d'une fenêtre donnant sur la campagne. Enfin, je m'acoutumai tellement à ma situation, que loin de desirer la mort, je connus plus d'une fois que je la craignois encore : . . . . . Souvent je manquai de nourriture : le Duc m'en apportoit quelquefois pour trois ou quatre jours ; je comprenois alors qu'il alloit faire un petit voyage, &, quand ma provision approchoit de sa fin, j'éprouvois de l'inquiétude ; la mort de mon tyran entraînoit la mienne, & cette cruelle idée me forçoit à former des vœux pour sa santé. Il e-t vrai que je n'avois plus d'aversion pour lui, la religion m'avoit fait aisément renoncer à la haine ; ce foible effort pouvoit-il me coûter ? n'avois-je pas déjà triomphé de l'amour ?...Je plaignois mon persecuteur, je me réprésentois l'état horrible de son ame; ses fureurs, ses craintes, ses remords, & je ne me trouvois que trop vengée. Dans les premiers temps de ma captivité

captivité, je ne l'entendois jamais arriver sans être au moment de m'évanouir de terreur; peu-à-peu ces mouvemens violens s'affoiblirent; il m'inspiroit toujours une sorte d'émotion mêlée de quelque effroi, cependant je desirois qu'il vint, non-seulement pour l'intérêt de ma vie, mais aussi parce qu'il interrompoit le silence effrayant & profond de ma solitude; il me faisoit entendre du mouvement, du bruit; enfin, il me procuroit une espèce de distraction qui ne me fut jamais agréable, mais qui me devint nécessaire. Je ne puis exprimer combien étoit vif en moi ce desir singulier d'entendre quelque bruit: quand le tonnerre étoit excessif, je l'entendois; il m'est impossible de rendre ce que j'éprouvois alors; il me sembloit que j'étois moins seule: j'écoutois ce bruit majestueux avec autant de ravissement que d'attention, & lorsqu'il cessoit entièrement, je tombois dans l'abattement & dans la tristesse la plus profonde. Telle fut à-peu-près ma situation pendant six ou sept ans; durant cet espace, je ne fus véritablement affectée que du chagrin d'ignorer absolument tout ce qui étoit relatif à la destinée de ma mère & de ma fille. En vain à travers mon tour, je questionnois le Duc à cet égard; je n'en pus obtenir un seul mot de réponse, car depuis sa dernière apparition dans mon souterrain, il ne me parla jamais. J'avois besoin de tout mon courage pour supporter cette cruelle incertitude sur un point aussi intéressant; souvent quand

j'invoquois le Ciel pour ma fille, pour ma mère, tout-à-coup mon cœur se serroit, mes larmes couloient: Hélas, m'écriois-je, existent-elles encore? Je fais des vœux pour leur bonheur, & peut-être ai-je le malheur affreux de leur survivre!....Dans d'autres momens, l'espérance dans mon cœur étoit si forte à cet égard, que je n'éprouvois même pas la plus légère inquiétude; & dans cette heureuse disposition d'esprit, je me flattois encore qu'il n'étoit pas impossible qu'un événemeut extraordinaire pût m'arracher de ma prison; cette idée s'imprima tellement dans ma tête, sur-tout la dernière année de ma captivité, que je promis à Dieu, si jamais je recouvrois ma liberté, de lui consacrer ma vie dans une solitude éloignée de Rome, & de m'y fixer jusqu'à la fin de mes jours, aussi-tôt que ma fille n'auroit plus besoin de mes soins. Cependant je touchois à l'époque la plus intéressante de ma vie; j'approchois du moment de ma délivrance, & bientôt la Bonté divine alloit me dédommager amplément de neuf ans de souffrance & de douleur. Depuis quelque temps, je jugeois que le Duc habitoit constamment son château, parce qu'il m'apportoit régulièrement ma nourriture; mais un jour me trouvant au moment d'en manquer, je l'attendois avec impatience, il ne vint point & j'achevai entièrement ma foible provision. Je m'endormis assez paisiblement; le lendemain j'attendis en vain les secours que chaque instant me rendoit

rendoit plus nécessaires ; il fallut m'en passer ; l'inquiétude, autant que la soif & la faim me priva du sommeil, & je restai dans cette situation encore près d'un jour : alors absolument épuisée, je crus toucher enfin au terme de ma vie ; j'envisageai la mort avec tranquillité ; cependant le souvenir de tout ce qui m'étoit cher vint me troubler & m'attendrir . . , . . Fille & mère infortunée, m'écriois-je, dans quel funeste abandon s'écoulent mes derniers momens ! . . . . Chers auteurs de mes jours, il faut donc mourir sans recevoir vos bénédictions ! . . . . . O, ma fille, je ne puis te donner la mienne, je ne jouirai pas de la douceur d'expirer dans tes bras ! Ma fille, tu ne peux même me regretter ! . . . . Dans cet instant où ta malheureuse mère est prète à rendre son dernier soupir, tu te livres, sans doute aux amusemens, aux plaisirs faits pour ton âge ! . . Affreuse pensée ! ...Je meurs, & tout ce que j'aime est depuis long-temps consolé de ma mort ! . . , . Mais que dis-je, insensée, je me plains, je murmure lorsque tous mes maux vont finir ! ...Grand Dieu, pardonnez-moi cette criminelle foiblesse ! . . . . . Mon cœur l'abjure & la désavoue. O mon Juge & mon Père, daigne enfin m'appeler à toi ! . . . . Pleine d'espoir & de confiance, sûre de jouir d'un bonheur immortel, j'attends la mort avec sécurité, je l'invoquerois même si tu ne me défendois de la desirer ! . . . . . . En achevant ces mots, je retombai presque

expirante sur la paille qui me servoit de lit ; .... je sentois au fond de mon ame un calme, une tranquillité dont jamais, jusqu'à cet instant, je n'avois goûté les charmes ; il me sembloit qu'un baume salutaire guérissoit subitement toutes les blessures de mon cœur. L'excès de ma foiblesse confondant bientôt mes idées, je tombai doucement dans une rêverie vague & délicieuse, une espèce de sommeil durant lequel les images les plus ravissantes s'offrirent successivement à mon imagination : je croyois voir autour de mon lit des Anges brillans de lumière, des figures célestes ; j'entendois de loin des voix harmonieuses, des concerts divins ; je voyois le Ciel entr'ouvert, & l'Eternel, sur un Trône éclatant, m'appellant & me tendant les bras....Il veilloit en effet sur moi, sa main paternelle alloit briser ma chaîne..... Tout-à-coup je me réveille en tressaillant, je crois avoir entendu frapper au tour, j'écoute . . . . On frappe encore..... Mon cœur palpite....Mais, ô surprise, ô transport inoui, transport impossible à dépeindre !.... J'entends une voix, & cette voix n'est plus celle de mon tyran, c'est une voix nouvelle !.... Elle me parut celle d'un Ange descendu du Ciel pour me délivrer ! ...Hors de moi, éperdue, je joignis les mains, avec le mouvement le plus passionné de la plus vive reconnoissance : O Dieu, m'écriai-je, c'est un libérateur que tu m'envoies !.. ..Ah j'acceptois avec joie la mort, & tu me rends

la

la vie! ... La vie est un de tes bienfaits, il m'est permis de la chérir ! .... En disant ces paroles, je veux me lever, m'approcher du tour, je ne puis, la force m'abandonne, & je retombe sur mon lit ... Dans ce moment, ma porte s'ouvre & j'apperçois de la lumière ; on entre, je me soulève, je veux regarder, je ne distingue rien ; mes yeux, depuis si long-temps privés du jour, ne peuvent soutenir la foible clarté d'une lampe, & se ferment malgré moi .... Cependant on approche ... O, qui êtes vous, m'écriai-je d'une voix entrecoupée ! A ces mots, je r'ouvre avec peine mes yeux éblouis encore, je vois une homme à genoux devant moi, il passe son bras sous ma tête, il la soutient, & me présente des alimens : alors, consumée d'une faim dévorante, je n'ai plus qu'une idée, celle de satisfaire ce besoin impérieux ; toutes mes autres pensées sont, pour ainsi dire, suspendues ...... & je me jette avec avidité sur la nourriture qui m'est offerte. Enfin, sentant ma force renaître, je me tournai tout-à-coup vers mon libérateur : son visage étoit dans l'ombre, je ne pus distinguer ses trait : O, parlez-moi, lui dis je, êtes-vous le complice de mon persecuteur, ou venez-vous pour me délivrer ? .... O Ciel, interrompit l'inconnu, quelle voix ! ..... Où, suis-je, ô Dieu ! .... En achevant ces paroles, il se lève brusquement ; & prenant la lumière, il revient à moi, il me regarde avec une attention mêlée d'attendrissement

drissement & d'horreur ; je fixe un instant mes yeux sur son visage éclairé par la lampe, ses cheveux paroissoient hérissés sur sa tête, il étoit pâle & tremblant . . . . . mais je ne pus le méconnoître . . . . . Je veux parler, mes pleurs me coupent la parole, je ne puis prononcer que le nom du *Comte de Belmire*,... C'étoit lui-même en effet..... Il tombe à mes pieds, il les arrose de larmes, il me regarde encore . . . . . Il bégaye des mots entrecoupés. . . . . Il accuse & bénit le Ciel . . . . L'excès de sa compassion donne à sa joie l'apparence de la fureur & du désespoir . . . . Nous parlons tous les deux à la fois, sans nous entendre, sans nous répondre . . . . . La caverne retentit de nos cris. . . . . Enfin, le Comte se relevant impétueusement : O le plus barbare des hommes, s'écria-t-il, monstre exécrable, est-il un supplice assez affreux pour te punir de ton forfait ? & vous, continua-t-il, en m'aidant à me relever, vous, victime infortunée des fureurs d'un tigre impitoyable, venez, vous êtes libre . . . . A ces mots, mon premier mouvement fut de m'élancer vers la porte ? mais m'arrêtant aussi-tôt....Ah, dis-je au Comte, vous êtes mon libérateur, je vous dois la vié, la liberté. . . . Mais les biens que vous me rendez.....peuvent-ils encore faire mon bonheur ? . . . Hélas, je n'ose vous interroger....Ma mère....mon père ?.....—Ils vivent....—Ciel !......Et ma fille ?.... —Elle est à Rome, elle sera bientôt dans vos bras. O Dieu, m'éctriai-je en

me

me prosternant, quelle reconnoissance pourra jamais m'acquitter envers toi! ce moment seul m'a déjà payée de toutes mes souffrances!... O vous, mon généreux protecteur, poursuivis-je en m'adressant au Comte, maintenant, pour votre récompense, apprenez que je suis innocente; mais avant de vous instruire des tristes détails de mon histoire, souffrez que je vous fasse une question.....Sans doute le Duc est malade? .... —Attaqué d'une maladie mortelle, il est sur le bord de la tombe, & ne peut vivre plus de deux jours ...... Venez, sortez de cet horrible cachot ..... Que le barbare, avant d'expirer, apprenne que la liberté vous est rendu .... . Non, interrompis-je, c'est mon père, ma mère, qui doivent m'arracher de ma prison, ce n'est que guidée par eux que j'en puis sortir: alors je conjurai le Comte d'envoyer un courier à mon père au moment même; il me le promit; & me donnant un crayon & du papier, j'écrivis sur le champ un billet qui contenoit ces mots:

" O mon père, ma mère, j'existe, je suis
" innocente! Venez, par votre présence,
" me rendre véritablement à la vie; .....
" venez me tirer d'un affreux souterrain, &
" me faire oublier tous les maux que j'ai
" soufferts."

Ce billet étoit à peine lisible, je fus près d'un quart d'heure à l'écrire, car je ne savois plus former une lettre, & j'avois totalement oublié l'orthographe. Le Comte,

voyant

voyant que j'étois irrévocablement décidée à rester dans ma prison jusqu'à l'arrivée de ma mère, me remit les clefs de toutes les portes, & me quitta avec un regret inexprimable, après m'avoir donné sa parole de dissimuler avec le Duc s'il vivoit encore, & de revenir le lendemain, aussitôt que la nuit seroit tombée. Quand je me retrouvai seule; je me sentis saisie d'une terreur presque aussi forte que celle que j'éprouvois jadis dans les commencemens de ma captivité. Cependant j'avois de la lumière, le Comte m'avoit laissé une lampe & une lanterne sourde; je lui avois demandé encore une montre, afin de pouvoir compter toutes les heures, car je n'espérois pas qu'il me fût possible de m'endormir un instant. Immobile à la place où le Comte de Belmire m'avoit laissée, je respirois à peine, je n'osois lever les yeux, & cependant je ne pouvois m'empêcher de jeter à la dérobée quelques regards autour de moi. La lumière, loin de me rassurer, ajoutoit à ma frayeur, parce qu'elle me faisoit distinguer ma triste & lugubre habitation; enfin, ne pouvant supporter cet état, je me levai, je pris ma lumière, j'ouvris ma première porte, je sortis & j'entrai dans une espèce de long corridor & l'endroit du souterrain où le tour étoit placé. Je sentis déjà un grand soulagement, en me voyant dans un lieu nouveau, & qui me rapprochoit de la dernière porte de ma prison; je précipitai mes pas jusqu'au bout du corridor, j'ouvris encore sa porte d'entrée:

trée : alors je me trouvai au bas de l'escalier du souterrain, & n'étant plus enfermée que par la double porte qui donnoit sur le jardin, je fermai celle du corridor, comme pour me séparer de mon affreuse caverne ; ensuite, montant rapidement l'escalier, je m'assis sur la dernière marche, & je commençai enfin à respirer. Il semble qu'après un événement aussi heureux qu'inattendu, j'aurois dû ressentir la joie la plus vive & la plus pure ; mais j'avois souffert trop long-temps, j'avois été trop malheureuse, pour que mon cœur osât se livrer aux charmes séduisans des plus douces espérances. Je pensois, il est vrai, avec transport, que tout ce que j'aimois existoit ; cependant quand je réfléchissois au bonheur inexprimable que je goûterois en me retrouvant dans les bras de ma mère, en embrassant & mon père & ma fille, je ne pouvois me flatter qu'une félicité semblable dût jamais être mon partage ! Mille idées funestes venoient troubler & noircir mon imagination, & dans cet état d'abattement & de mélancolie, je prenois pour des pressentimens toutes les craintes les plus chimériques. Cette époque intéressante de ma vie, le jour où le Comte de Belmire entra dans ma prison, fut le 3 de Juin 17** ; il me quitta à minuit, & jusqu'à six heures du matin je fus dans la situation que je viens de décrire, quand tout-à-coup je crus entendre un léger bruit, j'appuyai l'oreille la plus attentive sur la porte de ma prison, & malgré son épaisseur

épaisseur & celle du rocher qui la couvroit, j'entendis assez distinctement le ramage des oiseaux éveillés par le jour naissant; le mouvement de joie que j'éprouvai dans cet instant ne peut ni se peindre ni se concevoir; toute ma mélancolie s'évanouit, mon cœur se r'ouvrit à l'espérance, au bonheur; les plus douces larmes couloient de mes yeux, quoique j'eusse cependant une extrême confusion d'idées, & que je ne fusse pas en état de réfléchir au changément inesperé de ma situation, car j'étois uniquement occupée du desir d'entendre ce qui se passoit dans le jardin; l'oreille collée sur ma porte, retenant ma respiration, j'écoutois avec une attention dont nulle autre pensée ne pouvoit me distraire; j'entendis des chiens aboyer, des hommes marcher, & même parler confusément, & tous ces différens bruits me causoient un plaisir inexprimable. Cepéndant, vers la fin du jour, je desirai vivement la nuit, afin de revoir le Comte de Belmire, & de le questionner sur mille choses dont je brûlois d'être instruite, & qui se présentoient successivement à ma mémoire à mesure que mes idées se débrouilloient: par exemple, je souhaitois apprendre combien de temps j'avois passé dans ma prison; avant d'avoir vu le Comte, je croyois avoir près de cinquante ans; l'air de jeunesse du Comte de Belmire me prouvoit que la douleur & l'ennui savent mal mesurer le temps, mais je ne pouvois savoir encore, à quatre ou cinq ans près, quel

étoit

étoit mon âge. Le comte vint à minuit précis; je connus aisément, par l'excès de sa pâleur, par son trouble & son attendrissement, combien il étoit profondément affecté de l'événement qui changeoit mon sort. Respectant ma situation qui me forçoit à le recevoir seule au milieu de la nuit, respectant le nœud fatal, prêt à se rompre, mais qui me lioit encore, il ne me parla ni des sentimens dont j'osai faire l'aveu dans des temps plus heureux, ni de ceux qu'il me conservoit toujours. Après qu'il m'eut appris qu'il avoit écrit à mon père en lui envoyant mon billet, & que le Duc étoit toujours à l'extrémité, je le priai de m'instruire des raisons qui avoient déterminé le Duc à lui confier un secret si important pour lui; & le Comte, prenant la parole, satisfit ainsi ma curiosité.

« Je voyageois depuis un an, lorsque « je reçus la nouvelle de votre mort; j'appris en même temps que le Duc étoit inconsolable de votre perte; cette circonstance affoiblit beaucoup l'antipathie naturelle que j'avois pour lui. Je voyageai deux ans en sorte, & rappelé par des affaires, je revins enfin en Italie. Obligé de voir le Duc, il fallut venir dans ce château, car il ne s'en absentoit que très-rarement, & seulement pour aller à Naples passer deux ou trois jours. Je vis ici votre tombeau, j'y vis votre portrait placé dans presque tous les appartemens, je m'attachai à cette habitation, je m'attachai même au monstre inhuman

 dont

« dont vous étiez la victime. Il montroit
« une douleur si vive, une tristesse si pro-
« fonde, que bientôt préférant sa société
« à tout autre, je vins tous les ans passer
« cinq ou six mois dans ce château. Depuis
« un an, le Duc attaqué d'une maladie
« mortelle, s'aveugloit sur son état, & fai-
« soit encore quelques voyages à Naples;
« l'hiver dernier il cessa entièrement d'al-
« ler à la Cour, & m'écrivit à Rome pour
« m'engager à venir le voir. J'arrivai sur
« la fin de Janvier, & je le trouvai mou-
« rant, quoiqu'il ne gardât point son lit,
« & qu'il marchât toujours; je crus même
« m'appercevoir que dans de certains mo-
« mens il n'avoit pas entièrement sa tête;
« dévoré de remords, la vie, depuis neuf
« ans, n'étoit pour lui qu'un fardeau in-
« supportable: & cependant il ne pou-
« voit en envisager le terme qu'avec hor-
« reur. Enfin, s'affoiblissant chaque jour,
« il tomba tout-à-coup dans des convulsions
« qui l'obligerent à se mettre au lit; il
« y resta trois jours au bout desquels un de
« ses valets-de-chambre, vint me dire, à
« neuf heures du soir, qu'il demandoit à
« me parler: cet homme ajouta que le
« Duc, cette nuit même & la précédente,
« avoit renvoyé ses gens pour essayer de
« se lever seul; mais que ne pouvant se
« soutenir, il les avoit sonnés, & qu'on
« l'avoit trouvé hors de son lit & à moitié
« habillé. Je fus au même instant dans sa
« chambre, il renvoya son Médecin & ses
« gens, & m'annonçant qu'il alloit me con-
« fire

" fier un important secret, il me fit jurer
" de le garder avec fidélité ; ensuite, me
" regardant d'un air égaré. . . . Des raisons
" de famille, me dit-il, m'obligent à garder
" prisonnière dans ce château une femme
" criminelle, & qui méritoit la mort ;... elle
" doit manquer de nourriture, allez-lui en
" porter : frappez au tour qui sert à cet
" usage ; si elle ne vous répond pas, en-
" trez dans sa prison & secourez-la ; mais
" je vous préviens que cette femme est en
" démence, ne l'écoutez point ; donnez-lui
" de la nourriture, revenez sur le champ ;
" je vous promets de vous dire un jour &
" son histoire & son nom. Alors le Duc
" m'apprit encore le secret de ses souter-
" rains, & tirant de dessous son chevet un
" paquet de clefs, il me le donna, en me
" recommandant d'exécuter sa commission
" sans délai. Le barbare, croyant que je
" ne vous avois jamais vue, pensoit ne pou-
" voir mieux placer sa confiance, & remit
" ainsi dans mes mains votre destinée & la
" mienne."

Lorsque le Comte de Belmire eut fini ce récit, il me conjura de lui apprendre mon histoire ; mais comme je ne pouvois la conter sans parler des sentimens que j'avois eu pour lui, je lui déclarai que je ne l'en instruirois qu'en présence de mon père & ma mère. D'après le calcul du Comte de Belmire, mon père devoit arriver sous deux jours au plus tard. Moins agitée, & plus en état de réfléchir, je goutai pendant vingt-quatre heures tout le bonheur qu'une

attente si chère devoit me procurer; ensuite mon impatience augmentant à mesure que l'instant de ma délivrance approchoit, bientôt elle n'eut plus de bornes, & devint un tourment insupportable. Je n'ai jamais rien senti que je puisse comparer aux mouvemens violens que j'éprouvai dans la nuit qui précéda le plus beau jour de ma vie. Les yeux fixement attachés sur ma montre, je considérois tristement le mouvement, si lent, à mon gré, de ses aiguilles; à chaque instant je croyois entendre du bruit, je tressaillois, je sentois mon sang bouillonner dans mes veines, & toutes mes artères battre avec violence: ces vives agitations s'accrurent encore quand le chant des oiseaux m'annoça la naissance du jour, de ce jour fortuné où j'allois renaître en reprenant le titre & les droits chers & sacrés de fille & mère!..... Ce moment, fait pour dédommager d'un siècle du souffrances, ce moment si passionnement desiré!... Il approche!... J'y touche enfin!.... Des cris redoublés, des voix tumultueuses se font entendre.... Bientôt je distingue un bruit confus de voitures, de chevaux, de gens armés.... Ce bruit redouble & se rapproche.... Je tremble, je frissonne. Dieu!.... quelle voix frappe mon oreille & retentit jusqu'au fond de mon âme!..... O ma mere!..., Elle appelle sa fille!.... Mon cœur s'élance vers elle!... Dieu, qui me donnas la force de supporter mes malheurs, ah! ne permets pas que je succombe à cet excès de joie!.... Je sens que je me meurs;

faudra-

faudra-t il expirer aux pieds de ma mère ?.,. Comme j'achevois ces mots, ma porte s'ouvrie, je me précipite hors de ma caverne. Malgré l'éclat brillant du jour qui frappe & blesse mes yeux éblouis, je vois, je reconnois ma mère, mon pére, je pousse un cri perçant, je me jette dans leurs bras, & j'y tombe évanouie ..... O, qui pourroit décrire le ravissement, les transports que j'éprouvai en reprenant ma connoissance !..... Je me trouvois sur le sein de la mère la plus chérie, je sentois mon visage inondè des ses pleurs : mon père, à genoux devant moi, pressoit mes deux mains dans les siennes ... Je revoyois le jour, le soleil .... J'étois sure de revoir bientôt ma fille .... Cet instant réalisoit toutes mes espérances les plus chères, & satisfaisoit tous les desirs de mon cœur. Je ne rendrai point compte de mes idées dans ces premiers momens, je sentois trop pour qu'i me fût possible de penser & d'exprimer l'excès de ma joie autrement que par mes sanglots & mes larmes. Enfin, mon père me soulevant dans ses bras : Venez, ma chère fille, me dit-il, quittez cet affreux séjour où le crime a si long-temps opprimé l'innocence, venez.... A ces mots, je me levai, je regardai autour de moi, & je vis avec surprise que nous étions entourés d'une troupe nombreuse de gens armés, parmi lesquels je reconnus beaucoup de parens & quelques anciens amis de mon pére, qui m'apprit que les ayant tous rassemblés avant de quitter Rome, il les avoit conduits directement à Naples

& que là, mon père s'étant jeté aux genoux du Roi, & lui montrant mon billet, en avoit obtenu, non-seulement la permission de venir m'enlever à main-armée, si la force étoit nécessaire, mais encore des troupes pour le seconder. En arrivant ici, continua mon père, j'ai appris que votre infâme persécuteur venoit d'expirer : ainsi ce jour heureux vous rend à tout ce qui vous chérit, vous délivre d'un tyran exécrable, & vous assure une parfaite liberté. A ces discours, pour toute réponse, j'embrassai mon père en pleurant. Au comble du bonheur, n'avant plus rien à craindre, je ne pus m'empêcher de plaindre au fond de mon âme le sort du malheureux Duc de C. . . . . Hélas, me disois-je, si je l'eusse aimé, il n'auroit point souillé sa vie par des fureurs si criminelles, il vivroit & seroit heureux ! . . . . Cette réflexion, en excitant ma compassion, la rendit pénible & douloureuse, & pendant quelques instans, elle porta dans mon cœur une cruelle impression de tristesse, & corrompit ma joie. Enfin, nous partîmes, & le lendemain, mère aussi fortunée qu'heureuse fille, je retrouvai cette enfant si passionnément aimée, je la serrai dans mes bras, je vis couler ses larmes, & je l'entendis m'appeller sa mère ! . . . . Je fus dans une espèce d'ivresse les deux premiers jours de mon arrivée à Rome, étourdie du bruit, étonnée de tout, & ne jouissant véritablement que du bonheur de revoir ma fille, & de me trouver entre mon père & ma mère. Ensuite, mon

cœur

cœur étant pleinement satisfait, je commençai à sentir le prix de tous les biens qui m'étoient rendus : je trouvai, dans les choses les plus communes de la vie, des jouissances aussi agréables que nouvelles : tout étoit spectacle pour moi. La première fois que je me promenai au clair de lune, j'éprouvai une admiration & un saisissement inexprimables en revoyant cette clarté si douce & si pure, & les Cieux parsemés d'etoiles; je ne pouvois me promener dans la campagne ou dans un jardin sans m'arrêter à chaque pas pour examiner avec detail les objets qui s'offroient à ma vue; je ne me lassois point de contempler les fleurs, les fruits, les arbres, la verdure, les nuages, le coucher du soleil & l'aurore, ce spectacle ravissant & sublime ! . . . . O Dieu, m'écriois-je, que de merveilles ta bonté créa pour nous, que de trésors elle nous prodigue, & l'homme ingrat pourroit les dédaigner ! & lorsqu'il jouit de tant de biens, il pourroit se croire malheureux ! . . . . C'est ainsi que mon cœur se livroit avec transport à la félicité qui lui fut si long-temps ravie ; je goûtai aussi un plaisir extrême, en me retrouvant dans le palais où j'étois née, & dans lequel s'écoulèrent les heureuses années de mon enfance & de ma première jeunesse ; mais j'avoue que je ne revis pas sans quelque peine la Marquise de Venuzi, cette ancienne amie, & la première cause de tous mes malheurs. Le Comte de Belmire me suivit de près à Rome, & en présence de mon père, de ma

mère, de la Marquise de Venuzi & de quelques parens, je lui contai mon histoire. A peine l'eus-je finie, que se précipitant à mes genoux, il m'exprima, dans les termes les plus passionnés, l'excès de son attendrissement & de sa reconnoissance. Eh quoi, s'écria-t-il, vous pouviez, en me nommant, vous soustraire à cette horrible destinée!..... C'est moi qui vous plongeai dans cet abîme, & tandis que vous y gémissiez, je vivois, je voyois le jour dont vous étiez privée pour moi !.... M'est-il permis de me flatter encore que l'amour pourra vous dédommager des maux affreux qu'il vous causa ? .... Ce cœur si noble & si tendre pourroit-il n'être pas fidèle ?.... Vos malheurs vous auroient-ils fait abjurer des sentimens sans lesquels je ne puis vivre ? .... A ce discours, mon père embrassa affectueusement le Comte de Belmire. & me fit connoître par cette action qu'il approuvoit ses sentimens ; mais pour moi, ayant perdu jusqu'à l'idée d'une passion qui jadis eut tant d'ascendant sur mon cœur, je ne concevois même plus qu'on pût s'y livrer, & encore moins la possibilité que j'en fusse l'objet. Après un moment de silence, je pris la parole, & m'adressant au Comte, je lui peignis si naturellement la situation de mon âme, qu'il perdit au moment même toutes ses espérances. Il s'éloigna de Rome pendant quelque temps ; mais le sentiment qui le faisoit fuir l'y ramena bientôt ; & consolé

par

par l'amitié que je lui témoignois, il s'y fixa entièrement.

Cependant, loin de me blaser sur le bonheur que je goûtois, chaque jour sembloit m'en faire mieux sentir le prix. Toutes les fois que je me réveillois, combien ma première pensée avoit de charmes!—J'éprouvois une joie si pure en jetant les yeux autour de moi, en voyant le lit de ma fille à côté du mien, en me retrouvant dans la demeure paternelle! —— Je ne comprenois plus comment j'avois pu supporter la privation de la félicité dont je jouissois, & même celle des choses d'agrément & de commodité que l'habitude commençoit à me faire paroître absolument nécessaires à la vie. Ces idées m'inspiroient la plus tendre compassion pour tous les infortunés, j'avois couché neuf ans sur la paille, j'avois souffert la faim, la soif, le froid.—Je devois du moins à mes malheurs le sentiment qui nous rapproche le plus de la Divinité! —— Je n'écoutois point avec distraction les gémissemens du pauvre, implorant ma pitié: son sort me rappeloit le mien, je voyois en lui mon semblable, & je trouvois la satisfaction la plus pure à le consoler, à le soulager! Ce n'étoit point assez pour moi de le recevoir, de l'accueillir, j'allois le chercher.—Eh! qui mérite d'être prévenu, si ce n'est le malheureux qui souffre, & qui souvent n'ose demander le foible secours qui lui sauveroit la vie?——Ce desir de trouver des infortunés afin de changer leur sort, n'étoit

n'étoit point en moi une vertu, c'étoit le besoin le plus pressant de mon cœur, & le plus doux de mes plaisirs ; mais plus je m'accoutumois moi-même à l'aisance qui m'étoit rendue, plus le souvenir de ma captivité me faisoit d'impression, & bientôt il ne me fut plus possible ni de parler de mes malheurs, ni même d'écouter avec tranquillité les récits & les discours qui pouvoient me les rappeler ou m'en retracer l'image. Cette foiblesse m'en donna beaucoup d'autres ; je ne pouvois supporter les ténèbres, ou bien une solitude absolue, ne fût ce que pour un moment. Je me souviens qu'une nuit ma lumière s'éteignit ; j'ouvris les yeux, & en me voyant dans une obscurité profonde, j'éprouvai un effroi que ma raison ne put ni vaincre, ni modérer ; je fis un cri perçant : on accourut, & l'on me trouva pâle, défigurée, presque sans connoissance, & agitée des plus effrayantes convulsions. Ces vaines terreurs, ces foiblesses involontaires, tristes fruits de mes malheurs & de ma captivité, ne furent pas pour moi les peines les plus sensibles ; je me trouvai absolument hors d'état de présider à l'éducation de ma fille, il me fallut apprendre de nouveau à lire, à écrire & à compter ; mais, par une singularité assez remarquable, je n'avois presque rien oublié de tout ce que j'avois lu dans ma jeunesse, car n'ayant eu, durant neuf ans, aucune espèce de distraction, j'en avois cherché dans le passé, en me rappelent souvent, & avec détail

ce

ce que les livres & la conversation avoient pu m'apprendre; ainsi toutes ces choses étoient restées gravées dans ma mémoire, mieux peut-être que si je n'eusse jamais quitté le monde. J'étois âgée de vingt-sept ans lorsque je sortis de ma prison, & alors ma fille en avoit dix. Uniquement occupée d'elle, vivant dans la plus profonde retraite, toujours enfermée dans mon appartement, n'y voyant que mon père, ma mère, & quelquefois le Comte de Belmire, je vécus ainsi cinq ans. Ma fille atteignant enfin sa quinzième année, & se trouvant le plus grand parti de l'Italie, me fut demandée par tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans Rome. Depuis long-temps mon choix étoit fait au fond de mon cœur; je consultai ma fille, elle m'avoua que ses sentimens étoient d'accord avec mes desirs; mon père & ma mère approuvoient mon dessein, j'en pressai l'exécution. Le Comte de Belmire, jeune encore, d'une figure charmante, aussi vertueux qu'aimable, possesseur d'une fortune considérable, avoit constamment refusé les établissemens les plus avantageux & les plus brillans: c'est à cet amant trop fidèle, cet ami si cher, mon libérateur enfin, que j'offris ma fille. Je vous la donne, lui dis-je; elle est à vous: elle vous aime, elle a quinze ans; c'est l'âge où je vous vis pour la première fois; elle vous retrace tout ce que j'étois alors, & par sa figure & par ses sentimens. Le sort vous rend aujourd'hui ce qu'il vous ravit autrefois; & moi, n'étant

pas

pas née pour faire votre bonheur, je ne puis m'en consoler qu'en vous voyant heureux par ma fille. A ces mots, le Comte de Belmire saisit une de mes mains, & la baigna de larmes ; & comme je le pressois de me répondre, ah! dit il enfin, n'avez-vous pas le droit de disposer de ma destinée? .... Le soir même de cet entretien, les articles du mariage furent signés, & huit jours après le Comte de Belmire épousa ma fille. Je restai encore un an à Rome ; ensuite, voyant ma fille établie & parfaitement heureuse, je ne songeai plus qu'à me retirer dans une solitude, suivant le vœu que j'en avois fait dans ma prison : d'ailleurs, l'air de Rome étant très-nuisible à ma santé, les médecins m'avoient ordonné d'aller respirer celui de Nice pendant quelque temps. J'entrepris ce voyage par la Corniche, la situation d'Albenga me charma tellement, que je résolus de me fixer dans cet agréable séjour ; j'y fis bâtir une maison simple & commode, & en revenant de Nice, je m'y établis pour toujours. C'est ici que, depuis quatre ans, j'ai retrouvé une santé parfaite, et que ma vie s'écoule dans le plus délicieux repos. C'est ici que j'ai eu le courage d'écrire cette histoire, que je destine à mes petites-filles, lorsqu'elles seront en âge de la lire avec fruit. En abandonnant le monde, je n'ai pu renoncer aux objets qui me sont chers ; depuis que je suis à Albenga, j'ai déjà fait deux voyages à Rome pour y voir mon père & ma mère, & tous les ans ma fille & mon gendre

viennent

viennent passer trois mois dans ma retraite. Enfin, je suis aussi parfaitement hure use qu'on peut l'être ; chaque jour je bénis le Ciel & du bonheur que je goûte, & même des maux que j'ai soufferts, puisqu'ils ont expié mes fautes, épuré mon cœur, & me font connoître tout le prix de la félicité qui m'est rendue.

Continuation du Journal de la Baronne.

Ce Dimanche, de Pietra.

QUAND vous aurez lu l'histoire de la Duchesse de C***, vous comprendrez facilement la peine que nous avons eue à quitter Albenga ; nous n'avons pu nous en arracher qu'aujourd'hui aprés dîner. Nous avons fait beaucoup de chemin à pied, & la conversation a toujours eu pour objet cette belle & touchante Duchesse de C*** ; nous remarquions que tous ses malheurs venoient uniquement d'avoir manqué de confiance en sa mère ; & que sans la religion, son souterrain cût été son tombeau, ou qu'elle n'en seroit sortie que stupide et folle. Ainsi Adèle & Théodore ont maintenant une juste idée de la religion ; ils ont vu à Lagaraye tout ce quelle peut produire de grand, de bienfaisant & d'héroique, & ils viennent d'apprendre encore qu'il n'est point de revers,

 d'infortunes,

d'infortunes, qu'elle ne fasse supporter avec courage & résignation : ils n'oublieront jamais qu'elle est aussi consolante que sublime, qu'elle imprime au fond du cœur des vertus que nous ne pouvons tenir de la nature, & qu'enfin elle nous inspire un courage, que la seule raison ne pourroit donner.

De Savone, ce Lundi.

POUR éviter une montagne horriblement dangereuse, nous nous sommes embarquées ce matin à Pietra, nous avons fait par mer trois lieues & demie ; à Novi, nous avons repris nos chaises. Du haut de la montagne qui domine les villes d'Anvaye & de Savone, on découvre la plus belle vûe de l'univers : voilà ce que nous avons rencontré de plus remarquable depuis notre départ d'Albenga. Savone est une belle ville, très-agréablement située, & seulement à douze lieues de Gênes. Nous avons déjà parcouru la ville & même les environs : c'est un grand plaisir quand on a fini le voyage de la Corniche, de se retrouver en voiture & de revoir des chevaux. Nous revenons d'Abbissola, village à une petite lieue de Savone; on voit là les Palais de *Rovère* & de *Durazzo*, tous deux d'une grande magnificence ; les jardins sont vastes, mais de mauvais goût. J'ai remarqué

marqué une chose assez singulière, c'est qu'on n'y voit aucune des fleurs charmantes qui croissent naturellement dans les champs (à l'exception de l'Oranger), mais le buis y est cultivé avec le plus grand soin, & des vases superbes, qui ornent les terrasses, en sont remplis. Adèle me témoigna sa surprise à ce sujet ; le Maître de ce Palais, me dit-elle, a bien peu de goût ; & sans doute, repris-je, une vanité d'un genre bien frivole, s'il s'occupe de son jardin, & s'il ne l'abandonne pas aux soins de son jardinier ; car ce vilain buis est mis dans ces beaux vases, uniquement parce qu'il est ici plus cher & plus rare que le myrte, le jasmin, & le laurier-rose.——Cependant, Maman, une chose agréable cesse-t-elle de l'être parce qu'elle est commune !——Non, surement, pour les gens raisonnables & de bon goût ; tandis qu'un homme riche, bien vain & bien borné, ne songe qu'à prouver aux autres qu'il a beaucoup d'argent : il fait de la dépense, non pour se procurer ce qu'il aime le mieux, mais ce qui brille le plus ; non pour être estimé des personnes honnêtes, mais pour être envié des sots ; victime de cette absurde vanité, il renonce aux plaisirs les plus doux, il ne jouit de rien ; & croyant éblouir tous les yeux par sa magnificence, il ne se fait remarquer que par sa folie & les ridicules dont il se couvre.

LETTRE XXXIX.

De la même à la même.

De Gênes.

NOUS sommes arrivées à Gênes avant-hier matin, ma chère amie; j'ai trouvé aujourd'hui une voie sûre dont j'ai profité pour vous envoyer mon petit Journal de la Corniche, & l'histoire de la Duchesse de C...... Maintenant je vais faire un *vrai Journal* que vous ne verrez qu'à mon retour; je l'écrirai avec soin, puisqu'il doit servir de modèle, car ma fille écrira de son côté, & moi du mien & tous les soirs elle me communiquera ses observations & ses réflexions, que je rectifierai par les miennes: comme nous écrirons sur le même sujet, & que je ne lui lirai jamais mon journal qu'après avoir vu le sien, cette manière doit former également son style, son jugement, & son esprit. Au reste, pour que mes Lettres vous paroissent moins insipides, je les ornerai de temps en temps de quelques détails relatifs seulement aux mœurs & aux usages; par exemple, je vous dirai déjà que tout ce qu'on raconte des *Sigisbés* (*a*) est exactement vrai; il faut absolument en avoir un au bout d'un an de mariage; c'est le mari & les parens qui le choisissent;

(*a*) Ce mot *Sigisba* est grec, et signifie, dit-on, *parler à l'oreille.*

ainsi,

ainsi, vous jugez bien qu'on ne s'en tient pas toujours à celui-là : il doit suivre en tous lieux *sa sigisbea*, jouer avec elle aux assemblées, être à côté de sa chaise à porteurs, l'ouvrir, la refermer, porter le manteau, l'éventail, &c.

Excepté la rue Balbi & la rue Neuve, qui sont très-larges, toutes les rues ici sont fort étroites, aussi n'y-a-t-il presque point de voitures à Gênes, & tout le monde y va en chaises. Toutes les femmes du peuple paroissent jolies, elles ont des espèces de robes à l'Angloise, avec de longues queues qu'elles laissent traîner dans les rues, de grands tabliers de mousseline & des mantes de Perse dont elles s'enveloppent la tête, de façon qu'on ne découvre presque jamais leur visage en entier; on ne voit leurs traits que les uns après les autres, tantôt la bouche, tantôt les yeux, le nez & cette manière de se montrer en détail, & de se laisser voir en se cachant, leur sied fort bien, & me paroît très-piquante.

Nous avons été hier à une grande assemblée que l'on nomme *Veilla delle quarante*, parce que ce sont quarante nobles Génoises, qui, tour-à-tour, donnent pendant trois jours ces assemblées. Adèle, n'ayant pas trouvé que les nobles Génoises fussent mises de bon goût, a fait à Miss Bridget une description assez drôle de leur habillement, mais remplie de moqueries. Après ce récit, je me suis retournée froidement vers Miss Bridget, & haussant les épaules : Surement, Miss, lui dis-je, vous

aviez meilleure opinion de l'esprit & du caractère d'Adèle....—En effet, Madame, *je suis surprise*. . . . .—Comment donc, Maman ?. . .—Adèle, je ne croyois pas que vous eussiez déjà oublié tout ce que je vous ai dit sur ce même sujet, quand vous critiquiez la parure des Dames de Languedoc !. . . .—Mais, Maman, les nobles Génoises sont mille fois plus ridicules ; il est impossible au moins de n'être pas étonnée de leurs coëffures si basses, si frisées, si poudrées, de leurs énormes paniers. . . . . .

——Votre étonnement est bien absurde, & seroit beaucoup mieux fondé, si les Dames Génoises étoient absolument mises comme celles de Paris & de Versailles ; car il seroit en effet suprenant que pour des choses aussi frivoles, il y eût une convention générale, et suivie exactement dans tous les pays. Après cette courte leçon, j'ai changé d'entretien. Ce matin nous sommes sorties, Adèle & moi, pour aller chez des Marchands ; & comme nous parlons bien l'Italien, *on nous a conseillé* de ne point dire que nous étions étrangeres, afin d'avoir nos emplettes à meilleur marché ; ainsi, nous avons pris à-peu-près le costume du matin des Dames Génoises. En sortant de chez une Marchande de fleurs, & prêtes à remonter en chaises, notre Laquais de louage nous proposa d'entrer chez un Marchand d'estampes dont la maison étoit à deux pas ; je fis quelques difficultés ; mais cédant aux instances d'Adèle, j'entre dans la boutique. Le Marchand, gros homme

de très-bonne humeur, nous présente quelques gravures, & nous demande en riant si nous connoissons *la Bambalina Francese, la petite Poupée Françoise.* Qu'est-ce que c'est, dit Adèle ? Un dessin colorié, reprend le Marchand, qu'un jeune Peintre fit hier à la veillée des quarante.—Et que représente-t-il ? . . . .—Il faut d'abord, Mesdames, que vous sachiez qu'il est arrivée à Gènes deux Françoises, la mère, & la fille. . . Ici, nous nous regardons, Adèle & moi, avec quelque émotion : & le Marchand poursuivant son discours ; La mère, continue-t-il, n'a rien d'extraordinaire, mais la petite fille est une des bonnes Caricatures ! . . . . . Eh, Laurent ? . . . . Où donc as-tu mis ces petits dessins ? . . . . . A ces mots, Laurent répond qu'ils sont tous vendus, à l'exception d'un seul qu'il nous apporte. Eh bien, dit le Marchand, le Peintre n'a pas perdu sa peine, il a passé la nuit à faire, avec l'aide de deux ou trois amis, une trentaine de ces petites Gouaches, & cela vient d'être enlevé. . . . . Tenez, regardez, Mesdames, si cela n'est pas plaisant. . . . Alors Adèle, bien rouge & bien confuse, jette les yeux sur le dessin, & détourne aussi-tôt la tête, en faisant un sourire aussi forcé qu'amer. Convenez, continue le Marchand, que voilà une excellente figure ; remarquez ce gros chignon flottant sur les épaules, ces énormes boucles tombant sur la gorge & cachant le cou, cette corbeille de fleurs dans la tête. Oh, la bonne Caricature, la bonne Caricature ! . . Et le Peintre vous a-t-il dit, demandai-je, que cette figure

gure fût ressemblante ?—Oh, il ne s'est pas attaché à la ressemblance; cependant deux Dames de la veillée des quarante, qui sont venues ce matin, ont reconnu ce profil dans l'instant, elles en ont fait des rires . . . .—Dit-on qu'elle soit jolie, cette jeune Françoise? ...—Mais le Peintre prétend qu'elle ne seroit pas mal si elle n'étoit pas fagotée d'une manière aussi extraordinaire. Comme le Marchand finissoit ces paroles je me levai, j'achetai *la petite Poupée Françoise*, & je m'en allai. De retour chez moi : Eh bien, dis-je, ma chère Adèle, que pensez-vous de cette aventure ?—Mais, Maman, je vois que quand nous nous moquons de minuties, on peut toujours nous le rendre : je n'avois pas le sens commun, & je vois aussi que les Dames de la veillée des quarante sont aussi frivoles que moi, puisqu'elles se sont moquées de mon habillement ; & elles sont moins excusables, car elles ont plus de treize ans.—Aussi soyez persuadée qu'il y en a eu plus d'une assez sensée pour ne point s'étonner qu'une Françoise ne fût pas mise comme on l'est à Gênes.—Maman?—Vous avez acheté ce vilain petit dessin, qu'en comptez-vous faire ? . . . . Mais ce que vous voudrez.—Cela n'est bon qu'à brûler.—Pourquoi ? Cette petite figure est assez drôle; d'ailleurs, elle vous ressemble . . . . .—Oh, Maman ! . . . . . Je n'ai pas ce nez là, j'espère. . . . . . —On ne vous a pas flattée dans ce portrait, cependant il vous ressemble ; c'est ainsi que ceux qui ne nous aiment pas, nous peignent : mais malheureusement, en

nous

nous enlaidissant, ils ne nous défigurent pas tout-à-fait, & nous laissent malicieusement quelque trait qui puisse nous faire reconnoître. Revenons à votre Caricature, pourquoi voulez-vous la brûler? . . . . . Maman. . . — Savez-vous le vrai moyen de faire tomber une moquerie de ce genre? c'est de n'en paroître ni choquée ni embarrassée: si la méchanceté cherchoit à vous donner un tort, à vous noircir, vous auriez raison de vous affliger, mais cette plaisanterie n'attaque point votre caractère; & si vous avez le bon esprit d'en rire la première, loin de vous donner un ridicule, elle tournera même à votre avantage, en faisant connoître que vous êtes au-dessus des petits dépits causés par une vanité puerile, & que vous n'attachez point d'importance aux choses qui ne valent pas la peine d'occuper une personne raisonnable.—Eh bien, Maman, voilà le parti que je vais prendre.—Cette résolution me fait grand plaisir, elle me prouve que vous avez réellement de l'esprit.——Ah, voilà qui est dit, je ne me fâcherai jamais de toutes les *méchancetés* qui n'attaqueront point *mon caractère*. . . —Méchancetés?— Vous trouvez donc encore que cette plaisanterie en est une?—— Mais oui, puisqu'elle a pu me faire de la peine un moment.—— Cette raison est assez bonne; cependant ce que vous appelez une méchanceté (parce que vous en êtes l'objet) n'est pourtant au fond qu'une petite malice, qu'une moquerie beaucoup plus douce que celle que vous fîtes jadis de Miss Bridget, quand vous attachâtes

dans

dans votre chambre le profil de l'Empereur Vespasien, car le ridicule tomboit uniquement sur la figure de Miss Bridget, & non sur son habillement....Oh, Maman, qu'elle vieille histoire vous rappelez!——Si elle vous avoit entièrement corrigée, je n'en parlerois plus: elle vous apprit, il est vrai, à savoir respecter vos amis, mais vous a-t-elle ôté votre humeur moqueuse? Encore hier, cette description ridicule que vous fîtes à Miss Bridget des Dames Génoises....—— Maman, je vous proteste que maintenant j'abhorre la moquerie, & que jamais vous ne me verrez retomber dans ce vilain défaut si plat & si méprisable.—Allons, je vous crois, n'en parlons plus. J'ai quelques personnes à dîner, venez dans le sallon... Maman, j'y vais porter mon *portrait*, je le montrerai à tout le monde... Vous ferez à merveille; venez. En effet, Adèle entre fièrement dans le sallon, en tenant *la Bambolina Francese*, & conte d'assez bonne grâce notre aventure du matin & notre conversation avec le Marchand. Toute la compagnie, prévenue par M. d'Almane, la loue beaucoup da la manière dont elle prend cette plaisanterie: & Adèle, charmée de ce succès, a fait encadrer le petit dessin pour le placer dans le sallon: ainsi, à présent, je suis sûre de deux choses; qu'elle ne se fâchera jamais d'une moquerie, & que jamais elle n'en fera de piquantes. Adieu, ma chère amie; déjà je suis à deux cent quatre-vingt-quatorze lieues de vous & de Madame d'Ostalis, & je vais m'en éloigner bien davantage encore.

Que

Que ce calcul est triste! ..... J'avoue que, trois mois avant mon départ, je ne pensois à mon voyage, qu'avec ravissement : & maintenant j'ai le cœur bien serré quand je songe à la distance que nous sépare! Combien l'imagination nous séduit & nous trompe! Ah! c'est de l'âme que viennent les vrais, les solides plaisirs, par exemple, ceux que je goûterai à mon retour!

LETTRE XL.

Du Baron à M. d'Aimeri.

De Gênes.

ENFIN, Monsieur, vous avez décidément rompu le mariage proposé par Madame d'Olcy : je ne puis dire que j'en sois fâché ; car je tiens beaucoup au projet que je vous ai communiqué. A présent parlons avec détail du Chevalier de Valmont & voyons comment nous pourrons le préserver d'une partie des dangers qui vont l'entourer cet hiver. Je vous l'ai déjà dit ; s'il vous quitte, il s'égare ; si vous le suivez de force, vous ne le garantirez de rien. Vous ne pouvez donc le retenir que par la confiance. Un jeune homme bien né doit naturellement éprouver ce sentiment pour une personne dont il connoît la sagesse, l'expérience ; dont il se croit aimé, & qu'il a depuis l'enfance l'habitude de con-

consulter. Cependant bien peu de pères, bien peu de Gouverneurs, savent inspirer de la confiance à leurs fils & à leurs Elèves ; j'en ai cherché la raison, je crois l'avoir trouvée. Il est deux sortes de confiance ; l'une est fondée sur la seule estime & sur la seule nécessité de consulter quelquefois, dans des affaires importantes, une personne plus instruite, & plus éclairée que soi ; l'autre vient du cœur & de la conformité d'opinions, de sentimens ; elle se donne sans intérêt, sans avoir besoin d'un conseil utile ; elle nous fait trouver un plaisir inexprimable à parler de ce qui nous occupe, de ce qui nous amuse, à dire tous les petits secrets du moment, & à nous montrer tels que nous sommes. La première espèce de confiance est plus flatteuse ; la seconde est plus touchante ; l'une, sans l'autre, laisse toujours l'amitié foible ou bien imparfaite ; mais toutes deux réunies forment ces attachemens profonds & durables, que rien ne peut détruire, & dont on voit si peu d'exemples. On n'aime à parler souvent de ses sentimens, de ses plaisirs, de ses occupations, qu'à la personne que ce détail paroît intéresser véritablement. Si vous n'écoutez votre fils avec l'air de l'attention, que lorsqu'il vous demande un conseil, il n'aura pour vous qu'une confiance à-peu-près semblable à celle que nous avons dans l'Homme d'affaires, l'Avocat que nous allons consulter. Persuadez donc à votre fils que sa conversation vous attache toujours, & il préférera

rera votre société à toute autre : la disproportion des âges doit nécessairement établir une grande différence dans les goûts & dans la manière de voir ; mais voilà précisément ce qu'il faut dissimuler. Quand Théodore, même dans sa première enfance, me parloit, pendant des heures entières, de son chariot, de ses joujoux, ou de son jardin, il étoit convaincu que cet entretien m'intéressoit infiniment ; & ne trouvant que moi qui pûs l'écouter aussi long-tems sans paroître ennuyé, sa plus agréable récréation, son plus grand plaisir étoit de s'entretenir avec moi tête-à-tête ; si quelqu'un survenoit, cette conversation si charmante étoit aussi-tôt interrompue, car nous savions l'un & l'autre que les choses dont nous aimions tant à parler ne pouvoient intéresser que nous deux ; mais quand on venoit nous troubler, je ne manquois jamais de faire connoître à Théodore, par un signe d'intelligence, ou par un mot dit à l'oreille, combien le tiers m'étoit importun & désagréable. J'ai jusqu'à présent constamment suivi cette méthode, & le fruit que j'en retire, la confiance intime que Théodore a pour moi, me dédommage bien de l'ennui qu'elle m'a pu causer quelquefois. Je suis certain que jamais mon fils n'aura plus de confiance en un autre qu'en moi. Accoutumé dès l'enfance à ne me rien cacher, à me tout dire, ce sentiment est devenu pour lui un besoin véritable : élevé par moi dès le berceau, il n'a que les opinions & les

principes que je lui ai donnés ; par conséquent nous aurons toujours une grande conformité de caractère, & une manière à-peu-près semblable d'envisager & de juger les choses. Nos goûts seuls seront donc différens, mais Théodore ne s'en appercevra pas : j'aime la solitude, il me verra le suivre dans le monde & paroître m'y amuser ; j'irai avec lui aux courses de chevaux, & j'aurai l'air de m'intéresser vivement pour *Glow-worm* ou pour *King-Pepin ;* enfin, je lui persuaderai toujours que je partage ou que je conçois tous ses goûts, tant qu'ils seront innocens & raisonnables. Voilà la route que je vous conseille de suivre avec le Chevalier de Valmont ; songez d'ailleurs que l'austérité éloigne, effarouche la jeunesse ; que nous ne pouvons la rapprocher de nous qu'en paroissant la trouver aimable, & que nous lui devenons justement insupportables, lorsque nous censurons ses actions innocentes.

Dans ma première Lettre, je suis entré dans le détail relatif à la manière dont je crois qu'on doit s'y prendre pour le garantir de la passion épidémique du jeu ; il me reste à parler d'un danger plus grand peut-être encore que celui du jeu ; l'hiver prochain le cœur du Chevalier de Valmont sera libre : que fera-t-il de ce cœur naturellement si sensible ?....Il aime les talens, les spectacles ; vous voyez où ce goût conduit la plupart des jeunes gens. Le Chevalier de Valmont est honnête &

délicat; cette espèce d'égarement ne seroit en lui que bien passager, mais quelque rapide qu'il puisse être, il laisse toujours de funestes impressions : d'ailleurs, si votre fils échappe à cet écueil, comment se défendra-t-il d'un sentiment dont il n'a senti que les peines, & dont il voudra connoître enfin les charmes ? Je ne vois qu'un moyen de l'en préserver, c'est d'offrir a son imagination un but vers lequel il puisse diriger ses veux, ses desirs, & ses éspérances. Il trouve Adèle aimable, il paroît convaincu qu'elle fera le bonheur du mari qu'on lui choisira ; elle est trop jeune encore pour inspirer une passion, mais une imagination de dix-neuf ans peut aisément se répresenter ce qu'elle sera dans deux ans... .D'ailleurs, le Chevalier de Valmont aime véritablement Madame d'Almane, il ne seroit surement pas insensible à l'idée de lui appartenir d'aussi près, & de se voir adopté par une famille qu'il connoît depuis l'enfance; enfin, relativement même à l'intérêt, il ne peut jamais faire un mariage plus avantageux ; puisqu'il veut épouser une fille de qualité, il n'en trouvera point qui réunisse autant d'avantages : ainsi, je ne doute pas que ce projet d'établissement ne soit entièrement conforme à son inclination. Cachez-lui les promesses conditionnelles que nous nous sommes faites l'un à l'autre, mais découvrez-lui une partie de la vérité ; dites-lui qu'après la connoissance que vous avez de mon caractère, vous êtes certain que si sa conduite étoit irréprochable, je

le préférerois à tout autre. Pour son intérêt même, qu'il ne sache de long-temps qu'au fond du cœur je lui destine ma fille ; on cesse bientôt de voir en beau le bien qu'on est sûr d'obtenir: la certitude le refroidiroit ; l'espérance lui fera tout entreprendre, & supporter, s'il le faut, les épreuves les plus difficiles. Si son imagination s'enflamme, si ce sentiment nourri par vous devient une passion, ne craignez plus que le Chevalier de Valmont s'égare & s'éloigne de vous, vous serez son ami, son confident, tous vos conseils seront écoutés & suivis ; enfin, vous ne risquez rien en lui inspirant un attachement passionné pour ma fille ; s'il l'aime véritablement, il l'épousera, car il saura la mériter. Adieu, Monsieur ; je reste encore six semaines ici, ensuite je partirai pour Venise, où je compte passer l'hiver.

LETTRE XLI.

De la Baronne à la Vicomtesse.

De Gênes.

DEMAIN nous quittons Gênes, & nous en sommes charmés, car nous avons tous un grand desir d'aller à Venise ; Gênes est une belle ville, on la voit avec admiration, & on la quitte sans regret, parce que les charmes de la société n'y peuvent attacher. Ici le luxe ne produit aucune jouissance agréable, il ne paroît que pour

briller, il n'est qu'extérieur, & seulement pour étonner les étrangers, & pour attirer les regards des passans. On trouve à Gênes de somptueux palais, de superbes colonnades de marbre, d'immenses galeries de tableaux; mais ces vastes maisons sont distribuées de la manière la plus incommode; il faut monter un escalier excessivement roide, & toujours soixante-dix ou quatre-vingts marches au moins pour arriver au bel appartement. Les jours d'Assemblée, ces palais sont éclairés avec une extrême magnificence: par exemple, un lustre de sallon porte communément cent vingt ou cent trente bougies. Les Génois, quatre ou cinq fois dans l'année, rassemblent chez eux deux cents personnes; ils donnent des fêtes, mais ne donnent point de petits soupers. La curiosité m'a conduite hier à un bal masqué, je n'ai rien vu de plus triste & de plus silencieux: les danseuses sont obligées de danser altérnativement une demi-heure de suite des menuets; & puis, une demi-heure des *Angloises;* & enfin, une autre demi-heure des *Génoises*, danse aussi lente que monotone: après les *Génoises*, on reprend les menuets, & toujours ainsi dans cet ordre. Je suis persuadée qu'il n'y a que les François qui sachent s'amuser. Au reste, Adèle & Théodore sont fort satisfaits de leur séjour à Gênes, ils en remportent un superbe carton de dessins, & chacun un très-joli Journal. Adèle a voulu déchirer quelques pages du sien, dont je me suis un peu moquée, mais je ne

l'ai pas permis, &, suivant ma promesse, vous le verrez sans correction ni retranchement. Adieu, ma chère amie ; j'espère trouver une Lettre de vous à Venise, & pour moi, mon premier soin, en y arrivant, sera surement de vous écrire.

LETTRE XLII.

De la Vicomtesse à la Baronne.

De Paris.

CROIRRZ VOUS, ma chère amie, que je n'ai reçu qu'avant-hier, c'est-à-dire, à quatre mois de date, votre Journal de la Corniche & l'Histoire de la Duchesse de C.? L'homme que vous aviez chargé de ce paquet a été malade en route, & n'est arrivé à Paris que Jeudi dernier.

Je me suis enfermée avec Madame d'Ostalis & le Chevalier d'Herbain dans ce petit cabinet que vous connoissez ; & là, nous avons lu avec un plaisir inexprimable cette terrible & touchante histoire. Le Chevalier d'Herbain prétend que le Duc de C....... ressemble beaucoup à *la Barbebleue;* mais, malgré cette moquerie, le Chevalier a pleuré tout autant que nous, & il a trouvé que la Duchesse de C...... peignoit avec une vérité tres-attachante les différens mouvemens qu'elle a éprouvés dans des situations si extraordinaires. Oh quel monstre affreux que ce mari ! .... Plai-

gnons

gnons-nous des nôtres à présent.... Osons nous plaindre aussi des petites contrariétés qui nous surviennent, après un tel exemple de patience, de résignation, & de courage!...Je me sens humiliée en songeant combien je suis loin de ce degré de perfection humaine: Oh, surement je serois devenue folle dans le souterrain, j'y serois morte, ou, pour mieux dire, je n'y serois point entrée, car j'aurois tout dit, tout déclaré.... du moins j'en ai bien peur! Je ne suis pas trop contente du Comte de Belmire; je comprends bien que la Duchesse, en sortant de sa caverne, ne pouvoit plus l'aimer; neuf ans d'une semblable captivité doivent en effet refroidir la tête; mais son amant devoit toujours l'adorer, lui qui n'avoit ni jeûné, ni couché sur de la paille! Il a tort de n'être plus amoureux d'elle. Se trouver tout-à-coup le gendre de sa maîtresse, est une étrange chose; cependant je pourrai l'excuser, si la Comtesse de Belmire ressemble parfaitement à sa mère: vous me manderez cela quand vous serez à Rome, &, je vous en prie, avec détail. Je n'ai rien à vous dire de nouveau sur ma situation, tour-à-tour je m'ennuie, je m'amuse, je m'afflige, je me console, je me plains, je me moque, c'est toujours la même chose. Pour passer le temps en votre absence. j'ai pris un Médecin; il ne me guérit ni de la migraine, ni de mes maux de nerfs: mais je l'aime à la folie, ce qui m'a paru si singulier, que je me suis donnée la peine de réfléchir là-dessus, & j'ai dé-

couvert que lorsqu'on n'est pas malade, & qu'on a cette affection pour un Médecin, cette espèce de sentiment vient de la même cause qui très-communément fait prendre un amant. M. de la Rochefoucault a dit : *Ce qui fait que les amans & les maîtresses ne s'ennuient point d'être ensemble, c'est qu'ils parlent toujours d'eux-mêmes.* Un Médecin est encore bien plus amusant & bien plus aimable qu'un amant, car il ne parle jamais de lui, & il écoute toujours, & avec l'air de l'intérêt & de la plus grande attention ; voilà sans doute pourquoi j'aime tant le mien ; je le garderai jusqu'à votre retour ; quand vous serez ici, je n'aurai plus besoin de lui ; je sens que je préférerai toujours de bien bonne-foi le seul plaisir de vous entendre, au vain plaisir d'être écoutée.

Enfin, le fils de M. de Blezac va se marier, il épouse la plus charmante petite personne que vous ayez jamais vue : Mademoiselle de R . . . . Elle a été élevée par une vieille tante au fond d'un vieux château de Province ; elle ne sait rien, pas même faire la révérence ; elle n'a jamais rien vu, mais elle a autant d'esprit naturel qu'on en peut avoir à quinze ans & demi ; sa gaucherie est remplie de grâces, & elle est jolie comme le jour. Depuis trois mois que sa vieille tante est morte, elle est ici dans un Couvent, & elle en sortira demain pour se marier. Comme sa belle-mère ne va plus à la Cour, & que M. de Limours est parent assez près de M. de Blezac,

c'est moi qui la présenterai ; j'ai déjà été la voir plusieurs fois, elle me tourne la tête, elle a une candeur, un naturel & une naïveté qui la rendent également intéressante & piquante ; elle a d'ailleurs un cœur excellent, elle pleure toujours sa vieille tante, quoiqu'elle m'ait avoué qu'elle étoit *un peu grondeuse*, & elle est au désespoir de quitter son Convent, parce qu'elle a déjà pris le plus grand attachement pour une Religieuse à laquelle son tuteur l'avoit particulièrement recommandée. Elle est sensible, ingénue ; elle n'a d'idée de rien, elle n'a pas seize ans, & elle va débuter dans le monde ! . . . . La pauvre petite ! . . . A propos *d'innocence :* Constance l'autre jour tout-à-coup s'est avisée de me demander ce que c'étoit qu'un amant ; cette question m'a embarrassée, & je crois que j'y ai mal répondu. Que faut-il dire en pareil cas ? une bêtise, ou bien *à-peu-près* la vérité ? Je n'en sais rien, éclairez-moi encore là-dessus. Adieu, ma chère amie. Le Chevalier d'Herbain, à qui je montre toute la journée votre itinéraire, dit que vous trouverez encore des chemins très-dangereux de Venise à Rome : à présent qu'Adèle est familiarisée avec les précipices, si vous pouviez les éviter, vous me feriez plaisir : moi qui ai peur en voiture sur le chemin de Versailles, jugez des inquiétudes que vous me causez. Votre Journal de la Corniche m'a fait dresser les cheveux à la tête, & votre passage par mer d'Antibes à Nice, & votre barbarie de faire chanter Adèle dans

dans le moment d'une semblable souffrance.... tout cela m'a paru aussi cruel, aussi terrible que l'histoire de la Duchesse de C.... Adieu, mon cœur; je tâcherai toujours de vous imiter autant qu'il me sera possible; mais je vous déclare que ma seule navigation avec Constance sera sur la Seine, & que je ne lui ferai jamais gravir d'autre montagne que celle des *Bons-Hommes*.

LETTRE XLIII.

De la Baronne à la Vicomtesse.

De Venise.

OH, la singulière, la triste chose que Venise! On est saisi d'étonnement en y arrivant: on ne peut se faire une idée de ce coup d'œil. Une grande Ville au milieu de la mer, toutes les murailles baignées d'eau, des canaux formant les rues, rien n'est en effet plus extraordinaire; mais la plupart des rues n'ont point de trottoirs, par exemple, celle dans laquelle est ma maison: ainsi, point de gens de pied, point de cris de rues, pas le plus léger bruit, les Gondoliers n'en font aucun, de manière qu'on croit être dans un désert ou dans la caverne de la Duchesse de C.... Si l'on se met à sa fenêtre, on ne voit passer que des Gondoles noires qui ressemblent à des tombeaux, & l'on n'a sous les yeux que de l'eau qui paroît sale, & de vieilles maisons d'une architecture gothique,

gothique, dont les murs, noircis par le temps, offrent l'aspect le plus desagréable & le plus triste. Ajoutez à tout cela que si l'on sort de la Ville pour s'aller promener, on n'est pas sûr d'y pouvoir rentrer, car il est très-possible qu'une tempête en empêche; c'est ce qui nous est arrivé: Nous avons été forcés de coucher à Fussina, un horrible cabaret à une petite lieue de Venise, perce que le mauvais temps ne nous a pas permis d'aller plus loin; cependant cette Ville est bien digne d'exciter la curiosité, elle est unique dans le monde, & on y trouve de très-beaux monumens & de superbes tableaux.

Je suis forcée, ma chère ami, *de vous avouer encore* un nouvel Ouvrage d'éducation. Il est sur la Mythologie; c'est une Histoire Poétique, mais que j'ai tâché de rendre plus agréable, & sur-tout plus décente que celles qui existent. Adèle n'avoit qu'une idée générale de la Fable; & comme, pour l'intelligence des tableaux & des monumens dont l'Italie est remplie, il est nécessaire de la savoir aussi parfaitement que l'Histoire Romaine, j'ai fait cet Ouvrage pour elle, je le lui ai donné en arrivant à Gênes, & elle le relit ici pour la seconde fois.

Comment, ma chère amie, Constance demande déjà ce que c'est qu'un amant? C'est de bonne heure !.... Pour moi, mon avis est qu'on ne doit jamais répondre une *bêtise;* vous pouvez mieux qu'une autre suivre ce conseil; ainsi, dites donc toujours

à-peu-

à-peu-près la vérité. *L'innocence* & *l'ignorance* sont deux choses très-différentes, & que l'on confond presque toujours : l'une est un des plus touchans attraits qui puisse embellir une jeune personne ; l'autre n'embellit point, & ne peut être que pernicieuse. Ne laissons donc de l'ignorance que ce qu'il en faut pour conserver l'innocence. Il est certain qu'il y a telle question à laquelle on ne pourroit répondre d'une manière *à-peu-près* vraie, sans altérer ou même détruire l'innocence. Je ne veux pas que l'on mente, ni qu'on dise une bêtise. Comment donc faire ? Il y a long-temps que j'ai pensé à cette difficulté, & que j'ai trouvé, le moyen de n'en jamais être embarrassée. Adèle n'a point pris l'habitude de croire que je sois toujours obligée de répondre à toutes ses questions ; au contraire, j'ai su l'accoutumer à voir sa curiosité souvent déçue par cette réponse : *Ce que vous me demandez là n'est point assez intéressant pour me donner la peine de vous l'expliquer ;* ou bien celle-ci : *il n'est pas nécessaire que vous sachiez cela ; cette explication seroit très-ennuyeuse pour vous & pour moi.* Vous voyez qu'en refusant de satisfaire sa curiosité, j'ai soin en même temps de la diminuer autant qu'il est possible, en l'assurant que ce qu'elle desire savoir *n'a rien d'intéressant ;* aussi jamais elle n'insiste ni ne paroît fâchée de mon refus, & j'ai l'attention de faire très-souvent cette réponse aux questions les plus indifférentes, ce qui me donne le droit de la placer d'une manière

fort simple, quand je ne pourrois véritablement donner une explication : ainsi, Adèle, n'est jamais surprise lorsque je ne veux pas lui répondre ; elle croit seulement que je lui épargne un détail ennuyeux, & elle n'y pense plus : elle est d'ailleurs si occupée, sa vie est si active, tous ses momens sont tellement remplis, qu'elle n'a guère la possibilité de réfléchir sur des objets dangereux : quand la raison l'éclairera davantage, elle connoîtra sans doute qu'il y a des choses qui sont des mystères pour elle, mais elle sentira en même temps qu'elle doit les ignorer, elle n'aura nulle envie de les apprendre, car je suis bien sûre que la pureté de son ame & sa modestie lui conserveront son innocence. Adieu, ma chère amie ; on vient me chercher pour aller à la place Saint-Marc ; après demain je vous écrirai encore, car cette Lettre-ci est trop courte pour moi.

LETTRE XLIV.

De Madame d'Ostalis à la Baronne.

De Paris.

MADAME de Limours est bien malheureuse dans ce moment, ma chère tante ; sa fille & son gendre lui donnent de cruels chagrins. M. de Valcé a perdu avant-hier huit mille Louis. A cette nouvelle, ses créanciers & ceux de Madame de Valcé ont été trouver M. de Limours, & enfin, on a découvert quatre cent mille livres de

dettes à-peu-près faites en cinq ou six ans; on envoie M. de Valcé à son Régiment pour un an, on vend une Terre, & M. de Limours paie entièrement les dettes qui regardent sa fille, & qui se montent à soixante-douze mille francs. Madame de Valcé montre la plus grande reconnoissance à son père, elle paroit l'aimer passionnément; mais elle se conduit avec sa mère de manière à faire douter de la vérité des sentimens honnêtes qu'elle affiche. Elle s'est entièrement éloignée de Madame de Limours; logeant chez elle, à peine la voit-elle un demi-quart d'heure par jour, & enfin elle n'a plus à présent d'autre société que celle de Madame de Gerville. Vous savez, sans doute, qu'elle est grosse de quatre mois, elle ne paroît pas partager la joie que cet événement si desiré cause à son père & à la famille de son mari: il faut une autre ame que la sienne pour sentir le bonheur d'avoir des enfans.

M. d'Aimeri n'est revenu ici que sur la fin du mois dernier, parce qu'il a été en Languedoc passer six semaines. Depuis que le Chevalier de Valmont est de retour, Madame de Valcé a soupé plusieurs fois chez sa mère, ce qui a été remarqué——Je m'y suis trouvée un soir, & j'ai observé de mon mieux.—Madame de Valcé me paroît toujours dans les mêmes dispositions; tant de persévérance mérite bien quelques succès; aussi je crois que *la vertu* du Chevalier est bien chancelante——Je trouve que M. d'Aimeri le suit avec trop d'affectation

tation, & il a un air de sévérité qui me fait de la peine; la crainte est quelquefois un frein puissant, mais toujours fragile; c'est le despotisme qui produit les grandes révolutions, & j'ai bien peur qu'en effet une révolution très-prochaine ne ravisse à M. d'Aimeri (du moins pour un temps) le pouvoir dont il abuse.

Vous savez le mariage du Comte Anatolle, le fils de M. de Blesac, sa femme est réellement charmante à tous égards. Madame de Valcé dit qu'elle ressemble *à Ninette à la Cour*, ce qui est assez bien trouvé, car elle en a l'ingénuité, l'ignorance, la grâce, & la gaucherie; mais en même temps il est impossible d'avoir plus d'esprit à seize ans, d'être moins occupée de la plus jolie figure du monde, d'annoncer un meilleur naturel. Ses parens ne paroissent pas sentir tout ce qu'elle vaut; son beau-père se moque d'elle, Madame de Blesac souffre de très-bonne foi de son manque d'usage, & la gronde sans cesse; son mari ne la regarde que comme un enfant, & lui montre une indifférence qui va jusqu'au dédain; tout cela doit tourner mal——quel dommage!

Adieu, ma chère tante; voilà déjà huit mois d'écoulés; mais encore dix, que cela est long! ————Vous ne voyagerez plus, vous me l'avez promis. Ah! si comme vous le dites, je n'ai plus besoin de guide, n'ai-je pas toujours besoin d'une amie que rien ne peut jamais remplacer dans mon cœur!

LETTRE XLV.

De M. d'Aimeri au Baron.

De Paris.

JE vous ai promis de la sincérité, je tiendrai ma parole; mais souvenez-vous, Monsieur, que vous m'avez promis aussi d'excuser quelques *égaremens passagers*——Vous saurez tout, comptez toujours sur ma franchise; vous le devez, puisque l'amitié, la reconnoissance, & la probité m'imposent également l'obligation de ne vous rien déguiser.

Comme vous l'aviez prévu, quatre mois d'absence ont absolument détruit les sentimens de mon petits-fils pour Madame d'Ostalis; il ne l'a pas revue sans trouble & sans plaisir, mais n'ayant plus d'espérance, il n'a plus de passion. Alors je me suis apperçu que son attention & ses regards se tournoient vers Madame de Valcé; & cette dernière, faisant sans doute la même remarque, a mis en œuvre, pour achever de lui tourner la tête, tout ce que la coquetterie peut imaginer de plus séduisant. Un soir que nous avions soupé avec Madame de Valcé, le Chevalier me dit en rentrant chez moi, qu'il mouroit d'envie d'aller au Bal de l'Opéra; je répondis que je l'y menerois une autrefois; il n'insista point, & je me couchai. Sa chambre est à côté de la mienne, & n'en est separée que par une antichambre

bre qui donne sur l'escalier. Il y avoit à-peu près une heure & demie que j'étois dans mon lit, lorsqu'entendant marcher dans sa chambre, j'appellai ce vieux Laquais que vous lui connoissez. Placide vint, je lui demandai si le Chevalier étoit couché. Eh, bon Dieu, reprit Placide, il n'est pas avec vous! qu'est-il donc devenu? Ces mots me firent tressaillir, & Placide m'apprit que mon petit-fils étoit sorti de sa chambre, en lui disant qu'il alloit dans la mienne, & qu'il lui conseilloit de dormir en l'attendant, parce qu'il avoit beaucoup de choses à me dire, & que la conversation seroit longue. Pendant que Placide faisoit ce récit, je me levai précipitamment, & je courus à l'antichambre; la porte sur l'escalier étoit fermée, mais je trouvai la fenêtre ouverte, & je vis qu'au péril de sa vie, mon petit-fils s'étoit sauvé par les plombs (qui sont excessivement étroits, & dans quelques endroits sans rebords), & que de cette manière il avoit vraisemblablement gagné la maison voisine, où sans doute il s'étoit ménagé quelque intelligence, & je ne me trompai dans aucune de ces conjectures. Je réveillai tous mes gens, je fis parcourir les plombs, je fus moi-même dans la rue; & après m'être assuré qu'au moins ils étoit évadé sans accident, je rentrai dans ma chambre pour réfléchir au parti que j'avois à prendre. Après beaucoup d'incertitudes, je me decidai à l'attendre: je m'établis dans un fauteuil; & je passai de

la sorte une nuit entière, qui, vous le croyez bien, dut me paroître longue. Quand le jour parut, j'ouvris la fenêtre, & je considérai, en frémissant, ces plombs sur lesquels mon petits-fils avoit passé, sans doute, avec précipitation, & durant une nuit obscure—— Enfin, à sept heures, un Savoyard m'apporte une Lettre; je reconnois l'ecriture de mon petit-fils, & je lis ce qui suit:

" Je n'ose paroître devant les yeux " d'un père que je respecte, & que je " chéris; je suis obligé de le fuir, de " me cacher; je crains tout le poids de " sa colère, & cependant quel est mon " crime?—D'avoir été seul (à dix-neuf " ans) au Bal de l'Opéra!——Mon père, " souffrez que je le dise; si vous eussiez " daigné me laisser la moitié de cette " liberté dont je vois jouir tous les hom- " mes de mon âge, jamais je n'aurois " cherché à vous cacher une de mes dé- " marches.

" Me permettez-vous d'aller chercher " mon pardon?—Il n'est rien que je ne " sois prêt à faire pour l'obtenir."

Lorsque j'eus lu ce billet, j'écrivis à mon tour, & j'envoyai cette réponse:

" Tandis que vous alliez au Bal, votre " père, âgé de soixante-dix ans, étoit " dans la rue & couvert de neige, à " moitié nud, agité de la plus horrible " inquiétude, il s'assuroit si son fils, sa " seule espérance, ne s'étoit pas tué en " s'évadant de la maison paternelle!—

" Tandis

" Tandis que vous étiez au Bal, votre " père veilloit seul dans sa chambre, " comptoit toutes les heures, gémissoit " dans l'abandon, & ne pensoit qu'à l'in- " grat qui le délaisse & qui l'oublie!— " Vous demandez quels sont vos crimes, " les voilà. —O Charles, tu connois le " mien & le remords qui m'accable, tu " sais si la malheureuse Cécile n'est pas " toujours présente à ma pensée!—Ne " seras-tu pour moi qu'un fatal instrument " de la colère divine? Ah! mon fils, " je me soumettrois à cette affreuse dés- " tinée, si tu pouvois me punir sans te " perdre!"

Un quart d'heure après avoir envoyé cette réponse, ma porte, s'ouvre brusquement, & Charles paroît, pâle, hors d'haleine, le visage baigné de pleurs; il s'élance vers moi, & se précipite à mes pieds. Après un long silence, causé par son attendrissement & le mien, il prit la parole, & me fit les protestations les plus touchantes de repentir & de tendresse, qu'il mêla cependant de quelques plaintes adroites & menagées sur le peu de liberté dont je l'avois laissé jouir jusqu'alors. Il est vrai, repris-je, j'ai pu me flatter que vous ayant consacré les restes de ma vie, vous vous laisseriez encore guider par moi la seconde année où vous paroissiez dans le monde!—Tous les jeunes gens de votre âge, dites-vous, jouissent d'une entière indépendance; mais voyez ce qu'ils sont!—Je vous desirois une autre existence—Je vous préparois

rois une autre destinée! ....Ah, Charles, si vous m'eussiez secondé, à quel bonheur vous auriez pu prétendre! .... A ces mots, je m'arrêtai; & voyant dans les yeux de mon petit-fils une vive curiosité : j'ai toujours différé, continuai-je, de vous faire part du projet le plus cher à mon cœur; j'attendois, pour vous en instruire, que vous desirassiez, comme jadis, de vous entretenir avec moi sans témoin ; mais depuis trois mois, vous en évitez toutes les occasions; les soirs, quand nous rentrons, vous paroissez endormi, vous ne m'écoutez qu'avec distraction, & vous ne me parlez plus que des choses indifférentes.——Et ce secret .... ne puis-je le savoir à présent?... Alors, sans hésiter davantage, j'entrai dans le détail que vous m'avez conseillé de lui faire. Au seul nom d'Adèle, il rougit; & quand j'eus fini de parler, je remarquai sur son visage une émotion très-visible; il me demanda quel étoit précisément l'âge d'Adèle : elle a treize ans maintenant, répondis-je : quand elle reviendra d'Italie, elle en aura quatorze, elle ne sera plus un enfant, ses talens seront perfectionnés, sa figure effacera surement *celle* qui vous paroit à présent la plus charmante : elle vous tournera la tête alors ..... & peut-être ne sera-t-il plus temps, car si vous n'êtes pas digne d'elle, c'est en vain que vous l'aimeriez. Enfin, parlez, quels sont vos sentimens à cet égard? desirez-vous que ce projet puisse se réaliser? .... Oui, vivement .... Et je vous avouerai même qu'en

pensant

pensant que Mademoiselle d'Almane aura les charmes, les talens, & les vertus de Madame d'Ostalis, cette idée s'est présentée plus d'une fois à mon esprit. D'ailleurs, même en Languedoc, dans ma première jeunesse, je me sentois pour la charmante petite Adèle un intérêt extraordinaire, surtout depuis le jour que nous la vîmes s'évanouir, quand Théodore, sans le savoir, dénoua la ligature du bras de Madame d'Almane.——Ce tableau ne s'effacera jamais de ma mémoire!——Ainsi, je vois que vos sentimens s'accordent avec les miens: mais croyez-vous que Madame d'Almane choisisse pour son gendre un jeune homme étourdi, inconséquent, sans mœurs, ou même un sujet médiocre?—Jusqu'ici ma conduite ne doit pas m'ôter l'espérance.——Ecoutez, Charles, nous pouvons faire l'aveu de notre foiblesse, & non divulguer celle d'un autre; un honnête homme doit respecter la femme même qui se respecte le moins: ainsi, je ne vous demande pas votre secret, je vous ai dit le mien, réfléchissez-y: un égarement de quelques heures peut s'excuser; mais si vous renonciez entièrement aux principes que je vous ai donnés, si vous étiez capable de former une liaison suivie avec une femme méprisable dont les avances indécentes n'auroient dû vous inspirer que du dégoût, dans la crainte que Madame d'Almane, prévenue en votre faveur, ne s'abusât sur votre caractère, & ne persistât dans les desseins que je lui suppose, je serois le premier à l'avertir de vos désordres; mais elle est

trop éclairée, pour que je fusse obligé de vous accuser moi-même : si elle a des vues, comme je le crois, ne doutez pas qu'elle ne soit instruite en Italie de votre conduite, & que, de Rome & de Naples, elle n'ait l'œil sur vous. Soyez conséquent, c'est tout ce que je vous demande ; & s'il est vrai que vous sentiez tous les avantages d'un établissement si désirable, conduisez-vous donc de manière à pouvoir y prétendre. Cet entretien a produit des merveilles ; Charles, repentant, reconnoissant, & docile, s'est de lui-même entièrement remis entre mes mains ; il a consenti à partir le lendemain même pour la Picardie, où nous avons passé huit jours ; nous sommes revenus avant hier, nous avons appris que Madame de Valcé a fait une fausse couche, & l'on prétend que c'est par sa faute, & pour avoir été *au Bal de l'Opéra* une nuit où la foule étoit excessive. Mon petits-fils a reçu deux ou trois billets qu'il ne m'a pas montrés ; je crois que j'y suis mal traité, & que de son côté, Charles, dans ses réponses, m'accuse sans scrupule de tyrannie, & rejette tout sur moi ; mais au vrai, son cœur n'étoit pour rien dans cette intrigue ; il parle d'Adèle avec un plaisir extrême, l'espoir de vous appartenir un jour lui tourne la tête, & je suis bien sûr que cette idée produira tous les effets salutaires que nous en attendions. Adieu, Monsieur ; répondez-moi sur tout ceci, conseillez-moi toujours, & adressez vos Lettres à Paris jusqu'au printemps, car je n'en partirai que vers la fin de Mai.

LETTRE XLVI.

Du Comte de Roseville au Baron.

ME voici arrivé à cette époque dangereuse où l'instituteur doit redoubler de soins & de vigilance, s'il ne veut pas risquer de perdre tout le fruit de ses travaux! Mon Elève n'a que quinze ans & demi, & il est amoureux. J'ai prévu depuis long-temps que ses passions seroient vives & se développeroient de bonne heure; mais il a de l'empire sur lui-même, il a pour moi l'amitié la plus vraie, & son jeune cœur est déjà rempli d'amour pour la gloire.

Vous n'avez surement pas oublié Alexis Stezen & sa fille, cette jeune & charmante Stoline, à laquelle le Prince donna jadis sa pélisse; nous la revîmes il y a deux ans, & je la trouvai si belle, que je me promis bien de ne plus faire de visites à Alexis Stezen. Mais malgré sa retraite & son obscurité, Stoline n'est déjà que trop connue par ses charmes. Sa mère, il y a trois mois, étant venue à la ville pour y consulter un Médecin, amena Stoline avec elle. Le gendre du Médecin est un excellent peintre; il vit cette jeune personne & la peignit à la dérobée, sans que la mère ni la fille pussent se douter de cette supercherie; & quinze jours après, le portrait de Stoline se vendoit chez tous les Bijoutiers.

Bijoutiers. Le Prince l'apprit bientôt, & dès ce moment fut très-curieux de voir toutes les boîtes des personnes qui viennent lui faire leur cour. Enfin il rencontra ce qu'il cherchoit; il trouva le portrait de Stoline, le reconnut dans l'instant, & l'examina avec autant de trouble que d'attention. Le lendemain, le Prince, en passant dans une galerie qui conduit à l'appartement de la princesse sa mère, s'arrêta devant la boutique d'un Bijoutier, en me disant que la montre qu'il avoit sur lui étoit dérangée, & quil en vouloit prendre une autre. Je crus simplement qu'il desiroit voir si le portrait de Stoline étoit dans cette boutique, & je tâchai de l'engager à poursuivre son chemin, en lui offrant ma montre; il répondit qu'il en vouloit acheter une; & en même temps, sans regarder les boîtes, il demanda des montres: le marchand en présente une, le Prince la prend precipitamment, & se remet aussi-tôt en marche. Cependant, il me fait regarder cette montre; je l'examine de tous côtés, & je la lui rends, sans pouvoir comprendre quel avoit été son dessein, mais ne doutant pas que ce desir subit d'avoir une montre nouvelle ne vînt de quelque cause secrète que j'ignorois; le soir je vois que le Prince met la nouvelle montre à son chevet, j'avois bien envie de la lui prendre, pour un quart-d'heure, lorsqu'il seroit endormi, mais la crainte qu'il ne se réveillât, m'en empêcha. Le lendemain & les jours suivans, le

Prince

Prince porta toujours cette même montre, & je crus remarquer entre le Comte de Stralzi & lui quelques légers signes d'intelligence. Voulant m'éclaircir davantage, je me conduisis de manière à lui persuader que je n'avois nulle espèce de soupçon, comptant bien qu'une sécurité parfaite le rendroit plus indiscret. En effet, sous peu de jours je ne doutai plus de ce que j'avois vaguement soupçonné d'abord. Je désirois vivement une explication, mais je sentois tout ce que je risquois en me pressant & prenant mal mon moment. Si je n'obtenois pas un aveu sincère, si le Prince, dissimulant déjà avec moi, pouvoit se résoudre à me mentir avec assurance, tout étoit perdu : je résolus donc d'attendre une occasion favorable ; le hazard me l'offrit bientôt telle que je pouvois la souhaiter.

Un des plus grands Seigneurs de cette Cour vient de mourir ; les places qu'il possédoit ont été démandées (même pendant sa maladie). Toute sa dépouille est déjà dispersée & donnée, à l'exception d'une dignité dont il étoit révêtu, & que le Prince m'a destinée, quoique je ne l'eusse sollicitée en aucune manière. Nous étions un matin, le jeune Prince & moi, tête-à-tête ; le Prince me communiquoit ses réflexions sur Télémaque, qu'il lit à présent pour la seconde fois ; je l'arrêtai au milieu de sa lecture ; Pourquoi donc, lui dis-je, ne parlez-vous pas de l'île de

 Calypso.

Calypso, & de la passion naissante de Télémaque pour Eucharis ? .... A cette question, le Prince rougit & baissa les yeux : Je vous avoue, reprit-il, que cette épisode n'est pas ce que j'aime le mieux de l'ouvrage ..... Cependant, à la première lecture, il vous fit le plus grand plaisir ; vous admirâtes la pénétration & la fermeté de Mentor ..... Avec plus de réflexion, j'ai trouvé dans sa conduite trop de rigueur & d'autorité. .... Je le vois ; vous n'approuvez pas qu'il ait précipité Télémaque dans la mer ? .... Mais, il me semble que l'Elève de la sagesse doit être persuadé par la raison, & non subjugué par la force——Comme le Prince achevoit ces mots, on vint lui apporter un billet du Prince son père ; il l'ouvrit avec empressement, & après l'avoir lu il m'embrassa & m'annonça que le Prince m'accordoit cette grâce dont je viens de vous parler. Je gardai un moment le silence, & prenant la parole : Je suis touché, lui dis-je, de la joie que cette nouvelle paroît vous causer ; mais je ne desirois point cette faveur, elle peut rendre un autre heureux, ainsi je ne l'accepterai point. .... Et par quelle raison ? ....Gardez-vous de jamais croire que de l'argent, des places, des honneurs, puissent payer les soins que je vous ai consacrés. Ni l'Etat, ni le Prince votre père ne peuvent me récompenser ; vous êtes seul chargé de cette dette ...... vous l'avez acquittée déjà autant

autant qu'il vous étoit possible ; je suis satisfait, je dois l'être——Si vous n'annonciez qu'une ame commune, je rechercherois peut-être ces vains honneurs que je dédaigne ; mais comment une si frivole ambition pourroit-elle me séduire, quand vos vertus me promettent une gloire si brillante & si solide ?—O, mon ami, interrompit le Prince, en saisissant une de mes mains & la serrant affectueusement dans les siennes, mon ami !——Comment reconnoîtrai-je un attachement si vrai, si désinteressé ?——En vous conduisant, répondis-je, comme vous avez fait jusqu'ici, en m'aimant, en me laissant toujours lire dans ce cœur noble & reconnoissant, qui n'eut jamais rien de caché pour moi——voilà ma véritable récompense, &, je l'oserai dire, un de vos dévoirs les plus sacrés——Ah ! c'en est trop, s'écria le Prince en fondant en larmes ; je ne puis résister davantage au remords qui me presse——A ces mots, j'affectai la plus grand surprise——le Prince se jette dans mes bras, je le serre contre mon sein—Ah ! me dit-il, c'est à vos pieds que je devrois être——vous, mon ami, mon guide, mon père . . . . . je vous ai trompé ! . . . . je suis un insensé, mais je ne suis point un ingrat . . . . . vous saurez tout . . . . je suis prêt a vout obéir . . . à vous tout sacrifier.

Mettez-vous un moment à ma place,

mon cher Baron, & figurez-vous la joie, les transports que dûrent me causer tant de candeur & de générosité ! O, m'écriai-je, dans cet instant rien ne manque à mon bonheur que de vous voir sentir, comme moi, le prix de l'action que vous faites ! .... Ah ! je vous permets de vous en enorgueillir, puisqu'elle met le comble à ma félicité, en justifiant toute la tendresse que j'ai pour vous ! ..... Ces paroles firent succéder dans l'ame du Prince la satisfaction la plus pure à la douleur & aux rémords ; il s'assit auprès de moi, & après un moment de silence, il tira sa montre nouvelle & me la donnant en rougissant : Connoissez donc, me dit-il, mes fautes & ma folie ;.... cette montre renferme un Portrait.... ...Un Portrait !.......Alors le Prince m'indique le secret, & j'ouvre la montre. Eh bien, reprit-il, reconnoissez-vous cette figure ? ..... c'est *Eucharis* ...... Ah, la comparaison ne vaut rien ; ...... Télémaque ne l'aimoit pas dès l'enfance !...... .... Mais, dites-moi, Monseigneur, comment se peut-il qu'ayant eu l'air de prendre une montre au hasard, celle-là justement vous soit tombée sous la main ? .... Certainement le Marchand étoit prévenu, & par conséquent vous aviez mis quelqu'un dans votre confidence ?—Cela est vrai. J'ai avoué *à quelqu'un* que je mourois d'envie d'avoir ce Portrait, & que je n'osois vous le demander ; deux jours après on me dit

dit que je le trouverois dans cette boutique devant laquelle je me suis arrêté, & qu'il seroit renfermé dans la montre que le Marchand tiendroit ans sa main.——Et quelle opinion avez-vous de la personne qui vous a rendu un semblable service?——Ne me demandez point son nom, c'est la seule chose qu'il me seroit impossible de vous dire——Vous me donnerez donc votre parole d'honneur que ce n'est point un de vos gens, car je ne suppose pas qu'une des personnes attachées à votre éducation, fût capable d'une telle bassesse.—C'est une personne qui ne m'est rien——Et qui, j'en suis sûr maintenant, ne sera jamais votre ami; mais n'en parlons plus, je n'ai point d'inquiétude sur votre conduite à l'avenir, vous ne m'avez pas rendu votre confiance pour rejeter mes conseils———Hélas! que faut-il faire!———Me promettre de renoncer à une fantaisie qui vous déshonoreroit si vous aviez la foiblesse de vous y livrer——Qui me déshonoreroit?——Oui, Monseigneur. Je sais bien qu'il y a eu beaucoup de Princes dont les actions éclatantes firent excuser de semblables égaremens; mais vous qu'avez vous fait pour qu'on puisse vous pardonner de n'avoir point de mœurs, & de céder lâchement à la passion dont un Prince doit le plus se défendre? D'ailleurs, quel objet vous inspire un sentiment si criminel?——Une jeune personne tirée par vous de la

misère, qui vous doit tout !——Eh, quoi ! de bienfaiteur, de protecteur de l'innocence, voulez-vous devenir un vil & lâche séducteur ?——Voulez-vous perdre tout le mérite de la première bonne action que vous ayez faite, de cette action qui vous causa tant de satisfaction, & qui me rendit si heureux ?———Non, Monseigneur, je suis bien certain que la plus légère réflexion vous guérira bientôt d'une fantaisie qui vous aviliroit——Je vous promets du moins de ne vous rien cacher———Je n'en demande pas davantage, je suis satisfait———Que ferez-vous de cette montre ? ————J'imagine que vous voulez bien me la donner————J'y consens, mais à une condition, c'est que vous laisserez Alexis Stezen & sa famille dans la maison qu'ils occupent sur les bords du lac **** ---Eh, que vous importe !—— ——Cette habitation, sans doute, leur est chère, je ne veux pas que leur tranquillité soit troublée par moi ; d'ailleurs, Stoline ignore les sentimens que j'ai pour elle— Je le répète, je vous donne ma parole de ne faire aucune démarche sans vous en instruire ;—-ainsi—-Il suffit, Alexis Stezen restera sur les bords du lac ****.

Je sentis facilement que la véritable crainte du Prince étoit qu'on ne reléguât Stoline au fond de quelque Province éloignée ! mais cependant, après l'aveu naïf qu'il venoit de faire, je ne pouvois refuser de lui promettre tout ce qu'il me demandoit ;

mandoit ; je ne voulois pas lui montrer mes craintes, car tout ce qui peut ressembler à la défiance blesse mortellement un cœur généreux. Mais vous imaginez bien qu'avant un an, Stoline sera dotée & avantageusement mariée. A l'égard du Comte de Stralzi, j'ai trouvé le moyen de l'éloigner, du moins pour quelque temps. Le jeune Sulback est revenu du voyage qu'il a fait secrètement, par ordre du Prince, dans toutes les provinces de ce pays : il nous a rapporté des mémoires fort bien faits, & que je crois très-fidèles. Le Prince, par mon conseil, vient de donner la même commission au Comte de Stralzi, qui, s'en croyant chargé le premier, l'a accepté avec grand plaisir. Il est parti hier, & reviendra dans six mois ; je vous instruirai alors du parti que je compte tirer de tout ceci. Adieu, mon cher Baron ; mandez-moi toujours exactement votre marche, puisque mon jeune Prince vous intéresse assez pour vous faire desirer si vivement d'être instruit de tous les détails qui lui sont relatifs.

LETTRE XLVII.

La Baronne à la Vicomtesse.

De Rome!——Vous qui supposiez que je datois avec tant *d'orgueil, de Venise*, j'imagine que vous me croyez bien plus fière de pouvoir écrire *de Rome;* mais heureux ceux qui, comme vous, ma chère amie, datent toujours *d'Autueil* & *de Pantin.* Vous n'imaginez pas à quel point on aime son Pays, lorsqu'on est à la distance où je suis du mien. Je ne rencontre pas un François qui ne me paroisse aimable: j'en voyois deux à Venise dont la société m'étoit devennue nécessaire, & qui vraisemblablement m'ennuyeroient beaucoup à Paris; enfin, tout ce qui peut me rappeller la France est véritablement intéressant pour moi. Mais revenons à Rome, puisque j'y suis arrivée hier au soir. Vous jugez bien que mon premier soin a été d'envoyer chez la fille de la Duchesse de C——, cette Comtesse de Belmire, que j'avois tant d'envie de connoître; prévenue par sa mère, elle est arrivée chez moi, le soir même, avec son mari, & j'ai retrouvé en

en elle toute la politesse & toutes les grâces de la Duchesse de C—. Elle lui ressemble d'ailleurs autant que vous pouvez le desirer, quoiqu'elle ne soit pas aussi régulièrement belle. Je suis fâchée de vous dire que le Comte de Belmire paroît l'aimer de manière à faire craindre que le souvenir d'Albenga ne soit pas toujours bien présent à sa pensée; cependant il a l'air mélancholique, & quand on parle de la Duchesse de C——, il soupire & devient rêveur. Au reste, j'étois si excédée de lassitude, que je n'ai pu l'observer & l'examiner avec l'attention nécessaire pour pourvoir vous en rendre un compte bien détaillé; mais je dîne aujourd'hui chez lui, & dans ma première Lettre je satisferai pleinement votre curiosité. Il est bien vrai que le voyage de Venise à Rome, par Boulogne & par Lorette, est très fatiguant; le *Colfiorito* est une corniche extrêmement dangereuse, étant aussi étroite pour une berline, que la Corniche de Gênes l'est pour une chaise à porteurs: la montagne connue sous le nom de *Cartière de Foligno (a)*, est encore un passage bien effrayant par les précipices à pic de cinq

---

(a) Ce nom de *Cartière* vient des Papeteries qui sont aux environs; ces montagnes offrent des points de vue admirables, des cascades naturelles, des sources, des torrens, &c.

cent

cent pieds de profondeur, qui la bordent continuellement dans sa long étendue. Nous avons été obligées de nous passer de nos femmes pendant presque toute la route, & de nous contenter souvent de n'avoir, à dîner & à souper, que du pain & quelques mauvais œufs. Aussi Adèle se félicitoit à chaque instant d'être sobre, de n'avoir aucune délicatesse, aucune frayeur, & d'avoir pris l'habitude, depuis un an, de se déshabiller & de se coucher seule sans le secours d'une Femme-de-chambre.

Oui, sans doute, ma chère amie, je ne suis point entrée *froidement* & sans *émotion* dans Rome, cette ville si fameuse, la Patrie de tant d'illustres personnages, & pendant si long temps la souveraine de l'Univers ! Mais je suis occupée d'un sentiment trop profond, d'une pensée trop habituelle, pour qu'il me soit possible de recevoir d'ailleurs des impressions bien vives. Ne songeant qu'à pénétrer, qu'à lire dans le fond du cœur d'Adèle & de Théodore, cette préoccupation m'absorbe entièrement, de manière qu'il ne me reste qu'une idée vague & confuse de mes propres sensations, tandis que je pourrois dire avec détail tout ce qu'Adèle a éprouvé en entrant à Gênes, à Venise, à Rome, & ce qu'elle a senti & pensé en admirant les différens tableaux que nous avons vus jusqu'ici.

Je ne puis finir cette Lettre sans vous faire part d'une idée que je vous dois : Vous savez qu'en parlant d'éducation, nous sommes convenues, il y a bien long-temps, que l'expérience est absolument nécessaire, à l'instituteur, à la mère de famille ; qu'il faut avoir étudié les enfans, pour les bien élever, & par conséquent avoir fait plus d'une éducation. J'ai une vieille Lettre de vous, dans laquelle vous me mandiez, à ce sujet, que d'après ce principe, les filles cadettes devoient être en général les mieux élevées ; vous ajoutiez *que cela étoit bien triste pour les aînées*, & vous m'exhortiez à chercher un moyen qui pût remédier à cet inconvénient. J'ai cherché long temps sans succès, car souvent les idées les plus simples (presque toujours les meilleures) sont les dérnières qui se présentent, parce qu'on les rejette, & qu'on dedaigne de s'y arrêter ; mais enfin, il a fallu y revenir, & j'ai trouvé ce que vous me demandiez. Alors j'ai arrangé mon plan dans ma tête, & je vais maintenant le mettre en exécution.

Ce matin, devant Adèle, j'ai prié Dainville (qui se retrouve ici dans sa Patrie) de me chercher une famille bien pauvre, en ajoutant que je me chargerois d'un des enfans auquel je ferois apprendre un métier. Dainville me rendra réponse dans une quinzaine de jours ; vous voudrez bien attendre jusques-là, ma chère amie, l'entière expli-

cation

çation de mon projet, je ne pourrai qu'alors vous faire parfaitement comprendre tous les avantages que j'en attends. Adieu, ma chère amie ; Madame d' Ostalis me mande que vous êtes étonnamment maigrie. Parlez-moi donc de votre santé. Pouvez-vous m'entretenir d'un détail plus intéressant pour moi ?

FIN DU TOME SECOND.

T. Davison, Whitefriars.

